

Premier amour, seconde lecture

Sabine Germanier



Première partie : ELLE.....	4
Deuxième partie : LUI.....	135
EPILOGUE.....	178

Première partie : ELLE

La plupart des gens se souviennent-ils de leur premier amour ? Je pensais avoir égaré le mien, jusqu'à ce que je le redécouvre, dix ans plus tard, sous la forme d'encre et de papier.

Armée de sacs plastiques et de détermination, j'ouvre la porte de ma cave en frissonnant. Le cauchemar responsable de mon envie de rangement, raisonne encore dans ma tête, comme un appel au secours.

Mon rêve commença par une descente d'escaliers à la lueur de la bougie. Les lieux étaient anciens et n'avaient aucun rapport avec mon immeuble. Je progressais lentement sur les marches étroites, non pas, par peur de trébucher, mais plutôt par appréhension de ce que j'allais découvrir au bout du chemin. La révélation fut décevante en tout point. Aux pieds des escaliers se dressait, immuable, la porte de ma cave fermée à double tour. J'avais oublié la clef.

Optimiste, je tentai de forcer la serrure avec une pince à cheveux, puis, changeai de tactique en bourrant la fermeture en métal de coups de pieds. Par ce geste, j'avais, sans le vouloir, démarré les hostilités. La porte s'ouvrit brusquement. Je basculai en avant et tombai sur le sol.

En relevant la tête, je pus contempler l'ampleur des dégâts, un amoncellement d'objets hétéroclites, entassés sans ordre ni logique et rappelant la décharge municipale.

J'étais à peine remise de mon choc, que le fatras, comme doué de vie propre, se rassembla pour former un horrible visage grimaçant. Mon cœur menaçait d'exploser dans ma poitrine, tandis que je tentai de me relever pour fuir cette abomination. Le visage sourit et ouvrit la bouche dans l'intention probable de m'engloutir. Je laissai échapper un hurlement et me réveillai en sursaut.

Ce message subtil fut reçu cinq sur cinq. Ma cave m'accusait de haute trahison.

Certes, j'accepte cette sentence, mais réclame la clémence du jury, au vu de circonstances atténuantes :

- L'accusée est incapable de jeter quoi que ce soit. Elle éprouve un amour filial pour les objets présents ici bas et refuse de les abandonner à un orphelinat ;
- Tout changement la terrifie, la présence de ces reliques stabilise son équilibre mental ;
- Et puis, sait-on jamais, ceci ou cela peut toujours servir.

Assez de sentiments, l'encombrement de cet endroit dépasse la pitié. Résignée, je m'attelle à la tâche et lorsque les souvenirs d'une vie me sautent au visage, les neutralise en les enfermant dans des sacs et en me répétant le mantra : « C'est du passé ! ». Je conserve un rythme constant, jusqu'à ce que le contenu d'un carton stoppe ma course effrénée. Mes vieux journaux intimes me fixent de leurs grands yeux larmoyants et me supplient de les épargner.

Durant mon adolescence, j'y consignais le moindre de mes faits et gestes, dans le but de donner quelque intérêt à mon existence sans relief et dans l'espoir qu'il m'arrive enfin quelque chose d'intéressant. Il serait illogique de les conserver, vu que je ne les ai jamais relus. Pourtant, l'idée même de m'en débarrasser, après avoir investi tant d'énergie à noircir des pages de banalités, me répugne.

Une dizaine de cahiers de couleurs et de tailles différentes se présentent devant moi pour écouter ma sentence. Mon sens pratique me suggéra de les numéroter par ordre croissant. Dans un élan de compassion, je saisis le premier cahier de la pile, daté de 1995 (l'année de mes quinze ans) et l'ouvre à une page au hasard.

Vendredi 16 août 1995 : Ma soeur est encore à la piscine. Même si ça doit être lassant de faire tous les jours la même chose, c'est sans doute mieux que de rester planquée à la maison comme moi. Mon programme de la journée est de prendre un bain et de me badigeonner de crème. De toute façon, je n'ai rien envie de faire d'autre. Il est 13h30 et j'aimerais que la journée soit finie...

Mes préoccupations de l'époque me semblent dérisoires. Je survole quelques années, dans l'espoir que le reste soit plus passionnant.

Vendredi 21 février 1997 : Journée cool, surtout l'heure d'étude, ou devrais-je dire l'heure de discussion avec Marc ? En parlant avec lui, je ne peux m'empêcher d'observer ses yeux bleus

absolument magnifiques ! Au lieu de faire nos devoirs de math, je lui montre les billets que j'ai écrit à ma voisine pendant le cours de religion. Il est mort de rire...

Non. Je me rappelle, néanmoins, de ce dénommé Marc. A l'époque, je m'étais entichée de lui, mais ne lui avouais mon inclination, de peur qu'elle ne soit réciproque. Toute l'année, j'attendis qu'il fasse le premier pas. J'attends toujours.

Malgré le manque d'intérêt de ces réminiscences, je déclare mes journaux intimes non coupables et les replace dans leur carton, afin de recommencer le même manège lors de ma prochaine lubie de rangement.

Un cahier rose, daté de 1999-2000, s'échappe du lot et tombe à mes genoux. Cette année charnière, celle de mes vingt ans et de mon premier amour, se révéla plus intéressante que les autres. Incapable de résister à l'appel de la romance, je saisis le journal avec exaltation.

Au point où j'en suis, le rangement de la cave pourra attendre.

L'année 1999, mon diplôme de commerce en poche, je réalisais mon rêve d'adolescente d'entrer dans une école d'art. A l'époque, le dessin était ma seule occupation. Au lieu de sortir comme les jeunes de mon âge, je préférais rester cloîtrée dans ma chambre, mon refuge, où, crayons de couleurs à la main, je m'évadais dans un monde meilleur, peuplé d'héroïnes de mangas.

Malgré les tentatives de dissuasions de ma conseillère en orientation, qui affirmait les débouchés inexistantes, j'avais énormément d'attentes concernant cette école qui allait me permettre de crayonner toute la journée et de devenir une dessinatrice de bandes dessinées.

Mais je déchantai rapidement en découvrant mon inaptitude dans mon soi-disant domaine de prédilection. Il était aisé pour moi de recopier un modèle mais impossible de dessiner de tête. Je ne réfléchissais pas en terme de volumes mais de lignes, si bien que les perspectives, les décors, les changements de vues devinrent mes pires cauchemars.

Quant à l'école, elle manquait de structure et la décontraction de la majorité des enseignants encourageait peu à la tâche. A la fin de l'année, sur la dizaine de participants, il ne restait que deux personnes au cours d'esquisse : mon amie Karine et moi-même. Pour nous remercier de faire acte de présence, notre professeure nous avait récompensées d'une plaque de chocolat.

La formation n'était pas donnée et s'étalait sur quatre ans. Mes illusions déçues, je devins raisonnable et jetai l'éponge après une année. Avec le recul, je ne regrette pas ce parcours. Sans cette école, je ne me serais pas essayée à la peinture et surtout, je ne l'aurais pas rencontré, lui, mon premier amour.



Mercredi 1er septembre 1999

La directrice nous remet le programme des cours de l'année : Bd, peinture, esquisse, perspective, académie, infographie, esthétique du mouvement (?), conceptualisation artistique (??), histoire de l'art et stages en compagnie de « personnalités du monde artistique ».

Les autres élèves sont sympathiques, pourtant, fidèle à mon habitude, je ne réussis à connecter avec qui que ce soit. Durant l'heure de pause, chacun trouve à lier conversation, excepté moi. Je reste plantée au milieu de la pièce comme un piquet abandonné dans le désert. Après une éternité, je fuis et trouve refuge sur le canapé de la bibliothèque en compagnie d'un livre déniché dans mon sac.

Je suis occupée à m'endormir sur mon ouvrage, lorsqu'un homme interrompt mon isolement. A en juger son regard dubitatif, ma présence en ce lieu lui paraît une aberration.

– Voyons ce que le vent nous amène, marmonne-t-il en guise de salutations.

Je me sens aussitôt prise en faute.

– Cette salle est interdite aux élèves ?

– Malheureusement non.

Cette boutade m'amuse.

– Puis-je ? ajoute-t-il en désignant le canapé.

J'acquiesce, me déplace vers le bord du siège et reprends ma lecture. Il m'interrompt à nouveau.

– Qu'est-ce que tu lis ?

Au lieu de répondre, je soulève mon livre pour qu'il puisse en distinguer la couverture. Il s'agit de « La Maison aux esprits d'Isabel Allende. » Il regarde le titre d'un air désapprobateur, grogne et ne prononce plus un mot.

Plus tard, j'apprends que cet intrigant personnage n'est autre que mon professeur de peinture.



Je reconnais là mon côté antisocial de l'époque et ne peux qu'éprouver de l'empathie pour cette adolescente et sa difficulté à s'intégrer.

Durant ma scolarité, j'avais survécu aux railleries constantes de mes camarades en dissimulant mon hypersensibilité sous une carapace faite d'ironie, de détachement et de solitude, qui m'enveloppait comme une couverture douillette et me tenait chaud. Déçue des contacts humains, je les prétendais superflus et n'attendais rien des autres, si ce n'est qu'ils me jettent des cailloux. En refusant de m'avouer combien il était important pour moi de plaire à tout le monde et de ne montrer aucune faiblesse, je m'enfermais dans une attitude méfiante, qui me faisait paraître froide et inapprochable.

Ce premier jour d'école, j'évoluais sur la pointe des pieds en terrain inconnu. J'espérais que le milieu de l'art serait différent et que j'y trouverais ma place. Quel dépit lorsque je constatais que ce n'était pas le cas et que je me retrouvais isolée une fois de plus !

La seule conversation du jour, aussi courte et odieuse fut-elle, m'avait paradoxalement sauvé du naufrage. Entourée de l'ironie de mon professeur de peinture, je me sentais en territoire familier et l'atmosphère confinée de la bibliothèque m'apparaissait comme un cocon moelleux où me réfugier du monde extérieur. Excepté moi, personne n'osait s'aventurer dans cet antre, de peur d'être rembarqué par mon professeur, résident permanent et auto déclaré propriétaire des lieux.

Lorsque, hésitante, je revins le lendemain et les jours suivants, il accepta mon invasion dans son espace à grand renfort de sarcasmes, mais ne me chassa pas. Je confondis son acceptation pour de la pitié et ne me doutais pas qu'il m'avait prise en sympathie.



Lundi 6 septembre 1999

Incroyable ! Un événement de la rareté d'une éclipse totale de lune s'est produit. Mon professeur de peinture m'a adressé un compliment !

Le but de l'après-midi est de réaliser un autoportrait à l'acrylique. Incapable de dessiner sans modèle, je ne tente pas de me représenter et me contente de barbouiller mes supports en utilisant mes doigts en guise de pinceaux. A la fin du cours, mon tableau ressemble à une grosse tache colorée et mes mains sont irrécupérables. Nous exposons nos œuvres. Ma nervosité redouble lorsque je constate que la totalité des élèves s'est dessinée de façon réaliste. Mon professeur observe les résultats d'un air impassible, puis, désigne mon tableau.

– Qui a fait ça ?

Ma main, sans mon consentement, s'élève. Il hausse les sourcils et me toise de la tête aux pieds tandis que je rougis et fixe le sol.

– C'est bien, dit-il.

Stupéfaite, je relève la tête et croise son regard amusé.

– Tu n'as pas cherché à te représenter de manière flatteuse ni à faire de l'esthétique. Ton tableau est énergique et possède une certaine puissance, continue comme ça.

Installée sur un petit nuage, je ne revois plus le sol de la journée.

Mercredi 8 septembre 1999

Au cours d'académie, je fixe avec des yeux ronds, la femme, qui pose nue devant moi. On ne peut pas dire que son corps d'anorexique et sa moue déplaisante m'inspire beaucoup. Je lui rajoute cinq kilos et camoufle son visage par un flou artistique. Mais aucun de nos dessins ne lui plaisent. Elle les regarde d'un air dégoûté et reproche au trois quarts des élèves de l'avoir dessinée « fat ».

Le soir, je croise mon professeur de peinture en sortant de l'école et propose de lui servir de taxi. Il fait preuve de sa courtoisie habituelle :

– Ça dépend. Depuis combien de temps as-tu le permis ?

– Six mois.

Il grimace en m'affirmant qu'il n'habite pas loin et qu'il préfère marcher, du moins pour le moment, mais qu'il ne manquera pas d'étudier ma proposition et de me faire savoir, le cas échéant, lorsqu'il aura changé d'avis.

Vendredi 10 septembre 1999

Le cours d'infographie se transforme en cauchemars lorsque je m'attribue l'objectif d'aider mon voisin de table, Alexandre, pour qui les termes, souris, fenêtre, icône et copier-coller, sont inconnus au bataillon. Il faut dire qu'il n'a jamais touché un ordinateur de sa vie et ne possède malheureusement aucune prédisposition en la matière.

Le professeur d'esthétique du mouvement, un asiatique du nom de Ding Dong, ou quelque chose d'approchant, a un accent si improbable que je ne saisis pas un mot sur quatre de son discours. Lorsqu'il me propose de me prendre à part pour « me développer plus avant », cette perspective ne me réjouit pas spécialement.

A la sortie de l'école, je surprends Simon et Théo en plein débat. Simon affirme être capable de faire bouger des objets au moyen de sa pensée. Sans attendre, je me dirige vers la porte d'entrée. A peine ai-je mis le nez dehors, que je me retrouve face à face avec mon professeur de peinture. Comme je l'interroge du regard, il répond :

– Non, pour cette fois encore, je préfère me servir de mes deux pieds.

Je m'éloigne en ayant l'impression d'être entourée de cas sociaux.

Je remplacerais désormais ce terme sévère par « originaux ». Après la rigueur de l'école de commerce, je me retrouvais dans un univers dénué de toute structure. Mon perfectionnisme prenait cette liberté pour un manque de professionnalisme, plutôt que comme une aide à la création. Il me semblait impossible de travailler sans un minimum de contraintes.

De tous les cours, celui du surnommé Ding Dong, me frustrait le plus. Ce maître zen de deux mètres était sympathique, mais il avait été livré par erreur sans son manuel, sa télécommande et son décodeur. J'avais l'impression qu'on l'avait planté là contre son gré, plus pour nous occuper quelques heures, que pour nous apprendre quoi que ce soit. Le programme de son cours, une étrange salade concoctée au jour le jour, me paraissait indigeste.

Quant aux autres élèves, la plupart m'effrayait et je considérais les excentricités de Simon, à la limite de l'internement psychiatrique.

Ironiquement, c'est l'attitude la plus proche de la mienne, autrement dit celle de mon professeur de peinture, qui me paraissait la plus normale.



Lundi 13 septembre 1999

A mon désarroi, en lieu et place du cours de mon professeur préféré, nous commençons un stage d'une semaine avec Vladimir Jenesaisplusquoiwitch. Le but est de constituer un dossier sur nous-même, sous la forme artistique de notre choix. Vladimir nous lance des « bonjour » sonores chaque fois qu'il nous croise dans le couloir et place sa main sur notre épaule pour répondre « peut-être » à toutes suggestions d'idées. Je soupçonne que c'est la seule phrase, qu'il maîtrise en français. La semaine s'annonce interminable !

Mardi 14 septembre 1999

La professeure d'académie déniche une traductrice pour Vladimir. Malheureusement, cette dernière manque de délicatesse dans ses interprétations. Petit florilège : « Le monsieur te dit que c'est nul. » « Le monsieur te dit que tu n'es pas doué pour la peinture. » « Le monsieur te dit que ton projet le désespère ». A la fin de la journée, elle parvient à échapper in extremis à diverses tentatives d'assassinat.

Deux fois, Vladimir pose la main sur mon épaule, la première pour s'exclamer : « Ah, contraste ! » avant de prendre congé, la deuxième, pour s'extasier : « On prend cette peinture et on la met dans un musée à Soho, c'est très joli ! » Le dessin en question se résume à cinq coups de pinceau jetés au hasard sur une feuille.

Comme Vladimir ne le laisse pas exécuter son dossier sous forme de BD, Joël, frustré, écrit n'importe quoi sur ses feuilles de présentation : « Vive le repassage ! », « j'aime la philatélie ! », « je tricote volontiers ! » A la fin de la journée, il dessine un bonhomme qui déclare, en brandissant un poignard : « J'adore ce stage ! »

Vendredi 17 septembre 1999

A mon vif soulagement, le stage se termine aujourd'hui. Vladimir, démagogue, attribue à tous les élèves, la note de neuf sur dix. Excepté à Joël, absent ce jour-là, qui obtient dix sur dix.

Lundi 20 septembre 1999

Tandis que Sarah discute de réincarnation avec la professeure de perspective, je fixe la fenêtre pour faire apparaître mon professeur de peinture.

Lorsqu'il se matérialise devant l'école, j'ai le nez collé à la vitre. Sans doute, sent-il le poids de mon regard car il lève les yeux et me surprend en flagrant délit d'observation. Il me gratifie d'un haussement de sourcil accompagné d'un signe moqueur de la main. Je rougis, m'éloigne de la fenêtre et me cogne contre le coin de ma table.

Un énorme bleu plus tard, je m'installe, comme si de rien n'était, dans la bibliothèque. Lorsque mon professeur apparaît, je fais mine d'être fascinée par mon livre. Il s'assoit à côté de moi et me demande, sans préambule :

– Qu'est-ce que tu regardais, tout à l'heure, à la fenêtre ?

Prévoyante, j'ai préparé un mensonge dans l'éventualité d'une interrogation.

– Les arbres, je n'arrive pas à réaliser que nous sommes déjà en automne.

– Oui, c'est difficile à croire... Je t'ai manqué ?

Comme je reste bouche bée, il propose :

– Tu peux répondre non, tu sais, je ne serais pas vexé.

– Tant mieux.

Ces mots sont sortis de ma bouche sans mon autorisation. Il m'adresse un sourire en coin.

– Je suppose que je l'ai bien mérité.

A court de réplique, je me remets à lire, tandis qu'il reste à côté de moi, en silence.

A la fin de la pause, je stationne au chapitre trois car j'ai omis de tourner la moindre page. Mon voisin m'abandonne sans faire de commentaire. J'espère qu'il n'a rien remarqué...





J'éclate de rire devant cet absurde tableau. Evidemment, il avait démasqué mon trouble. Amusé de mon intérêt pour lui, il supposait ma curiosité innocente et trouvait amusant de me taquiner. Nous étions loin de nous imaginer le tour que prendrait notre relation.

Je m'étonne de n'avoir décrit aucune de ses caractéristiques physiques. Bien que mon attraction soit focalisée sur sa personnalité, je ne doutai jamais de son charme. Trente cinq ans, mal rasé, cheveux noirs ébouriffés et yeux bleus perçants, il se souciait peu de l'apparence négligée qu'il renvoyait. Ses vêtements sombres rendaient sa silhouette, déjà élancée, impressionnante. Il parlait lentement d'une voix basse et envoûtante qui hypnotisait son interlocuteur et se déplaçait avec élégance. Taciturne, il n'ouvrait la bouche que pour me faire profiter d'une verve sarcastique. Son attitude à mon égard, de par son ambiguïté, m'apparaissait comme une énigme. Il pouvait se montrer attentif envers moi un jour, puis, indifférent le lendemain.

Cet être lunatique et ironique me fascinait et je recherchais désespérément sa compagnie.

Jeudi 23 septembre 1999

Au cours d'esquisse, nous faisons, comme d'habitude, des essais d'écriture au moyen d'instruments divers et variés. La professeure annonce que l'objectif, pour être acquis de façon optimale, restera identique jusqu'au mois de février. Pourquoi tant de haine ?!

Le cours de conceptualisation artistique, autrement dit, les deux heures passées à loucher devant des feuilles représentant des illusions d'optiques, passionne Simon au point de l'endormir. Quelle est la fonction de ce cours, au juste ?!

Lundi 27 septembre 1999

Le cours de peinture passe à la vitesse de la lumière. Simon, restreint par son carton d'un mètre sur un mètre, continue son œuvre sur le mur de l'école. Sa fresque impressionne moyennement mon professeur, qui lui demande de concentrer ses ardeurs sur son support.

Je ressors du cours aussi bariolée que mes tableaux. Mon professeur m'informe de ce fait, en m'adressant un regard indulgent. Je rougis et me précipite aux toilettes. Pathétique !

Mercredi 29 septembre 1999

La modèle antipathique, probablement traumatisée par nos représentations, nous fait faux bon. Pour la remplacer, nous posons chacun à notre tour. Même si je conserve mes vêtements, cela ne m'empêche pas de me sentir mal à l'aise lorsque trente paires d'yeux se fixent sur moi. Les réflexions surréalistes des autres élèves n'aident pas :

– J'arrive pas à faire sa gueule ! s'exclame, Christophe.

La professeure d'académie s'empresse de le reprendre :

– On dit sa tête, pas sa gueule.

Puis elle se dirige vers Joël, qui déclare, en me dévisageant :

– J'essaie de représenter la fissure.

– Tu es sûr que tu n'es pas en train de dessiner le mur derrière ? réplique, Alexandre.

Avec ma chance, c'est le moment que choisit mon professeur de peinture pour s'introduire dans la salle et demander un renseignement à la professeure d'académie. Dès qu'il m'aperçoit en train de poser, il me gratifie d'un sourire en coin accompagné d'une remarque sarcastique de son cru.

Comme d'habitude, au lieu de soutenir son regard, j'ai la tentation de rougir et de baisser la tête. Mais une audace, venue de nulle part, m'incite à le fixer droit dans les yeux et à lui adresser un sourire ironique.

A peine ai-je distingué son expression de franche stupéfaction, qu'il me tourne déjà le dos.

Vendredi 1er octobre 1999

Le cours d'esthétique du mouvement devrait être rebaptisé, le cours où personne n'a la moindre idée de ce qu'il est censé faire. Ding Dong, saisi d'une étrange amnésie, passe le cours à appeler Christophe : Jean-Pierre, et essaie de m'expliquer quelque chose à propos de mon illustration. Comme d'habitude, je ne comprends rien, mais j'ai la vague impression qu'il ne m'adresse pas de compliments.

Postée dans la bibliothèque, j'attends en vain mon professeur de peinture. Je le suppose absent, jusqu'à ce que je le croise dans le couloir. Mon « bonjour » passe inaperçu, il continue son chemin sans m'accorder un regard. M'a-t-il ignorée sciemment ou ne m'a-t-il pas vue ?

J'aurais tendance à opter pour l'ignorance délibérée. Il me semble que mon professeur avait accepté ma présence dans son espace de mauvaise grâce et ne me percevait pas comme inopportune, tant que je restais cette adolescente timide, qui ne disait mot et avait peur de passer pour une idiote devant lui. Il devait me confondre avec son ombre. Silencieuse et quasi invisible, je me contentais de sa présence et n'attendais de sa part, ni attention, ni conversation. En lui souriant, j'avais, sans m'en rendre compte, changé la dynamique de notre relation.

A présent que l'ombre avait pris vie et s'était transformée en une jeune femme dotée de personnalité, il était perdu et ne savait comment réagir.



Lundi 4 octobre 1999

Joël et Simon profitent d'une absence momentanée de notre professeure de perspective pour organiser un concours de lancer de gomme. Le but du jeu est de placer le projectile dans une narine et de l'expédier le plus loin possible. Le perdant, en guise de gage, mange sa gomme. Toute la gente masculine accepte de participer, tandis que les filles regardent le spectacle d'un air, à la fois, amusé et dégoûté.

Au cours de peinture, mon professeur continue de me confondre avec la femme invisible. Il s'approche de ma table à plusieurs reprises mais ne m'adresse jamais la parole. Blessée par son manège, je regrette de ne pouvoir fuir au plus vite.

Je suis occupée à jeter mes affaires pêle-mêle dans mon sac, lorsque une main se pose sur mon épaule.

– Tu t'en vas ? demande le responsable de mon désarroi.

Stupéfaite, je hoche la tête.

– Attends-moi, j'arrive, ordonne-t-il.

Je suis persuadée d'avoir mal entendu.

– Pardon ?

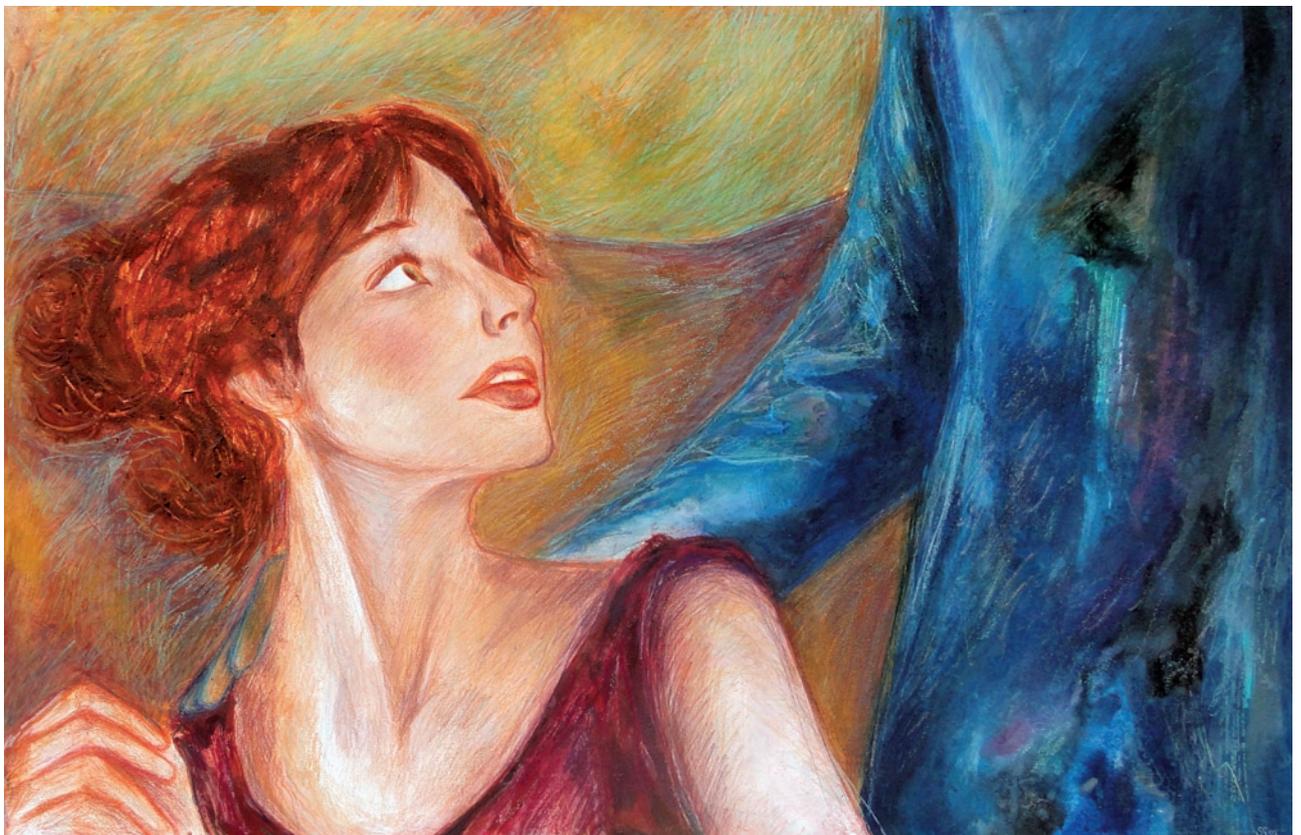
– Je crois que je suis prêt à accepter ta proposition de me servir de taxi. Si elle est toujours d'actualité.

Je hoche la tête. Il attrape ses affaires et se dirige vers la sortie, tandis que je lui emboîte le pas, le coeur battant. Sur le chemin, il me donne de brèves explications sur la route à emprunter. Une fois dans ma voiture, il ne prononce plus un mot. Intriguée par son mutisme, je ne peux m'empêcher, tout en conduisant, de lui jeter des regards. Il n'apprécie pas cette observation.

– C'est la route qu'il faut regarder !

Ma façon de conduire lui déplait, à en juger la façon dont il serre son accoudoir. Je fais l'effort de lever le pied et de fixer le chemin. Lorsque nous arrivons devant son immeuble, il sort de la voiture, en hâte, sans me regarder ni me dire au revoir.

Je ne comprends rien à cet homme !



La cause de son attitude ne s'éclaircirait que plus tard. A ce moment-là, je distinguais la pointe de l'iceberg et ne me doutais pas du geste immense, qu'il venait de m'accorder. Plus tard, lorsque je comprendrai, je serai si attachée à lui, que je ne pourrais plus faire demi-tour.



Mardi 5 octobre 1999

Le cours de BD se confirme comme ma séance d'auto flagellation quotidienne. L'objectif de créer un personnage et de lui attribuer cinq qualités et défauts, se révèle au-dessus de mes capacités. J'ai beau refaire mon dessin une vingtaine de fois, je ne suis pas satisfaite.

Lorsque j'avoue à mon confident, que la BD ne me plaît pas autant que je l'aurai cru, il hoche la tête :

– C'est normal, toi, tu es une peintre.
OUF !

Mercredi 6 octobre 1999

L'après-midi, nous dessinons un bric-à-brac, se faisant passer pour une nature morte, que la professeure d'académie a concoctée avec des objets épars récupérés dans le grenier de l'école. Malgré les tentatives de diversions d'Alexandre, qui nous abreuve de blagues et de jeux de mots absurdes, je me surprends à regretter l'absence de la modèle antipathique.

Allongée sur le canapé de la bibliothèque, je sombre dans l'inconscience. A mon réveil, un livre est apparu sur mes genoux. Je l'ouvre et découvre un message griffonné à l'intérieur : « Avec celui-là, pas de risque de t'endormir... » L'absence de signature ne m'empêche pas de deviner l'identité de mon bienfaiteur. Le livre porte un nom prometteur : « La conjuration des imbéciles » de John Kennedy Toole. Je lis le reste de l'après-midi et oublie de retourner en cours.

Vendredi 8 octobre 1999

Si j'avais l'occasion d'amputer un jour de ma semaine, je choisirais le vendredi. Ding Dong s'est rendu compte qu'il enseigne l'esthétique du mouvement et non l'illustration. Selon ses instructions, nous dessinons des formes géométriques sur du carton épais, puis, armés de ciseaux et de colle, nous les découpons et les assemblons pour constituer un bricolage. Le projet est de photographier le résultat pour le transférer sur l'ordinateur et l'animer en demandant l'aide de notre professeur d'infographie. Ce dernier, interrogé à ce propos, n'en a jamais entendu parler.

Je retrouve mon professeur de peinture vauté sur le canapé de la bibliothèque, un sourire narquois sur le visage.

– Je suis arrivé en avance, vu que tu monopolises les lieux.

Je ne cède pas à la tentation de bafouiller des excuses et reste debout, jusqu'à ce qu'il daigne m'accorder une parcelle de son meuble. Ce n'est qu'après une éternité, qu'il me prend en pitié et me fait de la place en soupirant. Je m'assieds et remarque qu'il jette un regard de biais à mon livre.

– Merci ! Je l'ai commencé hier. C'est le bouquin le plus bizarre que j'ai jamais lu. J'adore.
Son hochement de tête me paraît une grande démonstration d'enthousiasme de sa part.

Lundi 11 octobre 1999

Ignoble incident au cours de peinture ! Mon professeur se penche vers Sarah et lui murmure une phrase à l'oreille. Je n'entends pas de quoi il retourne, mais suppose le propos agréable vu le sourire radieux adressé en retour. Soudain, une envie de vomir me monte à la gorge. Pour apaiser mon tourment, je détourne les yeux et répète « ce n'est rien » dans ma tête, jusqu'à être persuadée. Mais je n'y arrive pas. A la fin du cours, je m'empresse de ranger mes affaires. Et lorsque mon professeur me demande si je suis pressée de partir, je m'enfuis en courant.

Cette touchante jalousie me paraît dénuée de fondement. Mon professeur usait, certes, d'une économie de mots en ma présence, mais il avait choisi de passer son heure de libre avec moi. J'avais gagné le gros lot. Il m'avait décerné le titre de la personne la moins irritante du bâtiment.

Qu'un simple murmure à une autre élève me fasse douter de son intérêt pour ma personne, trahit mon manque de confiance en moi et la possessivité que j'éprouvais pour l'objet de mon affection. Je ne me sentais pas de taille à lutter contre les autres filles et préférais abandonner la bataille, de peur d'être blessée.

Je n'avais aucun souci à me faire de ce côté là, mon professeur demeurait fidèle à ses premières impressions...



Mardi 12 octobre 1999

L'esprit ailleurs, je passe le cours de BD à écouter la discussion sur les lacunes du boyfriend de Julie. Le professeur d'histoire de l'art et ses diapositives, ne parvient pas non plus à mobiliser mon attention. Il lit les textes d'accompagnements d'une voix monocorde, sans lever les yeux pour contrôler l'ordre des diapos. Ses associations sont à la limite du surréalisme.

Pour éviter de rencontrer mon professeur, je remplace ma séance de lecture quotidienne par une balade autour de l'école. Je marche dix minutes, m'assois sur un banc pour ruminer mon malheur jusqu'à la fin de la pause, puis, rebrousse chemin. Ma tentative d'esquive est un fiasco. Mon professeur m'attend, adossé à la porte de l'école. Malgré mon appréhension, je ne peux m'empêcher d'accélérer le pas.

A peine suis-je arrivée à sa hauteur, qu'il m'attrape par l'épaule et me guide à l'intérieur. Stupéfaite, je me laisse entraîner sans protestation. Il ferme la porte de la bibliothèque derrière nous, puis, se retourne pour me toiser de toute sa hauteur :

- Pourrais-tu me faire gagner du temps en m'expliquant pourquoi tu es fâchée contre moi ?
- Je ne suis pas fâchée contre toi.

Je ne mens pas, je suis en colère contre moi-même.

- Parfait. Dans ce cas, demain, j'attends, ici même, mon élève préférée pour notre discussion monosyllabique quotidienne. Le changement m'est insupportable !

Il me jette un dernier regard inquisiteur, puis, secoue la tête et sors de la salle en claquant la porte.

Sans doute, devrais-je prendre cette démonstration pour un compliment ?

Mercredi 13 octobre 1999

Comme j'honore le rendez-vous fixé la veille, mon professeur m'accueille d'un hochement de tête satisfait. Je me justifie :

- Je ne voulais pas priver mon second professeur préféré de sa discussion monosyllabique.
- Qui m'a volé ma place de leader ?
- Ding Dong.

Il fronce les sourcils. Consciente de ma gaffe, je rougis et attends le verdict.

- Et moi, j'ai droit à un surnom ?

Stupéfaite, je bafouille :

- Non, pas pour le moment.
- Dommage, je compte sur toi.

Le reste de l'après-midi, un petit sourire flotte au coin de mes lèvres tandis que les surnoms incongrus défilent dans ma tête.

Jeudi 14 octobre 1999

Le matin, je croise mon professeur dans le couloir. Il me regarde d'un air inquisiteur et demande :

- Et alors, ce surnom ?

La pointe d'impatience que je discerne dans sa voix, me paraît authentique.

- Monsieur I.
- Que signifie le I ?
- Ironique, inclassable, inaccessible, imprévisible, impossible.
- Approprié ; bien que tu aies oublié : immobile, répond-il en m'adressant un sourire amer, avant de continuer son chemin.

- Définitivement impossible !

A la place du cours de conceptualisation artistique, nous visitons une exposition consacrée à l'art des malades mentaux. Simon, à cause de son habillement s'attire les regards incrédules des visiteurs.

- C'est étrange, j'ai l'impression que tout le monde me regarde.
- Ce n'est pas qu'une impression.
- Ah non ?

Je lui explique que ses vêtements le font ressembler davantage à un exposant qu'à un visiteur et lui conseille de se regarder plus souvent dans le miroir.

Ma franchise me semble mordante. Il faut dire que le look de Simon n'avait rien d'ordinaire. Pacifiste, il n'hésitait pas à faire cohabiter des couleurs, qui juraient entre elles, pour les réconcilier. La concordance entre ses vêtements ne lui semblait pas indispensable et il était si fasciné par le contact du sol sous ses pieds, qu'il préférait ne pas porter de chaussures. Ses cheveux noirs et frisés formaient une masse compacte et n'avaient probablement jamais rencontré de peigne. Son visage angélique et son regard absent le faisaient paraître constamment ailleurs, comme s'il flottait sur un nuage et ne redescendait sur terre que pour faire part de sa sagesse aux mortels. Les phrases qui sortaient de sa bouche étaient soit des incohérences, soit des métaphores et des jeux de mots si obscurs, qu'ils paraissaient accidentels. Était-il un génie ou un ahuri ? Je n'ai jamais réussi à en avoir le cœur net.



Mercredi 20 octobre 1999

Voisine de Christophe au cours d'académie, je suis aux premières loges pour assister à l'hécatombe. Perfectionniste, il défigure chacun de ses dessins d'un trait rageur. Affolée par ce massacre, j'essaie de sauver quelques croquis au moyen de compliments discrets, mais son intolérance à l'égard de ses créations demeure inflexible. Joël détend l'atmosphère en suggérant de créer une exposition intitulée « Le trait » avec la totalité des dessins d'académie de Christophe. Sans doute, serait-il judicieux d'expliquer ce concept novateur aux professeurs ?

La discussion monosyllabique du jour se déroule comme suit :

– C'est nouveau, montre-moi ça, ordonne mon professeur, en désignant mon livre.

Je m'exécute. Il s'agit d'un ouvrage de Haruki Murakami. Son jugement est enthousiasme.

– Bravo, nette amélioration !

Peut-être, un jour, serais-je capable d'accepter ses remarques sans rougir comme une pivoine.

Vendredi 22 octobre 1999

Le professeur d'infographie nous propose une maxime : « L'important ce n'est pas la chute, c'est l'atterrissage » à illustrer d'un montage photographique. Les résultats sont désopilants. Le professeur renonce à interroger Simon sur son interprétation décalée du dicton, qui représente un alien chevauchant une chèvre à l'entrée d'une grotte.

J'aperçois mon professeur au bord de la route, tandis que je rentre chez moi. Lorsqu'il remarque ma voiture, il lève son pouce de façon si nonchalante, que j'effectue mon premier freinage d'urgence.

Il me fait signe de descendre la vitre. Je m'exécute.

– Excellents réflexes, me félicite-t-il, avant de me tourner le dos et de continuer son chemin.

Stupéfaite, je ne peux m'empêcher de le rappeler. Il se fige sur place.

– Je te ramène ?

Il secoue la tête et murmure :

– Non, merci, pas aujourd'hui.

Malgré ma déception, je n'insiste pas et démarre en serrant les dents.

Pauvre de moi, je ne savais plus sur quel pied danser, passant, en une journée, de l'espoir à la résignation. Mes sentiments viraient aussi brusquement que des montagnes russes. Ce jour là, l'agacement de me faire tourner en bourrique dominait toutes les autres émotions. Je considérais l'indécision de mon professeur comme un affront, et attribuais sa décision de me faire arrêter pour des prunes, à un sens de l'humour sadique.

Je ne comprenais pas qu'un combat entre deux hommes, se déroulait sous mes yeux. L'un voulait faire un bout de chemin avec moi, tandis que l'autre s'y opposait fermement. Je suis persuadée que lorsque mon professeur avait levé le pouce, il ignorait encore lequel prendrait le dessus.



Lundi 25 octobre 1999

Au cours de peinture, nous expérimentons la technique de l'huile. Celle-ci a été probablement inventée pour les maniaques, qui apprécient de retoucher quinze fois le même endroit. Je ne suis pas la seule à me sentir frustrée. Christophe, excédé, ouvre la fenêtre et envoie valser sa peinture sur le parking de l'école. Mon professeur, impassible, lui demande d'aller la récupérer avant qu'elle ne blesse quelqu'un ou qu'une bourrasque de vent ne l'emporte définitivement.

Mercredi, 27 octobre 1999

Devant la porte de la bibliothèque, je remarque Nicolas, qui sort de l'école, un chevalet sous chaque bras. Comme personne ne s'offusque de cet emprunt de matériel, je hausse les épaules et entre dans la salle.

– Le cours d'académie m'ennuie terriblement, dis-je à mon professeur en guise de salutations.

– Change de technique. Montre-moi tes mains.

Je m'exécute. Il les observe avec un petit sourire.

– Comme tu n'as pas peur de les salir...

– Je n'ai pas eu le temps...

– C'était un compliment. Essaie le pastel.



Jeudi 28 octobre 1999

J'ai probablement franchi un couloir vers la quatrième dimension sans m'en rendre compte. Durant la moitié du cours d'esquisse, Sarah débat de végétalisme avec la professeure. L'autre moitié, Julie fait une apparition pour se plaindre à Karine de ses déboires sentimentaux. La professeure d'esquisse lui conseille gentiment de changer de partenaire.

En conceptualisation artistique, le professeur nous remet un questionnaire incompréhensible de dix pages. Après avoir lu la première question trois fois de suite sans en saisir le sens, je passe à

la suivante et ainsi de suite jusqu'au bas de la page. Puis, je me munis d'une feuille blanche pour lister tous les renseignements collectés sur mon professeur de peinture. Le résultat est mince :

- N'aime pas Isabel Allende ni ma façon de conduire ;
- Aime « La Conjuración des imbéciles » et Haruki Murakami ;
- Se définit comme immobile ;
- Habite dans un appartement ;

Vendredi 29 octobre 1999

« S'il vous plaît, Seigneur, faites que Ding Dong attrape la peste bubonique » est mon mantra peu charitable durant l'esthétique du mouvement.

Je profite de l'étrange disparition du professeur d'infographie pour faire réviser les bases de l'ordinateur à Alexandre, toujours réfractaire en la matière. A la fin de ma leçon, il arrive à la conclusion suivante :

– Je crois qu'il vaut mieux que tu restes assise à côté de moi.

Dans l'espoir de compléter ma liste, j'interroge mon professeur, qui ne fait preuve d'aucune coopération.

– Au fait, quel âge as-tu ?

Il hausse les sourcils, puis, marmonne :

– Je suis trop vieux pour toi.

– Depuis combien de temps est-ce que tu enseignes dans cette école ?

– Trop longtemps. C'est l'inquisition ?

Je secoue la tête. Puis, dans un élan d'inconscience, sors la liste de ma poche, la lui tends et prends mes jambes à mon cou.

Cette solution culottée m'apparaît aussi efficace qu'une bouteille jetée à la mer. Sans doute la naïveté de ma démarche joua-t-elle en ma faveur ? En renonçant à attaquer mon professeur de front, je mettais toutes les chances de mon côté.

Après mon départ, je l'imagine déplier la liste en fronçant les sourcils, ricaner devant les misérables informations et s'emparer d'un stylo avec un sourire en coin.



Lundi 1er novembre 1999

Alexandre teste son charme sur la gente féminine de l'école. Il tripote l'épaule de Sarah tout en lui demandant un renseignement, mais celle-ci répond distraitement. Il adresse des compliments élaborés à Karine, qui l'écoute poliment. Il récolte un regard incrédule de Julie lorsqu'il relève ses manches pour lui montrer les marques de son bronzage et par la même occasion dévoiler ses muscles. Lorsqu'il se dirige vers ma table, je m'enfuis dans les toilettes pour lui éviter l'impasse.

Comme je me suis flagellée de mon audace tout le week-end, il ne me reste qu'à éviter le regard de mon professeur. L'objectif du cours de peinture est de réaliser dix collages pour illustrer les contrastes de couleurs. J'arrive à en faire deux car mon perfectionnisme met du temps à être satisfait.

– Tu te compliques trop la vie, fais quelque chose de plus simple pour les autres, me conseille mon professeur.

Il dépose une feuille sur mon bureau.

– Je crois que ceci t'appartient, ajoute-t-il, avant de se diriger vers ma voisine.

Je m'empresse de dissimuler l'objet du délit dans mon sac et ne le ressorts que plus tard, à l'abri des regards.

Il a griffonné au bas de ma liste :

« Lorsque je serai prêt, je te parlerai de moi, bien qu'il n'y ait rien de réjouissant à entendre sur le sujet. J'ai trente-cinq ans et j'enseigne depuis quatre ans dans cette école. Tourne la feuille. »

Il a écrit au verso :

- Travaille pour les services secrets. Sa mission est d'effectuer des listes sur les faits et gestes de ses professeurs, qu'elle identifie par des noms de codes ;

- A des lectures éclectiques ;

- Est atteinte de phases dépressives, le vendredi en début d'après-midi ;

- Sans-gêne, squatte ma bibliothèque ;

- Aime se barbouiller de peinture ;

- Est hermétique à toute tentative de dissuasion.

J'ajoute quatre informations à ma propre liste :

- 35 ans ;

- Enseigne depuis 4 ans dans cette école ;

- A une image de lui épouvantable ;

- Possède un humour sarcastique délicieux.

Mardi 2 novembre 1999

La première demi-heure de pause, je dévisage, avec inquiétude, mon voisin de canapé. Il arbore une mine épouvantable et fixe son livre, comme si l'univers se résumait à lui. Effrayée, je ne tente pas de briser l'envoûtement et supporte ce silence pesant, jusqu'à ce que je sois sur le point de suffoquer. Mon besoin d'air devient plus pressant que mon envie d'être avec lui et je suis sur le point de fuir, lorsque sa main recouvre la mienne. A la fois stupéfaite et soulagée, je laisse échapper un soupir et capture ses doigts pour les blottir entre les miens. Il répond à mon geste en s'accrochant à mon extrémité comme à une bouée de sauvetage. Il ne relâche ma main qu'à la fin de la pause et sort de la salle en murmurant un « merci ».





Cette main tendue vers moi en un geste désespéré, semblable à un appel au secours, je n'avais pas cherché à la comprendre. Cette faiblesse me paraissait-elle sans importance ou l'avais-je ignorée, pour que mon professeur ne chute pas du piédestal où je l'avais érigé sans son consentement ? Ce dont je suis sûre, c'est que je ne retins qu'une chose de cet épisode, le rapprochement, que j'attendais depuis longtemps, s'était finalement produit.

Mercredi 3 novembre 1999

L'inauguration de mes pastels m'absorbe tellement, que je perds toute notion du temps et ne sort de ma transe qu'à la fin de la pause. Je me rends tout de même à la bibliothèque en me demandant quel accueil va me réserver, celui que j'ai rebaptisé affectueusement, Monsieur Lunatique.

– Ah ; te voilà, murmure-t-il. Je croyais...

– Merci ! J'ai essayé le pastel, c'est génial !

En guise de preuve, je lui montre mes mains maculées.

– En effet, tu ne m'en voudras pas d'éviter de prendre ta main, aujourd'hui.

Cette phrase raisonne comme un défi. Sans réfléchir aux conséquences, je m'approche de lui, effleure sa pommette de mon doigt, puis, le fais glisser le long de sa joue. Une traînée bleue orne son visage stupéfait. J'éclate de rire tandis qu'il lève les yeux au ciel.

– Reprenons depuis le début, décide-t-il.

Il se lève, m'attrape par le poignet et me conduit devant le lavabo le plus proche.

– Savon, dit-il en déposant l'objet au creux de ma paume.

Il ouvre le robinet.

– Eau.

Il empoigne mes mains pour les frotter l'une contre l'autre.

– Linge, conclut-il, en essuyant mes mains. Des questions ?

Hilare, je secoue la tête.

– Dans ce cas, passons à un exercice pratique, dit-il en désignant la tâche sur sa joue. Je nettoie mon méfait avec satisfaction.

Vendredi 5 novembre 1999

Julie nous annonce, à la stupéfaction générale, qu'elle a laissé tomber son boyfriend. Malgré la fermeté de sa démarche, il ne comprend pas le message et la harcèle de coups de fils. Excédée, elle règle la question de façon radicale en balançant son portable dans la rivière.

Comme ma conscience me taraude au sujet du questionnaire de conceptualisation artistique, je tente de le compléter durant la pause. Après un quart d'heure de gémissements, mon professeur s'informe :

– Que t'arrive t-il encore ?

– Je suis censé remplir ce questionnaire pour la semaine prochaine, alors que je ne comprends pas les trois quarts des questions !

– Montre-moi ça.

Je lui tends le formulaire. Il l'observe d'un air impassible, puis, me le rend en marmonnant :

– Bon courage.

– Quoi, c'est tout !?

Il m'adresse un haussement de sourcil.

– Il serait injuste vis à vis des autres élèves que je réponde à ses questions à ta place.

– La belle excuse, dis plutôt que tu ne comprends rien non plus !

Il me fixe, médusé.

– J'ai une désastreuse influence sur toi.

De l'influence, il en avait certainement, mais il me sous-estimait en revendiquant une ironie installée d'origine. Étrange comme sa vision de moi, ne correspondait pas plus à la réalité, que ma vision de lui.

Plus je me sentais en confiance à ses côtés, plus le masque de gamine effacée se fissurait et laissait apparaître un franc-parler à la limite de l'insolence, qu'il ne savait comment accueillir.



Lundi, 8 novembre 1999

Christophe débarque à l'école avec un mal de tête carabiné. Hypochondriaque, il confond cette migraine avec une tumeur au cerveau.

– Parfois, je me retrouve dans une pièce et je ne sais plus ce que je suis venu y chercher. C'est un symptôme, vous croyez ?

Je secoue la tête et lui conseille de prendre un analgésique.

Mon rythme de travail, durant le cours de peinture, rappelle celui d'un escargot asthmatique. Le résultat, trois misérables collages, ne satisfait pas mon professeur :

– J'attends le reste, pour la semaine prochaine. J'estime que tu as assez perdu de temps sur cet exercice.

Dépitée, je me contente d'un hochement de tête.

– Surtout, conserve ce fabuleux enthousiasme, pour le prochain cours.

– Je n'y peux rien, je n'aime pas l'huile.

– Tu es dans cette école pour apprendre toutes les techniques. Ne te braque pas, garde l'esprit ouvert.

Jeudi 11 novembre 1999

Il ne demeure plus que deux âmes en peine, au cours d'esquisse. Les statistiques sont affolantes pour la semaine prochaine ! Je supplie Karine de ne pas m'abandonner en tête à tête avec la professeure. Sa réponse sous forme d'éclat de rire est-elle de bon augure ?

A la pause, impatiente de me réfugier dans mon sanctuaire, je n'imagine pas que l'accueil de mon professeur va être glacial :

– Pourquoi tu continues à venir ici ?

– Pardon ?!

– Quel âge as-tu, vingt-cinq ? soupire-t-il. Tu devrais passer ton temps avec des personnes de ton âge.

Je secoue vivement la tête.

– J'ai vingt ans et je me trouve très bien là où je suis.

– Seigneur, vingt ?! C'est encore pire que je pensais.

– Certaines personnes prétendent que je suis mûre pour mon âge.

– N'aggrave pas ton cas.

J'adopte un ton raisonnable :

– Je préfère passer mon heure de pause ici, au calme. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ça.

– La bibliothèque était plus tranquille avant ton invasion...

– C'est noté.

Heurtée, je me lève et prends la fuite.

« I » veut aussi dire « Insupportable » !



La volonté soudaine de mon professeur de me garder à distance me blessa profondément. Si j'avais l'habitude de me sentir isolée de mes camarades, j'encaissai l'éloignement de la seule personne avec qui je me sentais en phase, comme un couteau planté dans ma poitrine.

Mais, peut-être, confondais-je rejet avec panique ? Mon professeur, plutôt que de me protéger de lui, ne cherchait-il pas plutôt à se protéger de moi et de notre relation naissante ?

En tout les cas, par ce tiède encouragement faire demi-tour, il cherchait à m'épargner une déception à venir.

Vendredi 12 novembre 1999

A la pause, je trouve refuge à l'extérieur, où, livre à la main, je m'assois sur un banc, brave le vent glacial et perds, peu à peu, toute sensation dans les extrémités. Elles crient à l'agonie, lorsque mon professeur vient me chercher.

– Imbécile ! s'exclame-t-il, en m'attrapant par le bras pour me ramener à l'intérieur.

Frigorifiée, je n'oppose aucune résistance.

– Qu'est-ce que tu essayais de faire, attraper des engelures ?

Il précipite mes mains sous l'eau.

– C'est brûlant ! je proteste.

– Estime-toi heureuse d'éviter l'amputation. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

Je baisse les yeux.

– J'essayais de trouver un autre endroit pour lire, vu que je ne suis plus la bienvenue à la bibliothèque.

– Seigneur ! Je n'ai jamais dit ça...

– Si, tu as dit ...

– Arrête de m'interrompre, infernal fléau !

Cette apostrophe me laisse sans voix.

– Tu ne m'as pas laissé finir ma phrase, reprend-il. La bibliothèque était plus tranquille avant ton invasion. Néanmoins, sur le fait que tu m'imposes ta présence, sache que je n'ai rien contre.

– C'est censé vouloir dire quoi ?! Ça n'a aucun sens !

– Ça veut dire : s'il te plaît, reviens, soupire-t-il.

Choquée, je hoche la tête.

– Et fais-moi le plaisir de t'acheter des gants ! ordonne-t-il, avant de prendre congé.

Je dois faire un beau tableau, plantée devant l'évier, un sourire niais sur le visage.

Lundi 15 novembre 1999

Dix jours après sa rupture, Julie est persuadée d'avoir fait une erreur monumentale, son ex est, sans conteste, l'homme de sa vie. Suivant son exemple, je tente de réparer ma propre relation tumultueuse avec la peinture à l'huile. Mais les conflits qui nous opposent sont insurmontables.

Le ballet de Julie et son boyfriend n'était pas étranger au tango, que j'avais amorcé avec mon professeur.

Julie ressemblait à une héroïne d'épopée dramatique, qui serait née à la mauvaise période. Ses cheveux d'or, son charmant minois, sa candeur et le désespoir sincère dans lequel la plongeait sa relation amoureuse, multipliaient les oreilles compatissantes. Une lignée de princes charmants rêvaient de la débarrasser de son dragon, mais elle n'avait pour eux qu'une amitié vexante. Les filles compatissaient à son malheur, l'abreuyaient de conseils, qu'elle déclarait excellents et promettait de suivre pour les oublier aussitôt. Sa présence au cours était aussi instable que ses sentiments pour son Roméo. Il n'était pas rare qu'elle disparaisse et que l'on craigne la fin tragique de la pièce, mais elle revenait toujours pour le rappel.



Mercredi 17 novembre 1999

Notre nouveau modèle d'académie provoque un cri d'horreur collectif de la gente féminine. Karine et moi le rebaptisons « le vieux modèle tout nu très laid ». Entre échanges de regards complices et fous rires nerveux, nous résistons jusqu'à la pause même si la moitié des élèves se sont enfuis.

Lorsque je raconte l'anecdote à mon professeur, je ne récolte qu'un soupir agacé. Aujourd'hui est un jour sans. Je suis de trop. Je me lève mais un chuchotement pouvant passer pour un « attends » arrête ma fuite. Je saisis sa main. Il la serre, en murmurant :

– Je n'arrive plus à supporter ça... J'aimerais tellement que ça s'arrête...

Je n'ai pas l'impression qu'il me parle, ni qu'il soit réellement conscient de ma présence. Malgré mon appréhension, je me force à l'interroger :

– Que quoi s'arrête ?

– Cette culpabilité.

Je ne profite pas de son état de faiblesse pour le questionner. En vérité, je ne suis pas sûre de vouloir en apprendre davantage. Sa révélation m'a effrayée et je n'ai pas envie de sacrifier l'espoir, que quelque chose est possible entre nous.



Que se serait-il passé si je l'avais interrogé, à ce moment-là ? M'aurait-il avoué la vérité ou cherchait-il à l'oublier autant que moi ?

L'un comme l'autre vivions dans le déni de son passé. Je prenais ses sautes d'humeur pour une sensibilité exacerbée, des périodes de hauts et de bas comme en traverse régulièrement chaque être humain.

Sa déclaration de culpabilité changeait la donne. Je ne pouvais plus nier l'existence d'une cause sous-jacente à son malaise, même si j'ignorais encore l'étendue de sa blessure.



Jeudi 18 novembre 1999

Dieu soit loué ! Le tête à tête avec la professeure d'esquisse n'a pas lieu ! Karine et moi discutons plus que nous travaillons. Mais, pour notre défense, nous avons testé tous les instruments d'écriture imaginable, non-compris le manche à balais, car il nous semblait peu maniable. Mais nous étions prêtes à essayer, lorsque la professeure, perspicace, nous annonce un changement de programme à la fin des examens de décembre. Alléluia !

Dès que mon professeur m'aperçoit, il m'interroge :

- Qu'est-ce que je t'ai raconté, hier ?
- Tu ne te souviens pas ?
- Non. Parfois, je me retire de la partie.

Je ne sais quoi répondre et me contente d'un hochement de tête.

- C'était égoïste de t'avoir retenue, poursuit-il. La dernière fois, quand j'ai pris ta main, je me suis senti moins à la dérive. Pardonne-moi de t'avoir utilisée.

- Ça ne m'a pas dérangé de t'aider, pas du tout même, ça m'a fait plaisir !
- Qu'est-ce que je t'ai raconté ?

– Juste que tu te sentais coupable.

Il soupire.

– Coupable, oui. Ajoute ce mot à ta liste, en majuscule.

Je suis ses instructions, puis, par déduction, je parcours mon journal et cherche les dates de ses autres crises. Leur régularité m'intrigue. Aurai-je l'audace de l'avertir ?

Vendredi 19 novembre 1999

J'attends d'être fixée sur l'humeur de mon professeur avant de lui faire part de ma découverte. Un hochement de tête et une ébauche de sourire, adressés en guise de salutation me rassure sur son état d'esprit alors je lui demande franchement :

– Est-ce que tu te sens souvent, comme avant-hier ?

Ma question semble le déconcerter.

– Je ne sais pas.

– J'ai regardé dans mon journal, les dates...

– Ton journal ? M'interrompt-il.

– Oui, j'ai pris l'habitude, depuis septembre, d'écrire le résumé de mes journées pour m'aider à faire le point.

– Tu parles de moi aussi ? hésite-t-il.

Il serait sans doute effrayé de son rôle principal.

– De temps en temps, je murmure en baissant les yeux.

– J'ai peur de demander ce que tu peux trouver à raconter sur moi.

– Alors, ne demande pas.

– Mmh... Tu voulais en venir quelque part, avant que je t'interrompe ? marmonne-t-il.

– J'ai regardé les dates. Si mes calculs sont exacts, la prochaine fois où tu te sentiras mal sera autour du quatre décembre.

Il laisse échapper un ricanement.

– J'ai l'impression d'être devenu prévisible.

– Non. Jamais.

– Pourquoi tu me racontes ça ?

– J'ai pensé que ça pourrait t'aider.

Il secoue la tête.

– Ça me dépasse, que tu veuilles m'aider.

– Toi, tu m'aides constamment, non ? Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas, pour une fois, te rendre la pareille ?

– Je suis ton professeur, c'est mon rôle de t'aiguiller. Ne te sens pas obligée.

Devrais-je lui avouer que, pour moi, il est devenu bien davantage ?

Mardi 23 novembre 1999

Au cours d'histoire de l'art, un film sur Gauguin permet à Alexandre de soulager ses hormones. Assise à côté de lui, j'ai la primeur de ses remarques de mauvais goût. Lorsqu'il prétend distinguer des sexes masculins dans les arbres, je lui conseille de passer un test d'évaluation psychologique.

Durant la pause, mon voisin de canapé m'abreuve de regards suspicieux. J'attends en vain, qu'il se décide à ouvrir la discussion, puis, me renseigne :

– Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Qu'est-ce que tu racontes, dans ton journal ?

– Tout ce qui me semble pertinent.

– C'est-à-dire ?

J'opte pour l'omission :

– Principalement, des anecdotes sur mes cours.

Il s'impatiente :

– Qu'est-ce que tu racontes sur moi ?

– A peu près tout ce qui sort de ta bouche.

Ma réplique semble l'affoler.

– S'il te plaît, dis-moi que tu ne viens pas de laisser entendre que tu trouves tout ce que je dis pertinent.

– Si, c'est ce que je voulais dire.

– Tu es la personne la plus aberrante que j'ai jamais rencontrée... N'oublie pas de noter ça !

Je souris et promets :

– Je n'oublierai pas.

Mercredi 24 novembre 1999

Lassée de contempler le modèle tout nu très laid, je propose à mon professeur :

– Tu ne voudrais pas remplacer notre modèle d'académie ?

Il m'adresse un regard indéchiffrable, avant de déclarer, impassible :

– De mieux en mieux, tu viens de me suggérer de poser nu devant toi. C'est vraiment l'idée que tu cherchais à faire passer ?

La rougeur que je sens monter à mes joues, doit être du plus bel effet.

– Je ne voulais pas dire...

– Si tu fais un blocage sur le modèle, tu n'as qu'à dessiner autre chose.

– Comme quoi ?

– Tout ce que tu veux, les autres élèves, par exemple...

Je secoue la tête.

– Nous sommes censés dessiner du nu.

– Vous êtes censés pratiquer le dessin d'après modèle, quel qu'il soit.

Cette réplique m'ouvre une multitude d'horizon.

– J'aimerais que tu enseignes tous les cours !

– Je me doutais que tu délirais. Maintenant, j'en suis persuadé.

– Pff, n'importe quoi.

Ce qui pourrait paraître comme un compliment démesuré de ma part, n'était que la vérité. Mon professeur était le seul à qui j'accordais le respect de sa position. J'accueillais avec révérence ses conseils enrobés de sarcasmes, qui m'encourageaient à faire preuve de créativité et sortir du moule préétabli. Pour les autres de la clique, je ne possédais aucune indulgence.

J'avais l'impression que le professeur de conceptualisation artistique, un savant fou, doté de chemises blanches qui tiraient sur le jaune et témoignaient de son peu de soucis de l'apparence extérieure, considérait ses élèves comme des cobayes sur lesquels tester ses théories, plutôt que comme des êtres humains doté de raisonnement. Il me faisait penser à une étrange version du joueur de flûte de Hamelin, qui au lieu de nous hypnotiser avec son instrument, nous endormait avec ses paroles.





La pauvre professeure d'esquisse, dont la rondeur, la gentillesse et la douceur rappelaient celles du Bisounours, me faisait de la peine. Elle ne réussit jamais à nous transmettre sa patience et sa minutie et à nous intéresser à son cours aussi répétitif que le traçage d'un cercle. Attribuant à ses élèves un emploi du temps chargé qui les retenait autre part, elle ne s'étonnait pas de voir son cours se dépeupler et se transformer en une étendue désertique.

Le professeur d'histoire de l'art, un sympathique je m'en foutiste, tantôt m'agaçait, tantôt m'amusait. Il arrivait en retard, ne connaissait pas son sujet et attendait des élèves qu'ils enseignent à sa place. Préparer son cours lui paraissait superflu et il préférait compter sur ses capacités d'improvisations pour le sauver du naufrage.





Le professeur d'infographie m'apparaissait comme un doux rêveur, qui vivait dans un univers logique et merveilleux constitué uniquement de 0 et de 1. Il parlait du principe que nous comprenions son jargon et connaissions les programmes qu'il était sensé nous apprendre. Ne jurant que par des exercices pratiques, il ne réussit jamais à nous expliquer quoi que ce soit clairement, préférant les obscures métaphores informatiques, qu'il supposait plus parlantes.

La professeure d'académie m'indifférait. Elle respirait la fadeur et possédait la présence de la femme invisible et le charisme d'une endive. Sa coupe de cheveux démodée, ses manières de vieille fille, ses vêtements délavés et ses remarques distillées d'une voix fluette, ne parvenaient pas plus à capter notre attention, que le souffle du vent.

Quant aux professeurs de BD et perspective, je n'avais rien à leur reprocher, si ce n'est d'enseigner une matière pour laquelle je n'avais aucun talent ni affinité.



Vendredi 26 novembre 1999

Merci, Seigneur, d'avoir entendu mes prières et réalisé mon souhait le plus cher ! La directrice nous annonce que l'esthétique du mouvement de Ding Dong sera remplacée, à la rentrée, par un cours « vidéo et son ». Ravie d'être débarrassée, je partage ma joie avec mon professeur :

- C'est le plus beau jour de ma vie !
- Ne serais-tu pas un chouia excessive ?
- Non !

Il m'observe attentivement, puis murmure :

- C'est fou ce que tu me fais penser à...

Il secoue la tête.

- Garde ton enthousiasme.
- A qui ? A qui je te fais penser ? Je demande.
- A moi. A ce que j'ai perdu.

J'approche ma main de la sienne. Il la retire sans tarder.

- Non, ça ne doit pas devenir une habitude.

Son refus me prend par surprise. Ma main est reléguée dans ma poche, tandis qu'un froid glacial s'insinue jusqu'au plus profond de mes os.

Lundi 29 novembre 1999

Alexandre, a (soit disant) oublié son matériel de peinture (je soupçonne plutôt qu'il ne l'a jamais acheté). Il s'installe à ma table et débite un chapelet d'insultes destinées à son dessin et à la technique de l'aquarelle, qu'il a prise en grippe. Il articule son centième juron. Je le fusille du regard. Il demande :

- Non, franchement, je t'énervé ?

J'éclate de rire.

– Peut-être, moins de discussion et plus de travail serait souhaitable, remarque mon professeur.

Honteuse, je baisse la tête et ne pipe mot du reste du cours.

Mardi 30 novembre 1999

Au milieu du cours de BD, Joël, pris de claustrophobie, se lève et déclare, qu'il veut voir la neige. Le fait que la station de ski la plus proche soit à des kilomètres ne semble pas le décourager. Alexandre, qui juge cette entreprise plus intéressante que sa présente activité, décide de l'accompagner. Ils ne reviendront plus de la journée.

Un auditoire restreint apparaît au cours d'histoire de l'art, consacré à l'impressionnisme. Le professeur introduit le sujet rapidement, puis, nous donne à feuilleter une dizaine d'ouvrages à ce propos. Son devoir accompli, il ne lui reste qu'à se tourner les pouces.

A la pause, un extraterrestre a pris possession du corps de mon professeur.

- Tu t'entends bien avec Alexandre, dit l'alien.
- Il est sympa, dis-je en haussant les épaules.
- Il te fait rire.
- Il a un certain humour.
- Il est jeune.

Il murmure cette phrase avec tant de dépit, que je me renseigne :

– Est-ce que tu serais en avance ? J'avais dit le quatre décembre mais peut-être... Donne-moi ta main.

- Seigneur !
- Donne-moi ta main.
- A quoi j'en suis réduit !
- Ta main, donne-la moi !

– Tiens, prends-là, garde-là, je n'en ai plus besoin de toute façon, grogne-t-il, en me tendant son extrémité.

Satisfaite, je le prends au mot et promets de prendre soin de ma nouvelle acquisition.

Que mon professeur soit jaloux d'Alexandre le dragueur, me paraît à la fois touchant et comique.

Il est vrai qu'Alexandre possédait des muscles d'acier, un bronzage annuel et une gueule d'amour. Mais sa vanité, dissimulée sous une couche de fausse modestie, me dissuadait de tout rapprochement. Abonné au fitness du coin, il repoussait les limites de l'absurde en se décrivant comme un homme frêle. Volage, il se promenait avec son coeur d'artichaut en bandoulière pour butiner toutes les fleurs du jardin. Cette étrange parade, qui témoignait à la fois de son désespoir d'être célibataire et de son besoin de plaire, n'en était pas moins divertissante. Aimant les contradictions, il pouvait faire preuve d'un savoir vivre charmant tout en débitant les vulgarités les plus crues. Son humour, tantôt acerbe, tantôt grotesque, rachetait toutes ses imperfections.

Mais, si Alexandre m'amusait, il ne possédait pas le magnétisme et la verve de mon professeur, qui demeurait pour moi la référence.



Jeudi 2 décembre 1999

Un changement de programme salubre se profile à l'horizon ! Karine et moi sélectionnons les tentatives d'esquisses dignes de figurer dans notre dossier. Celui-ci sera relié pour être présenté aux examens, puis, dans mon cas, jeté au feu.

Lorsque j'aperçois mon professeur, je tente de récupérer mon dû :

– Est-ce que je peux avoir ma main, s'il te plaît ?

– Pardon ?

– Avant-hier, tu m'as confié ta main. Je considère donc, à partir de maintenant, que c'est la mienne.

Il m'adresse un regard consterné.

– Tu es sous médicament, par hasard ?

– Non, tu as dit : « Prends-là, garde-là, je n'en ai plus besoin de toute façon ». Tu sais, donner c'est donner, reprendre c'est voler.

– Je n'ai jamais dit ça !

– Si. C'est consigné par écrit.

Il lève les yeux au ciel.

– Ah oui, j'oubliais, je suis fiché. Chaque absurdité qui a le malheur de sortir de ma bouche est relevée pour pouvoir, au moment voulu, être retenue contre moi.

– Mauvais perdant.

Je glisse ma main sur la sienne. Il m'adresse un regard suppliant.

– J'ai quinze ans de plus que toi, je suis ton professeur et ça fait cinq ans que je ne suis plus sain d'esprit.

– Ça m'est égal.

– Il faut arrêter, avant qu'il ne soit trop tard.

– C'est trop tard.

Il capture ma main.

– C'est la dernière fois, promet-il.

Lundi 6 décembre 1999

Comme les examens ont lieu dans deux semaines, la directrice nous dispense de cours pour peaufiner (ou, pour certains, commencer) nos travaux.

Christophe figole en déchirant les dessins, qui ne lui plaisent pas. Les trois quarts de ses travaux passent à la poubelle.

Malgré l'ambiance effervescente, j'essaie de rester zen et de m'occuper de mes travaux inachevés. Bien sûr, ils concernent mes cours favoris : BD, esthétique du mouvement et perspective. Entre la peste, le typhus et la grippe espagnole, je ne sais que choisir alors cède à l'ordre alphabétique.

Jeudi 9 décembre 1999

Mes travaux terminés, je me rends à l'imprimerie pour faire relier mon dossier d'esquisse. Karine et Alexandre, seuls élèves présents à l'école, m'accompagnent. Alors que je me languis de mon professeur depuis une semaine, il apparaît tel le messie, pour me remettre un paquet de feuille et éclairer ma journée.

– Quelle foule ! Tiens, tu transmettras les ordres de passages à tes camarades.

Je hoche la tête, éblouie par cette apparition.

– Parfait, à mercredi, dit-il en s'éloignant.

– Attends !

Il se retourne et m'adresse un sourire en coin. J'essaie d'adopter un ton détaché :

– Comment vont se passer les examens ?

– Chaque élève présentera les travaux effectués durant les cours, devant le corps professoral au complet et pourra, par la même occasion, profiter de sa sagesse, sous la forme de remarques plus ou moins pertinentes.

– Fascinant.

– N'est-ce pas.

– Et les notes ?

- En théorie, elles seront rendues aux élèves avant les vacances de Noël.
 - Je vois.
 - D'autres questions ?
- J'en avais, mais j'ai l'impression qu'il ne les aurait pas jugées appropriées.

Vendredi 10 décembre 1999

En perspective des examens, l'insomnie se généralise. Les cernes de mes camarades sont inversement proportionnels à l'avancée de leurs travaux. Simon débarque à l'école en arborant une mine de déterré et me confie qu'il commence à avoir d'étranges hallucinations :

- Je vois des auras autour des gens.
- Ça fait combien de temps que tu n'as plus dormi ?
- Je ne sais plus, quatre jours, je crois.
- Va te coucher !

Lundi 13 décembre 1999

Les élèves organisent une expédition de ravitaillement dans le grenier de l'école, véritable caverne d'Ali Baba. Nicolas récupère des dossiers pour présenter ses travaux. Christophe s'approprie deux cartons remplis de vieux magazines sur la photographie et Alexandre fait son choix parmi les multiples livres de sciences fiction. Ma conscience, rabat-joie, m'interdit de ramener quoi que ce soit.

Lorsque je repense à la routine précédant les examens, j'éprouve la nostalgie de cette ambiance électrique.

Les premiers jours, la directrice branchait un interrupteur et tous les cerveaux des élèves s'allumaient en même temps. Parmi les illuminés, certains, préféraient désertier l'école et finir leurs travaux chez eux, à des heures nocturnes, supposées plus propices à la création. Au début de la deuxième semaine, les moins en retard sur le planning revenait, leurs travaux sous le bras, avec des cernes et un air maladif. Ceux qui débarquaient en milieu de semaine avaient une allure plus effrayante encore et les retardataires, qui réapparaissaient un jour avant les examens, ressemblaient à des spectres revenus de l'au-delà.

L'absence des professeurs et l'inactivité favorisaient l'exploration des lieux et la découverte de trésors. L'école était un grand bâtiment délavé et vétuste qui ressemblait à une maison en voie de démolition. Elle comprenait un sous-sol avec une salle d'informatique où la température était toujours clémente et où nous nous réfugions en été, lorsque le bâtiment mal isolé laissait la chaleur envahir les autres pièces. Au rez-de-chaussée, on trouvait l'antre de mon professeur, une pièce minuscule composée d'un canapé élimé mais confortable et d'une vieille bibliothèque en bois où se disputaient quelques ouvrages et manuels artistiques oubliés de tous ; un bar où aucun élève ne mettait les pieds et une salle contenant une rogneuse qui ne coupait plus droit depuis longtemps ainsi que d'autres antiquités se faisant passer pour du matériel. Au premier étage, les salles de cours meublées de façon artisanale et au-dessus, le grenier contenant un fatras indescriptible ainsi que les travaux non revendiqués des anciens élèves.



Mercredi 15 décembre 1999

J'angoisse tellement à cause des examens, que je n'ai plus aucun ongle. Le jury prend son temps, je passe avec une heure et demie de retard. Lorsque mon professeur vient me chercher, je résiste à l'envie de me jeter dans ses bras. Sans doute, attendri par mon état apoplectique, il sourit et pose sa main sur mon épaule :

– Tu sais que tu n'as aucune raison de douter de toi, n'est-ce pas ?

Je lui adresse un regard suppliant.

– Non ? Dans ce cas, permets-moi de t'accompagner à l'échafaud.

Je lui emboîte le pas. Avant d'ouvrir la porte, il demande :

– Une dernière volonté ?

– La clémence du jury.

– Tu l'auras. Ce que tu as fait, c'est très bien.

Mes dessins d'académie et mes peintures sont appréciés, mes travaux de BD et d'esthétique du mouvement, moins. Le professeur de BD me conseille de travailler d'après modèle. Ça alors ! Je n'y aurais jamais pensé ! La directrice juge mes travaux expressifs et énergiques. Quant à mon professeur de peinture, il ne prononce pas un mot. Mais son simple compliment, articulé dans le couloir, vaut tout l'or du monde.

Même si je n'avais aucune raison de douter de moi, je manquais cruellement de confiance en mes capacités. La peur de ne pas être à ma place et de m'être trompée de vocation, alliée à celle de ne pas posséder un niveau suffisant, formait une boule d'angoisse persistante, qui me tenaillait le ventre. Même si j'étais considérée par les autres comme une bonne élève, au lieu de me focaliser sur mes points forts, mon perfectionnisme se désolait de mes points faibles. Seuls les encouragements discrets de mon professeur parvenaient à me rassurer.



Jeudi 16 décembre 1999

J'empile mes travaux dans le coffre de ma voiture. Mon oeuvre impossible à transporter, réalisée durant le stage de Vladimir, rejoint le grenier de l'école, sans doute, sa dernière demeure.

Tout le monde part en hâte, excepté moi. Je reste dans l'espoir d'apercevoir une dernière fois mon professeur de peinture. En attendant, j'écoute le récit d'un élève de troisième année, qui vient de rater son diplôme. Il a présenté une installation composée d'une tonne de sable et de télévisions qui, le jour de l'examen, sont tombées en panne les unes après les autres. L'expert croyait à un effet artistique, jusqu'à ce qu'il remarque la figure décomposée de l'auteur.

Lorsqu'il ne demeure plus âme qui vive sur les lieux, j'abandonne ma veillee. C'est alors que l'objet de mon affection apparaît à la porte de l'école.

– Ah... Tu es là, dis-je.

– Oui.

– Je voulais te demander...

Je ne peux continuer, les mots se bloquent dans ma gorge.

– Oui ? répète-t-il.

J'articule, la première chose qui me vient à l'esprit.

– Quelle note j'ai eu à ton cours ?

– Dix sur dix.

– Ah.

– Ça semble te réjouir.

Je baisse la tête et pousse un soupir de désespoir.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu vas me manquer.

Il esquisse un sourire.

– Ah, ce n'est que ça. Rassure-toi, tu seras capable de survivre sans moi, pendant deux semaines.

– Trois semaines !

– Mmh, dans ce cas...

Il me tend un papier.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Comme tu n'auras, ni anecdote sur tes cours, ni mes paroles à consigner, j'ai peur que ton journal tombe en désuétude et que ton impossibilité à écrire te conduise à la dépression. Voici mon adresse, n'hésite pas à l'utiliser.

– Tu veux que je t'écrive des lettres ?

– C'est ça.

– Tu n'aurais pas une adresse e-mail, par hasard ?

– Tu m'as regardé ?

– Ah oui, c'est vrai, j'oubliais, tu es vieux.

– Tu deviens de plus en plus insolente.

– J'ai un excellent professeur.

Il m'adresse un sourire en coin.

– Au revoir, ma petite peste. Ecris-moi.

Je reste muette. Il m'est pénible de lui dire au revoir car j'imagine l'éternité de trois semaines sans lui. Je voudrais prolonger nos adieux mais je ne sais comment le retenir. En désespoir de cause, je tends ma main vers lui.

Il la regarde longuement, avant de la saisir.

– Cette fois, c'est vraiment la dernière. Alors faisons ça bien, murmure-t-il en m'attirant contre lui.

Soulagée, je me love contre son torse.

Son souffle effleure mon oreille :

– J'ai peur que tu me rendes déraisonnable.

Entourée de la chaleur et de la douceur de son corps, je fais la prière silencieuse, qu'il perde ce qui lui reste de raison rapidement.



Je me rappelle ma stupéfaction mêlée de ravissement face à cette suggestion charmante et démodée d'échange de courrier. Cette correspondance me semblait désintéressée, car je ne voyais pas l'intérêt que mon professeur pourrait en retirer. Reconnaisante de cette faveur, je ne me doutais pas qu'il agissait dans son propre intérêt et qu'il comptait sur mes lettres pour lui changer les idées durant une période de l'année, qui était aussi difficile pour lui que pour moi.



Cher Monsieur I,

Joyeux Noël. Je ne sais pas ce qui me prend de t'écrire cela, j'exècre cette fête.

Le concept est intéressant : se réunir tous ensemble, en famille, pour partager un repas et s'offrir des cadeaux. Mais l'application, malheureusement, laisse à désirer ! Il semble y avoir une telle pression d'être heureux à cette époque que, chaque année, mes parents font preuve d'un esprit de contradiction tordu et sombrent dans la déprime. Ce n'est pas la joie le reste de l'année, mais à Noël, l'ambiance devient explosive.

Quant au dîner de famille, il ressemble à une corvée obligatoire. Il faut inviter tout le monde, même ceux qu'on n'a aucune envie de voir, parce que c'est Noël. Il faut faire semblant de s'entendre avec ces personnes et même pousser l'hypocrisie jusqu'à leur acheter un cadeau, parce que c'est Noël.

Mais ce n'est pas tout ! Il faut, en plus :

- disposer le maximum de lumières sur sa maison pour qu'elle ressemble à Las Vegas et provoque des crises d'épilepsie chez les passants ;

- acheter un énorme sapin de Noël, autrement appelé arbre mort, qui ne passe pas dans la voiture et encore moins dans le salon et qui restera à pourrir sur pied, jusqu'au mois d'avril ;

- investir dans de nouvelles décorations de Noël, chaque année, même si on en possède déjà trois cent assortiments au grenier, parce que les couleurs à la mode cette saison sont le fushia et le mauve ;

- trouver pour ses proches le cadeau qui transmettra le message suivant : « tu es un être tellement exceptionnel et important pour moi que j'ai résisté à la tentation de t'offrir un bon » ;

- se rendre dans les magasins bondés le 24 décembre pour acheter un cadeau à X, qu'on avait oublié d'inclure dans sa liste ;

- allumer la TV et subir une énième rediffusion de « la petite fille aux allumettes » ;

- mentir aux enfants en leur faisant croire que le père Noël existe pour je ne sais quelle satisfaction sadique ;

- préparer un dîner élaboré en évitant : le poisson parce que W n'aime pas ça, la viande parce que X est végétarien, les légumes parce que Y est allergique au céleri et le pain parce que Z ne supporte pas le gluten ;

- ressortir tous les cadeaux de V du grenier, pour ne pas le vexer et faire semblant d'être extatique en découvrant son nouveau présent ;

- éviter, durant le repas, les sujets de conversations qui fâchent, à savoir : les amours, le travail, la santé et l'argent.

Mes doléances s'arrêtent là, cependant, je ne manquerai pas de te faire part d'autres découvertes, le cas échéant.

Je suppose que ce n'est pas tout à fait le genre de lettre que tu pensais recevoir de moi. Pour ma défense, j'avais besoin d'un défouloir. Merci de me l'avoir procuré... »

Chère Mademoiselle cynique,

Ta maîtrise du sarcasme m'a confondu. J'étais loin d'imaginer que ta charmante tête pouvait receler de tels trésors d'ironie. Il serait instructif que je jette un coup d'oeil à ton journal pour découvrir à quelle sauce tu me mitonnes.

J'espère que le contenu de ta lettre ne visait pas à obtenir un démenti. Si c'est le cas, tu devras frapper à une autre porte car tu prêches un converti. Je ne porte pas les fêtes dans mon coeur et les apprécie de moins en moins, chaque année.

Dans la foulée, je désirerais connaître ton opinion sur le Nouvel An, qui s'avérera, j'en suis sûr, divertissante.

En attendant, ma chère, accepte toute ma gratitude pour ce distrayant moment passé à te lire.

PS : Il y a deux mois, je promettais de t'en apprendre davantage sur moi. Incorrigible, je ne tins pas ma promesse. La boîte de Pandore resta fermée. J'ignore si je serai capable de l'ouvrir par

moi-même ou s'il te faudra, à terme, t'abaisser à me questionner. Sache que tu obtiendras des réponses d'une manière ou d'une autre, car je me sens incapable de te résister.

Cher Monsieur Flatteur,

Tu désires connaître mon opinion sur le Nouvel An, mais, j'ai peur de te décevoir car si j'exècre Noël, le Nouvel An me paraît juste ridicule. Je ne suis pas sûre de posséder suffisamment de mépris sur le sujet pour alimenter cette lettre. Pour toi, je vais tout de même tenter l'expérience. Au Nouvel An, il est obligatoire :

- d'être d'un optimisme surréaliste, concernant l'année à venir ;
- de tout mettre en oeuvre pour passer la meilleure soirée de son existence sous peine de subir le jugement de ses pairs ;
- de dépenser une fortune pour participer à une soirée privée qui comprendra : un repas onéreux mais néanmoins frugal, de la musique festive mais néanmoins bruyante, des confettis (qui tomberont dans la bouche des invités lors du compte à rebours), une demie flûte de champagne par personne ;
- de faire une tripotée de bonnes résolutions qu'on aura déjà enfreintes le lendemain, voir le soir même ;
- de synchroniser toutes les montres pour avoir l'heure EXACTE ;
- de subir les attouchements du pervers de service qui veut vérifier si l'on respecte la tradition en portant des dessous rouges ;
- d'attendre le compte à rebours. On ne saurait s'éclipser avant, même en cas de soirée désastreuse ;
- de se faire prendre en photo avec un chapeau en papier, une fausse moustache, un masque, un sifflet et autres joyeusetés ;
- de se ramasser invariablement une boule de papier dans l'oeil ;
- d'allumer la TV à minuit moins cinq, pour s'assurer qu'on ne s'est pas trompé de jour.

Il y avait, tout de même, matière à discussion.

Concernant mon journal, pour continuer les métaphores culinaires, je ne te mitonne pas, j'essaie, au contraire, de conserver toutes tes vitamines et minéraux en te capturant dans un grand bloc de glace.

Quant à ton PS, j'avoue qu'il m'a effrayé. Je ne suis pas certaine de vouloir découvrir ce qui se cache dans ton placard, en tout cas, pas au point de t'interroger. Ma lâcheté ne m'empêchera pas d'écouter ce que tu voudras me révéler.

Il ne serait pas sage que tu te rendes compte à quel point ta lettre m'a fait plaisir. Je ne mentionnerai donc rien à ce sujet... »

Chère Mlle modeste,

Au préalable, laisse-moi te rassurer, ton plaidoyer sur le Nouvel An n'a rien à envier à son prédécesseur. Il fut exquis. A ce propos, me jugerais-tu si tu savais que je passe mon trente et un décembre en compagnie d'un livre ?

Un bloc de glace, dis-tu ? Je ne sais pas s'il serait sage de me conserver à long terme.

Tu ne me laisseras pas fuir devant mes responsabilités et tu as raison. Une fois de plus, je te mets en garde contre moi. Depuis cinq ans, je suis amoureux d'un fantôme persistant. Tellement obsédant, en fait, que j'ignore si je serai capable d'aimer, un jour, quelqu'un d'autre.

Je suis navré, ma chère. Pardonne mon égoïsme. Mes efforts, pour t'éloigner de moi furent pitoyables. En vérité, j'avais envie de conserver ta présence. En vérité, j'en ai toujours envie. Tu sais, tu es comme cette petite lumière, qu'on allume lorsque la nuit devient trop noire. Me pardonneras-tu de te faire perdre ton temps à éclairer mon cas désespéré ?

Mardi 4 janvier 1999

Je relis cette lettre aigre-douce, jusqu'à pouvoir la réciter de tête. Mes sentiments naviguent

entre espoir et résignation. J'assiste à un combat sans merci entre ma raison et mon coeur, la première perd, petit à petit, du terrain et sera, bientôt, désarmée.

Tel mon alter ego, je suis partagée entre deux tentations opposées. Raisonner cette jeune fille naïve ou faire preuve de compassion.

Une impression proche de celle que je ressens en relisant un livre. Je connais l'intrigue, pourtant, j'espère qu'à ma seconde lecture, elle va me sembler différente. La première fois, la fin me paraissait si horrible que je me persuadais d'avoir omis un élément clef. A ma seconde lecture, ma perception change, le dénouement ne me paraît plus si atroce, puisque j'y suis préparée.

Cette première lecture est semblable au premier amour ; imprévisible, excitant, passionnant, entier. Malgré la fin inévitable et douloureuse, il serait stupide de ne pas s'y jeter corps et âme. Car la seconde lecture et celles qui viendront ensuite, n'auront plus jamais le même impact.



Cher Monsieur imprévisible,

Je mentirais en disant que le contenu de ta lettre m'a rempli de joie.

Dis-moi, cette petite lumière, est-elle aussi faiblarde que je l'imagine, tel un reste de bougie prêt à s'éteindre ?

J'ai pris bonne note de ton avertissement, que j'ai décidé sottement d'ignorer.

A lundi...

Lundi 10 janvier 2000

Impatiente de retrouver mon professeur, j'écoute, d'une oreille distraite, les problèmes sentimentaux des autres. Joël est tombé amoureux d'une monitrice de ski, rencontrée durant les vacances.

– Je n'ose pas lui parler, je ne sais pas quoi lui dire.

Simon a la solution :

– Qu'est-ce que tu veux lui dire, à part, la piste a l'air humide.

Joël, très avancé, éclate de rire.

Au cours d'aquarelle, Alexandre prétend avoir oublié son matériel, une fois de plus. Je ne fais aucun commentaire et accepte de l'héberger à ma table. Il est occupé à placer sa chaise à côté de la mienne, lorsque mon professeur entre et suggère :

– Alexandre, emprunte le matériel de quelqu'un d'autre, pour une fois. Qui souhaiterait accueillir ce magnifique jeune homme ?

Sarah lève la main.

– Nous avons une volontaire !

Il murmure au magnifique jeune homme :

– L'achat d'une boîte d'aquarelle se révélera indispensable pour le prochain cours.

Perplexe devant cette scène incongrue, je la repasse dans ma tête, pour y découvrir une explication rationnelle.

A la fin du cours, j'adopte la lenteur d'une tortue anémique, jusqu'à ce que nous soyons seuls. Puis, je lui jette un regard hésitant. Il répond par un sourire accompagné d'un mot :

– Oui ?

– Est-ce que tu es jaloux d'Alexandre ?

– Je ne partage ma lumière avec personne.

Stupéfaite, je répète :

– « Ta » lumière ?

– Désolé, je ne voulais pas insinuer...

– Je sais.

Nous restons dans un silence pesant à nous regarder en chien de faïence.

Au bout d'une éternité, j'articule :

– Au sujet de cette lumière...

– Elle est loin d'être blafarde.

– Ah non ?

– Non, elle est douce, constante, joyeuse et rassurante.

Je voudrais me jeter dans ses bras, mais je n'ose pas. Fidèle à mon habitude, je lui tends ma main. Il la regarde en secouant la tête, puis, fait un pas vers moi.

– Malheureusement, ça ne me suffit plus, murmure-t-il, en m'attirant contre son torse.

– Est-ce que c'est la dernière fois ?

– Non, probablement pas.

Mercredi 12 janvier 2000

Le nouveau modèle d'académie hérite du surnom de « Rocco Junior ». Karine ne se gêne pas de mettre en valeur ses larges attributs.

– Tu ne crois pas que tu as légèrement exagéré ? je lui demande.

– Non, de l'endroit où je me trouvais, ça donnait ça !

– Mais ce n'est pas possible que ces deux machins soient aussi grands que sa tête !

– Si, sa tête était à l'arrière-plan.

Je décide d'abandonner là cette argumentation.

Une autre altercation m'attend, lorsque je retrouve mon professeur. Au lieu de m'installer, comme d'habitude, au bord du canapé, je m'assois le plus près possible de mon voisin et récolte un regard narquois.

– Voudrais-tu t'installer sur mes genoux ?

– Pourquoi pas.

– A ton avis, que se passerait-il si quelqu'un entrait dans la bibliothèque et te trouvait engluée à son professeur de peinture ?

– Personne ne vient ici et je ne suis pas engluée !

– Bouge.

Je m'exécute, déçue.

– Cette relation manque de contact, je marmonne pour moi-même.

Il me jette un regard stupéfait, soupire et me tend sa main :

– Tiens.

Il y a quelques semaines, ce geste m'aurait ravie. Désormais il est insuffisant. J'ignore sa main et fixe mon livre avec ferveur.

– Seigneur ! s'écrie-t-il. Qu'attends-tu de moi ? Que je te prenne, là, sur le canapé ?

Je réponds, sans lever les yeux :

– Non, je n'ai pas envie que ma première fois se passe sur ce canapé. Mais merci de ta proposition.

– Première fois...

Agacée, je déballe :

– Oui, je suis exceptionnellement novice pour mon âge. Je n'ai jamais embrassé qui que ce soit, je ne suis jamais sortie avec qui que ce soit et je n'ai donc jamais couché avec qui que ce soit. En fait, depuis mes seize ans, je me demande si je ne vais pas passer le reste de ma vie toute seule. Excuse donc mon enthousiasme !

Lorsque je remarque la figure décomposée de mon voisin, il est trop tard. Il se lève en hâte :

– C'était une mauvaise idée.

Je fixe le canapé vide avec un mélange d'incrédulité et de consternation.

Je n'imaginai pas que mon inexpérience, une pression de plus sur ses frêles épaules, était responsable de sa fuite. Au lieu de remettre en question mon honnêteté brutale, j'accusai mon professeur d'une autre bizarrerie de caractère.

A l'époque, je considérais les hommes comme d'étranges créatures au comportement aberrant. Si je cernais facilement mes camarades de classe, mon professeur était un spécimen plus complexe et sa subtilité m'attirait autant qu'elle me désespérait.



Jeudi 13 janvier 2000

Remplis de bonnes résolutions, tous les élèves sont de retour au cours d'esquisse. J'ai comme l'intuition que ce regain d'enthousiasme sera de courte durée.

Suite à notre discussion de la veille, mon professeur est introuvable. Je parcours l'école de long en large pour le débusquer, puis, accompagne Karine au magasin pour acheter un kilo de chocolat.

Si elle n'avait pas fait preuve d'une détermination sans faille à venir au cours d'esquisse, je ne me serais, sans doute, jamais rapprochée de Karine. Aussi renfermée l'une que l'autre, nous n'aurions pas osé nous adresser la parole sans ce tête à tête forcé.

Karine était mon miroir. A travers elle, je percevais les mêmes doutes et la même sensibilité. Sa discrétion et ses silences raisonnait en moi et me mettaient à l'aise. De tous mes camarades, elle était celle dont je me sentais la plus proche et elle aurait pu me servir de confidente, si je lui en avais laissé l'occasion.

Les autres la prenaient pour un confessionnal. Profitant de sa gentillesse et de ses oreilles compatissantes, ils révélaient à Karine leurs secrets inavouables, qu'elle accueillait silencieusement et gardait aussi sûrement qu'une tombe.

Était-ce la peur de me faire juger, qui me retint de lui avouer la relation tumultueuse que j'entretenais avec mon professeur ? Désormais, je regrette mon silence. Peut-être qu'avec son aide, les hauts et les bas de mon premier amour auraient été plus faciles à supporter.



Vendredi 14 janvier 2000

Le responsable du cours vidéo et son nous explique le fonctionnement des tables de mixage digitales et analogiques. Alexandre, traumatisé par tous ces boutons, m'adresse des regards suppliants, auxquels je réponds par un hochement de tête résigné.

L'après-midi, nous enregistrons des sons. Joël, déchaîné, imite le bruit de la tondeuse et de l'hélicoptère, sous les rires de l'assistance. A la fin de la journée, Christophe et Joël remarquent que le banc sur lequel ils sont assis produit un grincement évocateur. Ils en profitent pour imiter Ding Dong et le professeur de conceptualisation artistique en plein ébat. Lorsqu'Alexandre rajoute Vladimir et la traductrice pour pimenter le tout, nous atteignons l'apogée du grotesque.

Malheureusement, aucune apparition n'a lieu.

Christophe et Joël, aussi opposés que le blanc et le noir, habitaient ensemble et formaient un étrange duo comique.

Christophe était un grand échalas d'une pâleur surnaturelle, qui souriait rarement, s'habillait en gothique et avaient les goûts musicaux d'un vampire dépressif. Sous cette façade, demeurait un être sensible, qui s'évanouissait à la vue du sang et était conscient de la fragilité de son existence. Persuadé de sa mort prochaine, il se croyait atteint des maladies les plus diverses. Les études de médecine qu'il suivait par Internet, lui permettait d'établir des diagnostics pointus. Cancer, tumeur, grosseur apparaissaient dans des endroits improbables et se déplaçaient au gré de sa fantaisie. Une simple grippe se transformait en pneumonie fulgurante, tandis que le moindre bouton devenait un kyste inopérable. Ses séjours aux urgences de l'hôpital devenaient si fréquents, que les infirmiers lui avaient fabriqué une carte de fidélité.

Joël, son antithèse, possédait un physique de sportif et un visage jovial. Aussi brouillon que son comparse était perfectionniste, il ne parvenait pas à maintenir son attention sur un projet plus de quelques minutes. Avidé de liberté, les murs des salles de cours l'étouffaient et il rêvait de grands espaces. A la recherche de la femme parfaite, qui n'existait que dans ses fantasmes, il tombait souvent éperdument amoureux. Son coeur se languissait quelques temps devant l'objet de son affection, jusqu'à ce qu'un défaut rédhibitoire apparaisse chez la belle et le précipite dans les affres de la dépression.





Lundi 17 janvier 2000

Mon professeur nous fait faux bon ! La professeure d'académie le remplace et nous oblige à reproduire des fleurs à moitié fanées, un sujet très intéressant à traiter à l'aquarelle. A la fin du cours, la directrice fait une apparition et s'exclame devant le résultat :

– C'est effrayant !

Le soir, une force invisible m'attire vers l'appartement de mon professeur. Je consulte les boîtes aux lettres de son immeuble, puis, pour éviter de me dégonfler, gravis les marches quatre à quatre jusqu'au cinquième étage. Au bord de l'évanouissement, je frappe à sa porte. Rien. J'insiste. Il s'exclame :

– Qui que vous soyez, allez vous en !

Je n'ai pas l'intention de renoncer si près du but.

– Je viens de gravir l'Everest, la moindre des choses serait de me proposer un verre d'eau !

Lorsqu'il ouvre la porte, je comprends pourquoi il s'est fait porter pâle, un cadavre aurait meilleure mine.

– Toi, soupire-t-il. Ce n'est pas le moment.

Il bat en retraite en laissant la porte ouverte. Je lui emboîte le pas. Sans faire attention à moi, il s'affale sur le canapé du salon. Son attitude de zombie me fait froid dans le dos.

– Est-ce que je peux faire quoi que ce soit ? je demande.

Il secoue la tête.

Je m'assois près de lui et attrape sa main. Il me la cède sans résistance. Encouragée, je passe mon bras autour de sa nuque et l'attire contre moi. Il se laisse aller, son corps aussi mou et désarticulé qu'une poupée de chiffon.

– Le cours d'aquarelle était horrible sans toi, dis-je, pour briser le silence. La professeure d'académie nous a fait dessiner un bouquet de fleurs. Oui tu as bien entendu, un bouquet de fleurs ! C'était d'un cliché ! Nous étions en cercle autour de ses pauvres végétaux pour tenter de saisir leur beauté déjà éteinte. Tu aurais vu ces fleurs, elles me suppliaient de les jeter à la poubelle.

J'arrête ma tirade, consciente du ridicule de m'entretenir avec moi-même.

– Continue, s'il te plaît, murmure-t-il.

– J'avais l'impression d'être dans un hospice. En plus, Alexandre et Nicolas faisaient des théories d'hommes saouls sur l'art contemporain...

Je parle jusqu'à ce que ma voix m'abandonne, puis, lorsque mon professeur s'endort dans mes bras, m'éclipse sur la pointe des pieds.



Mardi 18 janvier 2000

Le professeur de BD nous demande de dessiner trois cases sur un thème d'actualité. Comme j'ouvre les journaux uniquement pour lire Garfield et consulter le programme TV, je suis aussi inspirée par ce sujet, que par la reproduction des méduses en Nouvelle-Guinée. A vrai dire, le seul événement qui m'importe est l'état de mon professeur de peinture.

L'objet de mon inquiétude cesse enfin de me faire languir et apparaît à la fin du cours pour m'attraper par le bras :

- Allons faire un tour !
- Je vais chercher ma veste.
- N'oublie pas tes gants !

Nous nous éloignons de l'école, à grandes enjambées. Lorsqu'il juge la distance suffisante, il demande :

- Pourquoi es-tu venue chez moi, hier soir ?
- Je passais dans le coin alors j'en ai profité pour venir te dire bonjour et te demander d'arrêter de m'ignorer.
- Tu n'as aucune intention de faciliter les choses, soupire-t-il. Ce que tu as dit, l'autre jour, n'a fait que confirmer mes doutes. Je ne pense pas être capable de répondre à tes attentes.
- Quelles attentes ?
- Que je comble ce besoin inassouvi de romantisme et d'amour que tu ressens depuis tes seize ans.

Agacée par sa prétention, je m'écris, en tournant les talons :

- Non. Tout ce que j'attends de toi c'est que tu me laisses t'aimer en paix et que tu arrêtes de m'ignorer, de me juger et de me prendre pour une idiote !

Il me retient par le poignet.

- Soit, dit-il en m'attirant contre son torse. Je t'ai remerciée pour hier soir ?

Au lieu de répondre, je préfère l'enlacer à m'en couper la circulation.

Mon professeur supposait qu'un premier amour si tardif, ne pouvait être qu'idéalisé et sans doute avait-il raison.

A l'époque, je menais une vie solitaire, qui ne facilitait guère les rencontres et je regardais avec désespoir mes années d'adolescence me filer entre les doigts, sans qu'aucun prince charmant ne se présente au portillon. Alors que les filles de mon âge avaient déjà tout expérimenté, mes lèvres n'avaient jamais frôlé celle du sexe opposé et si j'étais tombée amoureuse plusieurs fois, cela n'avait rien de réciproque pour les heureux élus.

Refroidie par ces échecs, j'avais perdue toute confiance sur ma capacité d'être aimée en retour. L'intérêt de mon professeur était donc une étincelle inattendue dans ce désert affectif.



Jeudi 20 janvier 2000

Durant le cours d'esquisse, Christophe découvre, en faisant le croquis de son bras, une tumeur maligne, qui se fait passer pour un grain de beauté.

Je constate que ma relation avec mon professeur est de retour à la normale :

– Tu pourrais faire subtilement comprendre à la professeur d'esquisse que son cours est d'un ennui mortel ? Je demande.

– Non.

– Peut-être aurais-tu un conseil pour remédier à ce problème ?

– Non. Il y a des choses immuables en ce monde.

– Bla bla bla. Qu'est-ce que c'est profond ce que tu racontes !

– Dis lui que tu as envie de faire des exercices de mises en pages.

– Je savais que tu ne pourrais pas résister longtemps avant de me faire profiter de ta sagesse légendaire.

Ce qu'il fait, ensuite, me laisse bouche bée. Penché vers moi, il place sa main sur ma nuque et me murmure à l'oreille :

– Tu es une impertinente petite peste, ma chère.

J'adore lorsqu'il me dit des mots doux !



Lundi 24 janvier 2000

Nous commençons un stage qui m'oblige à passer un après-midi dans une décharge, sans ironie aucune, pour constituer une sculpture à l'aide de matériaux de récupération. Après des heures à brasser des ordures puantes, je découvre les perles suivantes : un vieux guidon de vélo, une passoire, deux pinces à linge, des vis, un ressort rouillé et une radio. Je ramène mes trésors à l'école et, comme je suis sale et fétide, fais la prière de ne pas rencontrer l'objet de mon affection aujourd'hui. Le destin a d'autres projets. Pourquoi tant de haine ?!

– Qu'est-ce que tu fais là, tu n'as même pas cours, je soupire.

Mon professeur me toise des pieds à la tête.

– Que t'est-il arrivé ?

– Une décharge.

Je reprends, sans tarder, mon avancée vers la sortie.

– Où vas-tu ?

– Prendre une douche.

Je me retourne et lui lance :

– Est-ce que tu pourrais oublier que cette scène a eu lieu, s'il te plaît. Je ferais de même.

Il m'adresse un sourire en coin.

– Mais enfin, ma chère, les ordures vous vont si bien.

– Quelquefois, il faut reconnaître qu'il est agaçant, je marmonne pour moi-même.

– Quand je la complimente, elle m'insulte. Quand je l'insulte, elle prend ça pour un compliment.

C'est à n'y rien comprendre.

– Je compatis, ça doit être très dur pour toi.

– Tu ne peux pas imaginer.

Je lève les yeux au ciel.

Jeudi 27 janvier 2000

La dernière étape du stage est d'assembler nos ordures pour créer une œuvre d'art. Tout un programme ! Je passe l'après-midi à essayer de réunir mes trois clous de manière esthétique et,

à la fin, comme j'obtiens une créature indistincte pouvant passer pour tout et n'importe quoi, je laisse le responsable du stage apporter sa propre interprétation.

Mon professeur, bien qu'il n'ait pas cours, siège à l'endroit habituel.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Je demande.

– Peut-être, suis-je passé voir mon élève préférée ?

– Mon œil.

– Ou alors il fallait que je sorte de mon appartement avant de devenir fou.

Choquée, je secoue la tête :

– Si tu ne supportes pas de rester chez toi, comment as-tu fait pendant les vacances de Noël ?

– Tes lettres m'ont tenu occupé.

Cette réponse, au lieu de me flatter, m'horripile.

– Est-ce que tu ne fais rien d'autre, à part donner tes cours ?

– Non, plus maintenant.

– Et avant ?

Il hésite, puis, murmure à regret :

– Je peignais.

– Pourquoi as-tu arrêté ?

– Je n'avais plus ni le courage, ni l'enthousiasme.

Son apathie me paraît insupportable.

– Pourquoi enseignes-tu la peinture, si tu trouves le sujet ennuyeux !?

Il fronce les sourcils.

– Tu déformes mes paroles, je n'ai jamais dit ça.

– Tes peintures, je pourrais les voir ?

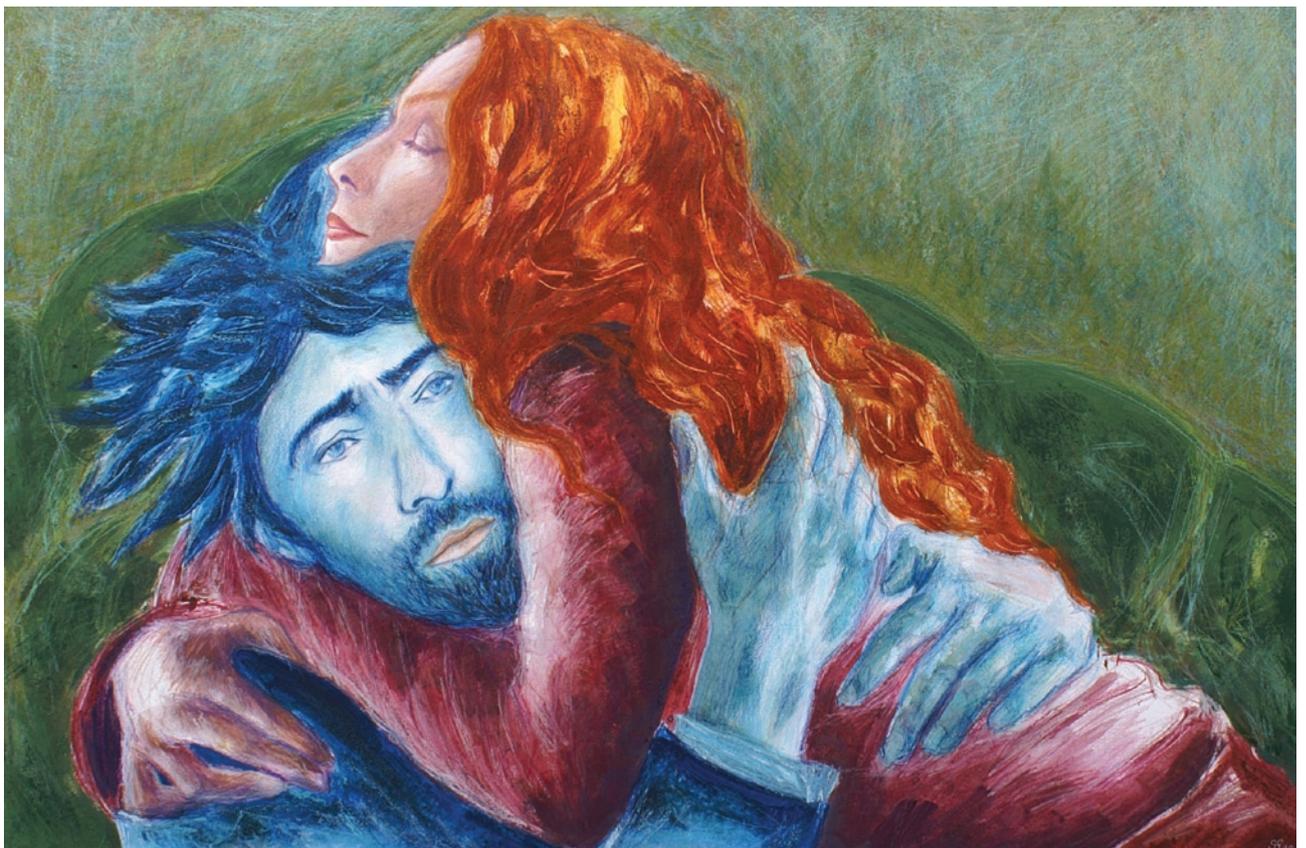
Il m'étudie longuement avant de hocher la tête.

– Merci !

Sans réfléchir, je me jette à son cou avec enthousiasme. Lorsque je réalise l'énormité de mon acte et tente de battre en retraite, il me retient en me capturant de ses bras.

– Tu es si tentante, pardonne-moi, murmure-t-il.

Il m'embrasse. Sa bouche est froide, son baiser a quelque chose de désespéré. Pourtant, je voudrais qu'il ne s'arrête pour rien au monde.





Ce baiser si imparfait, comme un premier compromis de ma part, sonnait le glas de l'amour idéalisé et révélait les failles présentes dans chaque relation. Pour un début, j'avais placée la barre haute. Chez mon professeur, les fissures étaient si nombreuses, qu'elles s'étaient rassemblées pour former un gouffre.

Vendredi 28 janvier 2000

Suite à son initiative bienvenue de la veille, mon professeur m'accueille de façon chevaleresque :

– Je suis désolé, pour hier.

– Pas moi.

Il esquisse un sourire.

– Ce n'était pas très romantique comme premier baiser.

– On dit que la deuxième fois est la bonne.

– Je m'appliquerai alors. Tu veux venir chez moi, ce soir ?

Mon air stupéfait doit être comique.

– Tu désirais voir mes tableaux, non ? ajoute-t-il.

Je me contente d'un hochement de tête fébrile et, à la fin du cours d'infographie, retrouve mon professeur devant l'école.

– Je conduirais lentement, je promets.

Il m'emboîte le pas, sans faire de commentaire.

Je tiens parole et ne dépasse pas le cinquante à l'heure. Cela ne l'empêche pas de se raidir à chaque virage. Malgré son manque de confiance en mes capacités de conduite, nous arrivons à destination sain et sauf.

Dans les escaliers, je ne cesse de lui jeter des coups d'oeil pour m'assurer qu'il n'est pas une illusion d'optique persistante. Il supporte mon manège un temps, puis, demande :

– Qu'y a-t-il ?

– Rien.

– Rassure-toi, je t'amène dans mon appartement pour voir mes tableaux et pas autre chose.

Je lui jette un regard incrédule.

– Tu as deviné, j'ai tellement peur que tu essaies de me violer.

Il lève les yeux au ciel.

– Si ce n'est pas le cas, pourquoi me lances-tu ces regards ?

– Je n'arrive pas à croire que tu m'amènes chez toi, je voulais m'assurer que tu n'étais pas une hallucination.

Je crois l'entendre grommeler le mot « crétine » avant qu'il n'ouvre sa porte.

– Bienvenue, de nouveau, lance-t-il, en me faisant le geste d'entrer.

La dernière fois, je n'avais pas eu le loisir d'observer son appartement. Le salon, meublé de façon minimaliste, contient une bibliothèque débordante de livres, un canapé en cuir brun et une télévision juchée sur un petit meuble. Pas de tapis, pas de rideaux, aucun bibelot ni décoration ne vient troubler cette ambiance austère.

– C'est... sobre.

Il ignore ma remarque et ouvre la porte de son atelier.

Je me retrouve au paradis. Des bocal remplis de peinture dans des dégradés de tons de toutes les couleurs, des pigments, de l'encre, des boîtes de pastels, des fusains, des crayons de couleurs, de l'aquarelle, des pinceaux, des papiers s'étalent sur le sol, tandis que des tableaux inachevés jonchent le mur maculé de tâches de peintures.

– Est-ce que je peux venir habiter ici ?!

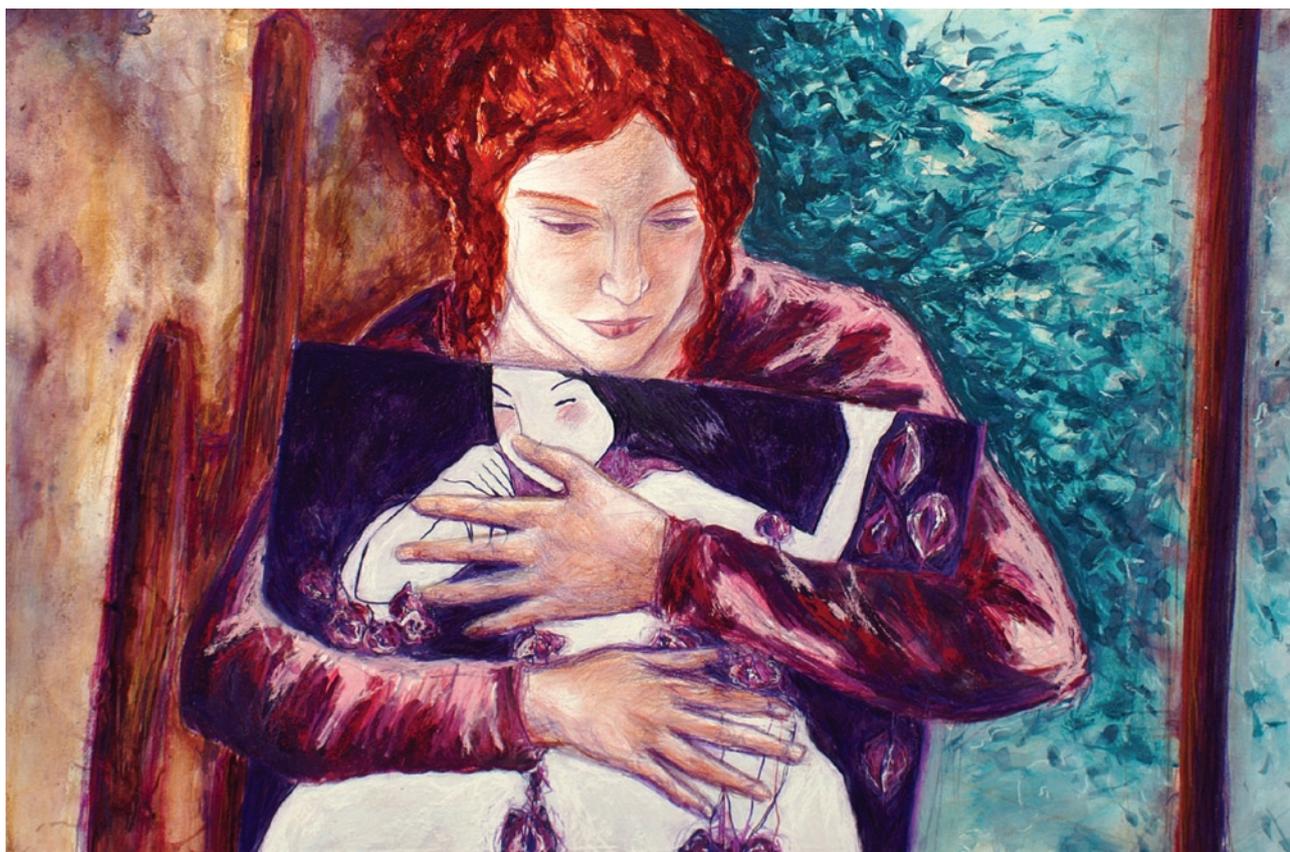
Il m'adresse un sourire qui ressemble davantage à une grimace.

– Les tableaux terminés sont là.

Je regarde ses peintures une à une à renfort d'exclamations émerveillées, jusqu'à ce qu'un tableau me laisse bouche bée. Envoûtée, je le place contre le mur et m'assieds sur le sol pour l'examiner à loisir. Mon professeur brise l'enchantement.

– Prends-le, si tu en as envie.

– Pardon !?
– Il sera mieux chez toi, qu’à moisir ici.
Je me lève d’un bon pour me jeter dans ses bras, puis, entre enthousiasme et désespoir, je m’exclame :
– Pourquoi est-ce que tu as arrêté de peindre ?! Ce que tu fais, c’est magnifique !
Il m’avoue dans un souffle :
– Je ne peux plus, c’est devenu trop douloureux.
– Il faut que tu te forces, ça reviendra, j’en suis sûre.
Il s’éloigne de moi. Je sens que j’ai été trop loin et que je ne suis plus la bienvenue.
– Je vais y aller, merci pour la visite, dis-je, en me dirigeant vers la porte.
– Prends-le, s’il te plaît.
Je reviens sur mes pas pour saisir le tableau et le tenir étroitement serré contre ma poitrine. Comme je ne peux enlacer ni reconforter le peintre, je me contente de son oeuvre. Dans la voiture, je laisse couler mes larmes retenues. Je pleure pour mon professeur, pour son enthousiasme perdu et à pour la souffrance que je devine en lui.



Mise en face de cet atelier à l'abandon, je commençais à entrevoir le désespoir du propriétaire et tout ce qu'il avait choisi d'abandonner derrière lui. Même si je n'acceptais pas ce renoncement et pensais être capable de faire une différence.

Le tableau de mon professeur a trôné fièrement dans ma chambre d'adolescente, jusqu'à ce que sa vue me devienne insupportable. Malgré mes sentiments d'amour/haine envers cet objet, je n'ai jamais réussi à m'en débarrasser. Lors de mon déménagement, je l'ai transvasé du grenier de mes parents, à la cave de mon appartement. A présent, l'envie de le retrouver et de le contempler une nouvelle fois me paraît étrange.

Ma cave mise sans dessus dessous, je retrouve l'objet du délit abandonné dans un coin et entouré de papier kraft. Lorsque je déchire l'emballage, le tremblement de mes mains et la nostalgie qui s'insinue en moi, me prennent par surprise. Je ne peux abandonner à ce triste sort, le représentant de mon amour, de mon enthousiasme et de mes espoirs d'adolescente. Le tableau calé sous le bras, je gravis les marches, jusqu'à mon appartement, pour redonner à cet objet et aux sentiments correspondants, une meilleure place dans ma vie.



Lundi 31 janvier 2000

Mon professeur veut contrôler si la directrice s'effraie facilement. Il observe les aquarelles réalisées durant son absence et me demande si je suis satisfaite de mon travail.

- Non, pas du tout.
- Le dessin manque de caractère et le thème est traité de façon banale.
- Merci, j'essayais de représenter l'ennui.
- Dans ce cas, c'est réussi. Nous allons refaire cet exercice.

Devant le gémissement collectif, il ajoute :

- Modérez votre enthousiasme... Vous allez refaire cet exercice en prenant le modèle de votre choix.

- Est-ce qu'on peut dessiner n'importe quoi ? je demande en le dévisageant de la tête aux pieds.

- Le modèle « inanimé » de votre choix. Étonnez-moi.

La collection d'objets est hétéroclite. Karine dessine son pain à la vanille, Sarah fait une mise en abyme en représentant sa boîte d'aquarelle, Nicolas revient dans la salle accompagné d'un vélo (je n'ose pas lui demander où il l'a trouvé), Simon s'installe devant les toilettes, et je donne la vedette à mon écharpe bigarrée.

Mon professeur semble satisfait de nos résultats.

Je reconnais là Sarah, et sa volonté de ne jamais faire comme tout le monde. Spécialiste du changement de sujet, ses questions n'avaient rien à voir avec le thème du cours et étaient sélectionnées avec soin pour provoquer la polémique. Tantôt végétalienne, tantôt bouddhiste, tantôt nudiste, elle défendait avec ardeur toutes les causes perdues. Son allure ingénue, bouclettes brunes et tâches de rousseurs, jouait en sa faveur et la faisait paraître au-dessus de tous soupçons. La plupart des professeurs accueillaient ses questions avec indulgence sans soupçonner son dessein machiavélique. Le professeur de conceptualisation artistique était son seul adversaire. Redoutable, il parvenait à reprendre le contrôle de son cours d'une habile pirouette verbale, qui la laissait désemparée.



Mercredi 2 février 2000

Karine et moi, attrapons un fou rire collectif au cours d'académie. Lorsque la professeure, à bout de nerf, s'exclame : « Vous faites crotter ! ». Après un échange de regard, je commence à rire sans pouvoir m'arrêter, tandis que Karine, au bord des larmes, sort de la salle et me laisse la délicate tâche de nous justifier. Je bafouille : « fatigue nerveuse ».

Cinq jours après la désastreuse visite de l'atelier de mon professeur, j'aborde le sujet de son cadeau.

– Merci pour le tableau, je l'ai accroché dans ma chambre. Il est magnifique ! On dirait qu'il a été fait pour être placé là !

Il esquisse un sourire.

– Je suis content que ça fonctionne entre vous.

– Je l'ai regardé de près mais je n'arrive pas à savoir ce que tu as utilisé comme technique.

– C'est un mélange.

– De quoi ?

– Gouache, cire, encre, pastel, crayon, sable, verni, sauf erreur.

J'adopte un ton suppliant :

– Est-ce que tu serais d'accord de m'expliquer comment tu fais ?

– C'est difficile à expliquer, il faudrait que je te montre.

– Alors, montre-moi.

Il fronce les sourcils.

– Ça ne te suffit pas ce que tu apprends ici ? Tu veux, que je te donne des cours privés ?

Comme je hoche la tête, il soupire.

– Je vais y réfléchir.

Je juge le moment idéal pour recevoir mon second baiser. Il reste stupéfait un instant, puis, répond à mon invitation avec enthousiasme.

– C'était mieux ? demande-t-il.

Je hoche frénétiquement la tête.

Jeudi 3 février 2000

Au cours d'esquisse, Karine, armée d'un élastique, lance des allumettes dans une casquette, Sarah fait un massage à Alexandre, et Joël se fait kidnapper par les troisièmes années, tandis que je somnole sur ma table.

Lorsque je l'interroge par rapport à la discussion de la veille, mon professeur réplique :

– Ne me presse pas, c'est suffisamment difficile comme ça.

– Désolée, ce n'était pas mon intention.

Il se rapproche de moi :

– Laisse-moi un peu plus de temps, s'il te plaît.

– C'est un choix difficile mais je préfère la deuxième réplique. Certes, elle manque de tranchant mais la première est impolie même si elle a l'avantage d'aller droit au but.

Il m'observe, avant de déclarer :

– Quelquefois, je me demande si tu n'es pas pire que moi.

– Quel compliment !

Lundi 7 février 2000

Nous abandonnons l'aquarelle pour le pastel sec, ma technique favorite. Les avantages sont multiples : pas besoin d'attendre que le dessin sèche, possibilité d'obtenir des contrastes satiné/brut intéressants et obligation de s'en mettre pleins les mains.

A la fin du cours, mon professeur m'annonce :

– J'ai décidé de prendre sur moi. Il serait dommage de freiner un si bel enthousiasme. Viens, demain soir, après les cours.

VICTOIRE !

Mardi 8 février 2000

Les mains moites et le coeur battant, je pénètre dans l'appartement de mon professeur. Il m'adresse un hochement de tête, puis, se dirige vers son atelier. Je lui emboîte le pas, tandis que mon « bonjour » meurt sur mes lèvres. A peine, ai-je posé un pied dans son antre, qu'il démarre les explications. Il m'indique précisément comment il prépare ses supports, puis, me propose d'essayer. Il ne touche aucun instrument et me corrige par oral. Je suppose que le reste de ses leçons se dérouleront de la même manière et que je ne le verrais jamais à l'œuvre. Malgré son ton indifférent, je sens combien parler de sa peinture lui coûte et quel compromis il fait de m'accueillir dans son atelier. Il demeure distant, ne m'adresse pas une parole en dehors de ses explications et conclut par un « à demain » en désignant la porte. De peur de commettre un impair, je pars sans oser le remercier.

Mercredi 9 février 2000

Pour nous divertir, la professeure d'académie invente un exercice. La consigne est de commencer un dessin, puis, chaque dix minutes, d'effectuer un circuit pour continuer celui de quelqu'un d'autre. A chaque rotation, j'ai envie de tout refaire à ma sauce, mais, de peur de froisser l'auteur original, je me contente de retouches minimales. Ce manège dure jusqu'à ce que je revienne à ma place initiale et remarque que les autres élèves n'ont pas fait preuve de la même courtoisie envers mon dessin.

Lorsque j'aperçois mon professeur, je tente de rectifier mon manque de politesse de la veille, mais il me coupe la parole :

– Non. Vu ton potentiel, il serait égoïste de ne pas t'enseigner ce que je sais.

Je secoue la tête et lui plante un baiser sur la joue.

– Merci beaucoup quand même !

– Et moi, je peux ?

– Bien sûr.

Comme je lui désigne ma joue, il secoue la tête et témoigne de sa reconnaissance au creux de mon cou.

Le soir, lorsque je le retrouve à son atelier, je n'ai plus affaire à un homme mais à un robot. Il m'explique comment il esquisse son sujet et prépare les couleurs. Puis, comme la veille, il me propose d'expérimenter en m'aiguillant de ses remarques. Ses propos sont passionnants, mais son ton est détaché, comme s'il parlait de quelque chose, qui n'existe plus depuis longtemps. Cette apathie me met mal à l'aise. Pour la contrer, je fais preuve d'un débordement d'enthousiasme, qui le laisse hermétique. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot ! Cette indifférence doit disparaître !

Pour la première fois, je décelais, chez mon professeur, une facette de sa personnalité que je ne pouvais accepter. Son immobilisme, contrairement à ses sautes d'humeur, me révoltait. Ce spectre apathique m'effrayait et j'espérais qu'il se lasse de hanter le corps de mon professeur. Je ne me rendais pas compte qu'il était aux commandes depuis des années et refusait de se faire exorciser.

A ma révolte s'ajoutait un autre sentiment, le regret de ne pas l'avoir connu la première, avant qu'il ne gâche son talent et mette sa vie entre parenthèse.



Vendredi 11 février 2000

Le responsable du cours vidéo et son propose de nous mettre par deux pour réaliser un film sur le thème de notre choix. J'espère qu'une inspiration « spielbergienne » va nous saisir, Karine et moi !

Comme mon professeur est à nouveau lui-même, je ne le questionne pas sur le sujet qui me dérange. Mais ne sais pas quoi lui dire d'autre. Il prend mon silence pour une aberration :

– Tu as perdu ta langue ?

– Non.

– Comment s'est passé ton cours ?

Je hausse les épaules. Il se rapproche de moi.

– Qu'y a-t-il ?

– Rien.

– Bon, changeons de décor, dit-il.

Il m'emmène dans un café à proximité de l'école.

– Assieds-toi, j'arrive, ordonne-t-il, en se dirigeant vers le bar.

Je m'exécute et feuillette distraitement une revue de décoration qui traîne sur la table. Il revient et pose un chocolat chaud devant moi.

– J'ai vu juste ?

Je hoche la tête. Il s'exclame :

– Fantastique ! Maintenant, parle !

– Je ne suis pas sûre, que tu aies envie d'entendre ce que j'ai à dire.

– Tu es en train de rompre avec moi ?

Stupéfaite, je bafouille :

– On sort ensemble ?

Il hausse les épaules.

– C'est tout comme.

– Depuis combien de temps ?

– Depuis la fin des vacances de Noël, je suppose.

– C'est noté.

– Ceci étant éclairci, ma chère, pourrions-nous passer aux paroles que je n'ai pas envie d'entendre ?

– Je n'arrive pas à réconcilier tes différentes facettes.

Il m'adresse un sourire amer.

– C'est une façon polie de dire que je suis instable ?

– Quand tu es dans ton atelier, j'ai l'impression d'avoir affaire à quelqu'un d'autre.

Il soupire.

– Je n'y ai plus remis les pieds, depuis des années. C'est pénible pour moi d'y retourner.

– Est-ce que je peux faire quelque chose pour t'aider ?

– Distrains-moi.

Soulagée, je hoche la tête.

– C'est tout ? demande-t-il.

– Pourquoi as-tu arrêté de peindre ?

– La peinture reflète notre image. Il y a longtemps que je n'arrive plus à me regarder en face.

– Pourquoi !?

– Ce n'est ni le moment, ni l'endroit pour aborder ce sujet.

Blessée par sa rebuffade, je bois mon chocolat d'une traite en me brûlant la langue :

– Je dois y aller, je vais être en retard au cours d'infographie.

– Tu viens à l'atelier, ce soir ?

Je secoue la tête. Aujourd'hui, je n'ai pas le courage de faire face à son alter ego.

Lundi 14 février 2000

Après avoir adressé la parole à sa monitrice de ski, Joël découvre que la femme de sa vie possède la profondeur et l'intelligence d'un pois chiche.

Au cours de peinture, j'évite, par tous les moyens de croiser le regard de mon professeur. Il fait preuve de coopération et me laisse tranquille, du moins jusqu'à la fin du cours.

– Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je m'exécute.

– Ai-je finalement réussi à te faire fuir ?

– Non, pas encore.

Il pousse un soupir de soulagement et s'exclame d'un ton narquois :

– Seigneur, tu es persistante !

Il fouille dans sa poche et dépose un trousseau de clef dans ma main.

– Commence sans moi, je te rejoindrai.

Il s'éloigne tandis que je fixe le miracle blotti entre mes doigts. Dans son appartement, je dépose les clefs sur la table de la cuisine et me dirige vers son atelier pour éviter toute tentation d'exploration. Quand j'ouvre la porte, j'ai l'impression de m'aventurer en territoire interdit.

– Il m'a donné l'autorisation, dis-je à la pièce vide.

Puis, je me dis qu'il grotesque de se soucier du jugement d'un objet inanimé.

Absorbée par mon tableau, je ne l'entends pas entrer. Lorsqu'il pose sa main sur mon épaule, je frôle la crise cardiaque. Il s'excuse d'un ton amusé, puis demande :

– Tu as faim ? Le dîner de Mademoiselle est servi.

Lorsque je le rejoins dans la cuisine, il ordonne :

– Montre-moi tes mains

Je m'exécute, embarrassée, car elles sont maculées d'encre. Il esquisse un sourire.

– Il y a des gants en plastique dans le tiroir de gauche.

– Qui a-t-il à la carte, ce soir ?

– Mademoiselle sait bien que le lundi, c'est spaghetti. Mais je précise que ceci n'est pas un souper de St Valentin.

– Ça tombe bien je déteste la St Valentin.

– Mmh, il semble qu'aucune fête ne trouve grâce à tes yeux.

– Je n'ai rien contre Pâques.

– Serait-ce le chocolat qui t'amollit ?

– Oui, sûrement.

– C'est noté.

Le reste du repas se déroule selon le même schéma. Ce n'est pas ainsi que j'avais imaginé mon premier rendez-vous, pourtant, je trouve autant de charme à ce plat de pâtes et aux savoureuses piques de mon professeur, qu'à un dîner gastronomique en compagnie du prince charmant.

J'aimerais rester, mais il a d'autres projets.

– Tu as cours demain, va te coucher.

– Oui papa...
– Les jeunes n'ont plus de respect pour leurs aînés.
En guise d'au revoir, il se penche vers moi et me murmure à l'oreille :
– Puis-je te dire un secret ? Avec tes mains pleines d'encre, tu es délicieuse.
Comme j'ai perdu l'usage de la parole, j'utilise une solution alternative pour lui faire comprendre à quel point il me rend folle. Le message est reçu cinq sur cinq.
– Va-t-en, diablesse, avant que je succombe, ordonne-t-il en me poussant vers la sortie.
Je ne suis pas convaincue de sa distribution des rôles. Ne serait-ce pas plutôt lui, le démon qui m'a ensorcelée ?

Jeudi 17 février 2000

J'apporte un volant de badminton comme modèle au cours d'esquisse. Karine et moi utilisons deux cartons en guise de raquette et nous faisons des passes, tandis qu'Alexandre, sert d'arbitre.

Au cours de conceptualisation artistique, le professeur nous parle du langage verbal et non verbal. Au bout de trois heures de théorie, la préférence pour le second est unanime.

Le soir, je me rends chez mon professeur pour une séance de peinture, un dîner et des embrassades, qui s'arrêtent trop tôt.

– Je n'ai pas le courage de rentrer chez moi, dis-je en gémissant.

– Et tes parents ?

– Ma mère s'inquiète uniquement lorsque nous disparaissions trois jours de suite. Quant à mon père, je ne suis pas sûre, qu'il soit conscient de mon existence.

– Dans ce cas, tu peux dormir dans la chambre d'amis.

Il ouvre la porte correspondante tandis que j'essaie de déceler une trace d'amusement dans son regard. Malheureusement, il est sérieux.

– Ne prends pas cet air dépité, ma chère. La patience est la mère des vertus.

– Ça fait vingt ans que je patiente.

Il adopte un ton satisfait :

– Justement. Une semaine de plus ou de moins, ne devrait pas faire de différence. Bonne nuit.

Je l'attrape par le poignet et l'entraîne dans la chambre d'amis.

– Tu veux que je te borde ? Très bien.

Il s'assoit sur le lit et m'ordonne de venir sur ses genoux. Je m'exécute en riant nerveusement.

– Il était une fois, dit-il, une jeune femme impatiente...

Pour le faire taire, je place mes mains autour de sa tête et attire sa bouche contre la mienne, pour capturer sa langue. Il abandonne.

– Je vais dormir avec toi. Mais, il n'y aura aucun contact.

Il s'installe au bord du lit et s'endort en me tournant le dos. Craignant qu'il me repousse, je passe la majeure partie de la nuit à me retenir de me blottir contre lui.



Ma première nuit passée avec un homme fut décevante en tout point. La frustration de sentir mon professeur, à la fois, si près et si loin de moi, était extrême. J'avais l'impression de poursuivre une ombre, que je ne parviendrais jamais à rattraper. Plus je courrais derrière lui, plus j'oubliais ma fierté en faveur de ma détermination. Si j'avais compris, que son désintérêt cachait de la peur, peut-être aurais-je accepté de marcher au pas.

Vendredi 18 février 2000

Sans idée de scénario, Karine et moi commençons notre projet vidéo sur les chapeaux de roues en filmant, à tout hasard, des arbres à l'aspect menaçant et des traces dans la neige. Je trouve que les vacances de Carnaval arrivent à point nommé !

Lorsque je me rends à l'appartement de mon professeur pour ma séance de peinture quotidienne, je suis saisie d'un mauvais pressentiment. Ma crainte se vérifie. Je découvre le propriétaire des lieux assis sur son lit et fixant le mur d'un regard vacant.

Horriée, je le prends dans mes bras et murmure un flot de paroles pour attirer son attention. Il ne m'écoute pas. Ses lèvres forment des mots inaudibles. Je place mon oreille contre sa bouche pour en distinguer le sens. Une litanie d'excuses s'extirpe de ses lèvres.

– Je suis désolé. Pardonne-moi. Je suis désolé, Lyse. Pardon, mon amour. Je suis désolé...

– Qui est Lyse ?

Inconscient de ma présence, il continue son horrible plaidoyer. Je supporte ses supplices un temps, puis, l'embrasse pour le faire taire. Au début, il reste de marbre contre ma bouche, puis, esquisse un début de réponse et finit par se jeter à corps perdu dans ce baiser. Cela n'a rien de romantique ni d'excitant, j'ai l'impression d'embrasser un noyé. Docile, je me laisse entraîner dans ses profondeurs, jusqu'à ce qu'il me relâche.

– Merci, me murmure-t-il à l'oreille. Merci, mon amour.

Il parle d'un ton absent en caressant mes cheveux.

– Je ne suis pas Lyse, je proteste.

– Je sais. Lyse ne reviendra pas. Toi, tu es ma lumière.

Je le laisse faire, interdite. Une multitude de questions se bousculent dans ma tête. Je les conserve au chaud. Ce soir, il n'est pas en état d'y répondre.

– Reste ici cette nuit s'il te plaît.

Je m'exécute. Nous nous endormons dans les bras l'un de l'autre. Paradoxalement, je me prends à regretter la distance physique de la veille. Elle me semblait moins insurmontable que cette absence mentale.





Ce prénom d'une autre et ce regret avoué dans un murmure, m'ébranlèrent car j'avais l'impression de n'être pour mon professeur, qu'une consolation face à l'amour de sa vie, dont il avait été séparé contre son gré. Qui était cette femme sans pitié, qui l'avait abandonné ? Je ne la connaissais pas, pourtant, je ne pouvais m'empêcher de la détester par principe.

Samedi 19 février 2000

Je me réveille seule dans son lit, un mot sur l'oreiller en guise d'au revoir :

Ma lumière, merci de m'avoir éclairé cette nuit. Lorsque je te découvrais dans mes bras, ce matin, je crus à un mirage. Cette apparition à la fois agréable et effrayante me confirma que j'étais en train de perdre l'esprit. Un changement d'air et de décor m'est devenu indispensable.

Je reviendrai à la fin des vacances. En attendant, n'hésite pas à disposer de cet appartement.

Je me rends compte que je pars comme un voleur. Pardonne-moi, les adieux ne sont pas un de mes points forts...

PS : Ma chérie, n'oublie pas d'arroser les plantes et de nourrir le chat.

Dois-je préciser qu'il n'y a ni végétal ni animal dans son appartement ?

Après avoir relu ce message une dizaine de fois, une colère sourde remplace ma stupéfaction initiale. La sensation d'avoir été prise pour une idiote me motive à fouiller son appartement de fond en comble. Lorsque ma conscience me réprimande, je lui réplique que le propriétaire m'a donné la permission. Je sais que ce n'est pas ce qu'il voulait dire, pourtant je ne me sens pas coupable. J'ai besoin de réponses et s'il n'a pas envie de me les donner, son appartement parlera à sa place.

Mais il demeure muet. Je ne découvre aucun indice ni objet incriminant. Il n'y a rien, ni décoration, ni bibelot, ni souvenir, ni photographie, ni lettre dans cet environnement stérile, juste des livres, que je me mets à feuilleter en désespoir de cause. Lorsque je découvre mes lettres au creux d'un écrit consacré au peintre Egon Schiele, je me sens, à la fois, flattée et horrifiée par le choix de son placement et j'espère qu'il m'identifie à la jeune femme rousse représentée en couverture et non pas aux poupées désarticulées dessinées à l'intérieur.

Mardi 22 février 2000

J'emménage dans mon nouvel appartement. Lorsque mes parents voient ma valise et m'interrogent sur ma destination, je leur réponds la vérité. Mon professeur est parti en vacances et m'a demandé d'arroser les plantes et de tenir compagnie à son chat. Pour plus de commodité, je m'installe là-bas en attendant son retour. Ils n'ont pas d'objections.

Je passe mes vacances à peindre et lire.

En guise de vengeance, j'achète des palmiers, que je dispose dans chaque pièce. Pour le félin, j'hésite encore...

A l'époque, mes parents s'inquiétaient de ma sédentarité et m'encourageaient à sortir plus souvent. Ils ne comprenaient pas que mon évasion était intérieure et que je n'avais aucun refuge à part mon imagination.

Mes géniteurs étaient deux êtres au fonctionnement contraire, qui ne parvenaient pas à se mettre d'accord et lavaient leur linge sale à grand fracas. Je ne crois pas qu'ils se rendaient compte à quel point leurs disputes m'étaient devenues insupportables. Petit à petit, je m'étais détachée de ma famille et je passais le plus clair de mon temps dans ma chambre, des écouteurs sur les oreilles et un crayon à la main.

Squatter chez mon professeur était un moyen plus efficace encore d'échapper à l'atmosphère familiale. Il accueillait mes invasions de son appartement sans un mot et ne me posait jamais de questions. Son attitude compréhensive me faisait soupçonner que sa relation avec sa propre famille n'avait rien d'idyllique.



Dimanche 27 février 2000

Le propriétaire des lieux rentre chez lui et me jette un regard incrédule :

– Tu n'as pas acheté de chat, au moins ?

– J'ai failli.

– Je t'ai manqué ?

– Pas du tout.

– J'en étais sûr, j'aurais dû partir deux semaines...

Les salutations terminées, je démarre l'inquisition :

– Pourquoi est-ce que tu as placé mes lettres dans un livre d'Egon Schiele ?

Il hausse les épaules.

- C’est un livre sur la peinture et il y a une rousse en couverture.
- Comment ça se fait que ton appartement ressemble à un désert ?
- J’ai fait une sorte de vide grenier, il y a cinq ans.
- Et depuis ?
- J’ai gardé tes lettres.
- Qui... ?
- Puis-je finir de franchir le pas de la porte, avant de subir ton interrogatoire ?
- Tu es parti sans rien dire !

Il adopte un ton contrit :

- Je suis désolé. Il fallait que je m’en aille, avant de changer d’avis.
- Pourquoi ?
- Tout ce que je t’impose, c’est lourd. J’ai pensé qu’un éloignement nous ferait du bien à tous les deux.
- J’ai apprécié d’avoir ton appartement pour moi toute seule mais j’aurais préféré que tu sois là.

Je lui rends ses clefs. Il secoue la tête.

- Garde-les. D’ailleurs dors ici, ce soir, si tu veux. Maintenant, excuse-moi, je dois défaire mon sac, dit-il en fuyant.

Ma stupeur passée, je le rejoins dans son lit, il m’accueille en me serrant dans ses bras. Blottie contre lui, je fais la prière silencieuse, qu’il ne m’abandonne plus de la sorte.

Lundi 28 février 2000

A l’école, rien n’a changé, le cours de perspective demeure ma hantise et Christophe reste persuadé qu’il va mourir :

- J’ai tous les symptômes, dépression, anxiété, trouble de l’équilibre. Mon système nerveux se désagrège !

La professeure rend son diagnostic :

- Dors davantage, fais une cure de vitamines et cesse de surfer sur internet.

Au cours de peinture, je profite que mon professeur passe près de moi, pour lui demander :

- Est-ce que je peux venir chez toi ce soir, pour peindre ?

- Tu as une clef, non ?

- Oui mais...

Il arrête ma tirade d’un geste.

- Viens quand bon te semble et ne t’effraie pas si je ne t’accueille pas toujours chaleureusement.

Il y a longtemps que je n’ai plus l’habitude de partager mon espace.

En pénétrant dans son atelier, j’ai la sensation étrange de rentrer chez moi. Immergée dans mon monde, j’oublie les heures. La nuit est tombée depuis longtemps, lorsque mon professeur vient me chercher. Il me jette un regard amusé, regarde longuement les tableaux peints en son absence, puis, demande, en désignant l’une de mes peintures :

- Je peux l’avoir ?

- Pardon !?

- Celle-ci, je la veux.

J’acquiesce, choquée.

Il s’empare du tableau et sort de la pièce sans un mot. Lorsque je le rejoins dans le salon et remarque que mon œuvre trône fièrement au-dessus du canapé, ma satisfaction se mêle à un doute.

- Est-ce que tu l’as mise là pour me faire plaisir ?

Il lève les yeux au ciel.

- Ne sois pas ridicule.

L’expression « être aux anges » est insuffisante pour décrire mon état de ravissement.

S'il y a une chose que je ne regrette pas, c'est cette passion pour la peinture qu'il m'a transmise. Elle ne m'a jamais quittée.

Lorsque je repense à l'atelier, j'éprouve un sentiment de nostalgie pour ce lieu que j'avais apprivoisé petit à petit et qui était finalement devenu mon antre. Je me rappelle la tenace odeur de peinture incrustée dans les murs, la baie vitrée avec vue sur la végétation avoisinante, les revues artistiques et beaux livres soigneusement amassés dans les caisses en bois servant de meubles et le chevalet oublié dans un coin. Mon professeur le boudait car il préférait travailler et étaler sa peinture à même le sol. Bien que cette technique me paraisse inconfortable au possible, j'adoptai sa manière de faire en ajoutant une touche féminine, un coussin destiné à soulager mes jeunes os, qui me fit me sentir en terrain conquis.

Lorsqu'il fallut quitter ce lieu, je me fis la promesse de ne jamais cesser de peindre. Dans un premier temps, j'aménageai l'exigu grenier de mes parents, puis, lorsque j'eus mon propre appartement, réservai une pièce pour établir mon repaire.



Mercredi 1er mars 2000

Après la modèle antipathique, Rocco junior et le vieux modèle tout nu très laid, la professeure d'académie nous impose le concierge à torse nu. Il prend ce job au sérieux et ne bouge pas d'un millimètre. Malgré sa motivation, je préfère me cantonner à ses mains, puis, dessiner les autres élèves.

Comme je passe la majorité des nuits chez mon professeur, mes parents commencent à se poser des questions. Je calme leurs craintes en leur affirmant que je dors dans la chambre d'ami car je ressors épuisée de mes séances de peintures. Lorsque ma mère me suggère de ne pas trop m'imposer, je me dis que sa mise en garde arrive avec un siècle de retard.

Le concierge et ses faux airs de psychopathe déclenchaient les rumeurs les plus folles. On l'affublait de cinq enfants, qu'il avait cuit à la broche et dévorés, d'une femme assassinée d'un coup de balais et conservée dans son congélateur, d'une maîtresse séquestrée dans sa cave et nourrie d'eau savonneuse. En vérité, personne ne savait s'il avait une vie en dehors de son travail, tant il bichonnait l'école avec obsession.

Maniaque de la propreté, il traquait la moindre tache de peinture et n'hésitait pas à interrompre une réunion pour passer le balai. Il considérait le bâtiment comme son enfant et il ne supportait pas qu'on le souille de quelque façon que ce soit. L'élève qui salissait ses murs se voyait menacé d'un renvoi, aussitôt tempéré en avertissement par la direction.

Mais si tout le monde se moquait de ses tics derrière son dos, aucun élève ni professeur ne poussa la témérité jusqu'à oser lui rire au nez.



Vendredi 3 mars 2000

Karine et moi, profitons de l'absence des autres élèves pour kidnapper notre salle de cours et filmer des plans intérieurs. Karine se place derrière la caméra, tandis que j'incendie un de mes tableaux. Après cette simulation de pyromanie, l'odeur dans la pièce est abominable et la professeure d'académie vient contrôler si nous n'avons pas le projet de mettre le feu à l'école.

Le soir, je fais une démonstration de pieds dans le plat avec mon professeur :

– Pourquoi as-tu gardé ton atelier ?

– Pourquoi faut-il toujours que tu poses les questions qui fâchent ?

Honteuse, je baisse les yeux. Il soupire :

– J'aurai besoin d'espace, ce week-end.

Je relève la tête, croise son regard vacant et comprends qu'il est en crise.

– Tu ne veux pas que je t'aide, comme la dernière fois ?

Il secoue la tête.

– Ça ne me dérange pas, dis-je.

– Tu es si compréhensive, c'est insupportable, marmonne-t-il, avant de se barricader dans sa chambre.

Après ce fiasco, je finis mon repas en solo, puis, me réfugie dans son atelier.

Samedi 4 mars 2000

J'ouvre les yeux et remarque deux faits inhabituels. Je suis entourée de pots de peinture et mon professeur, assis auprès de moi, caresse mes cheveux.

– Tu es incroyable, dit-il.

– Pareillement, je grogne.

Après ma nuit dans l'atelier, mes muscles crient à l'agonie. Je me relève à renforts de gémissements. Lorsque mon professeur me tend sa main, je la regarde longuement avant de la saisir. Il m'entraîne dans sa salle de bain et me fais couler un bain.

– Prends ton temps, ma chérie.

Il dépose un baiser sur mon front et sort de la pièce avant que je puisse répliquer quoi que ce soit. Je retrouve l'usage de la parole pour lui crier, à travers la porte : « Tu es l'homme le plus lunatique que j'ai jamais rencontré ! »

Assoupie dans le bain, je suis réveillée par la voix de mon professeur, qui me conseille de sortir de l'eau avant de m'évaporer et de venir déjeuner.

A peine suis-je installée à table, qu'il me demande :

– Tu sais la question que tu m'as posée hier, à propos de l'atelier ?

Je grimace et hoche la tête.

– J'ignore pourquoi je l'ai gardé, dit-il. Mais je suis content que tu te l'appropries.

Je n'apprécie pas le choix de ce verbe, trop proche « d'usurper ».

– Il est toujours à toi. Je l'utilise en attendant que tu le réclames.

– Voilà qui est rassurant... Viens ici.

Il m'entoure de ses bras.

– Reste aussi longtemps que tu voudras.

Je le prends au mot et m'installe dans son appartement pour le reste du week-end.

Jeudi 9 mars 2000

Au cours d'esquisse, Karine et moi volons deux chaises et nous installons au soleil pour dessiner les pissenlits, qui prospèrent dans les environs de l'école.

Depuis deux semaines, je dors dans le lit de mon professeur sans qu'il esquisse un geste dans ma direction. Nos interactions se résument à de brèves embrassades et je deviens, de jour en jour, plus offensée de son manque d'intérêt. Ce soir là, comme il s'éloigne de moi, je l'encourage à passer à l'action en plaçant sa main sur ma poitrine :

– Continue.

Mon geste n'a pas l'effet escompté. Je le sens se figer contre moi tandis qu'il retire prestement sa main.

– Nous avons le temps pour ça, dit-il.

Blessée, j'essaie de m'endormir sans y parvenir. Suis-je si indésirable que ça pour lui !?



Lundi 13 mars 2000

Nous commençons un stage d'écriture, qui va nous aider à scénariser nos BD. La responsable amène des coupures de faits divers, nous demande d'en choisir une et d'écrire un texte à ce sujet. Ma verve sarcastique sélectionne un article où une petite fille découvre une tête de rat dans son cheeseburger.

A propos d'ironie, j'achète une chemise de nuit qui laisse peu à l'imagination, dans l'espoir de motiver mon professeur. C'est un fiasco.

Lorsque je pénètre dans sa chambre, vêtue de ma nouvelle nuisette, il me jette un regard stupéfait, puis me tend un t-shirt pour m'éviter d'attraper froid. Dépitée, je l'enfile et me dirige vers la porte.

– Où vas-tu ? Demande-t-il.

– Dormir dans la chambre d'amis, puisque tu es apparemment homosexuel, dis-je en claquant la porte derrière moi.

Je m'enferme à clef et me blottis sous le duvet. Malgré son t-shirt, je me sens frigorifiée par son attitude.

Sa voix me parvient à travers la porte :

– Ouvre-moi. Tu ne peux pas me traiter d'homosexuel sans me laisser un droit de réplique.

– Si je peux. De toute façon, j'ai compris que tu ne me trouvais pas désirable.

– Seigneur ! Ça n'a rien à voir ! Tu mélanges tout... Evidemment que je te trouve attirante, tu es magnifique.

Je déverrouille la porte. Il entre d'un pas décidé, se plante devant moi et murmure à mon oreille.

– Je - ne - suis - pas - homosexuel. Mais, ça fait des années que je n'ai plus eu de relation intime. Excuse-moi, si je manque de pratique.

– Je suis encore plus novice que toi, je te signale. Mais moi j'ai envie.

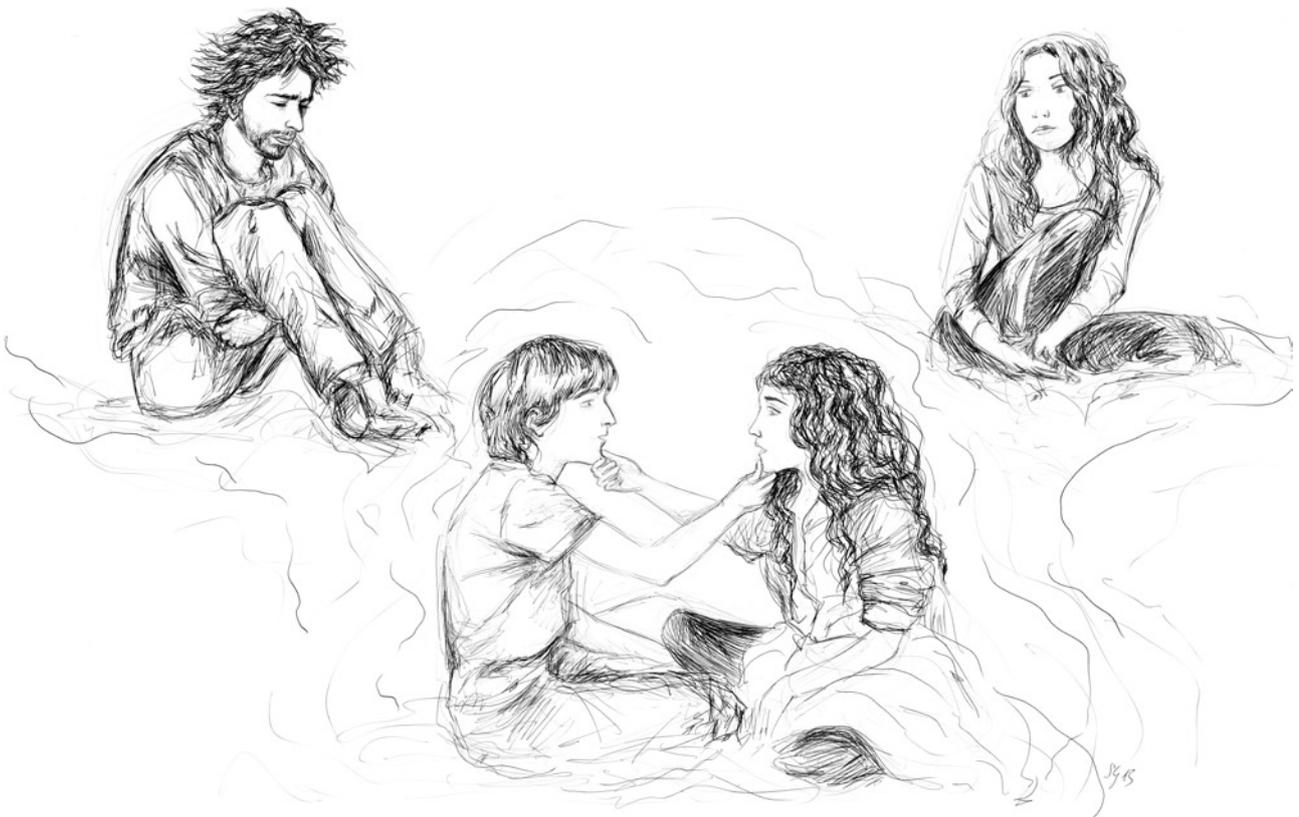
– J'ai envie aussi mais laisse-moi le temps de me réhabituer.

– Dépêche-toi, sinon, à la fin du mois, je prendrai un amant.

– Dans ce cas, j’aimerais admirer ce que j’ai à perdre.
Il enlève mon t-shirt, puis fait un pas en arrière et me détaille de la tête aux pieds. Je me sens rougir jusqu’à la pointe des orteils.
– Tourne-toi, s’il te plaît, murmure-t-il.
Même de dos, son regard me brûle la peau.

Malgré mes actes de bravade, j’avais de sérieux doutes sur mes capacités d’attraction. Les compliments ambigus de mon professeur ne me rassuraient qu’à moitié sur ses sentiments. Une adolescente de vingt ans était-elle réellement capable d’intéresser un homme de quinze ans son aîné ? Je supposais que ma naïveté devait le rebuter et m’appliquais à feindre une assurance que j’étais loin de posséder. Il m’était difficile de concevoir que mon professeur éprouve les mêmes incertitudes et soit effrayé par cette intimité.

Les rôles de notre relation étaient définis, j’étais condamnée à prendre les devants et à espérer que mon professeur suive le courant au lieu de fuir dans l’autre direction.



Mercredi 15 mars 2000

La responsable du stage nous demande de décrire la chambre d'une de nos connaissances. A la fin de chaque texte, elle établit la psychologie du propriétaire des lieux. Le jugement, au sujet de mon professeur, est sévère : « Cette chambre ne peut appartenir qu'à un célibataire endurci à tendance maniaque. »

Lorsque je répète cette phrase à l'intéressé, il demeure perplexe :

– Vraiment ? Tu penses qu'elle a raison ?

– Peut-être.

– Dans ce cas, partageons, dit-il en ouvrant son armoire. Tu prendras le côté droit et moi le gauche.

Il regroupe ses vêtements pour me faire de la place.

– Tu n'as pas besoin... Je ne disais pas ça pour ça ! Je m'exclame.

– Peu importe. Passons à la salle de bain.

Je lui emboîte le pas avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Merci et gloire à toi, ô responsable de stage, faiseuse de miracle !

Vendredi 17 mars 2000

Ce dernier jour de stage, mon ironie est mise à contribution pour écrire des dialogues. Tout le monde rigole de mes écrits. Peut-être ma vocation est-elle dans le comique ?

Suite à la discussion avec mon professeur, j'apporte des vêtements pour garnir son armoire avant qu'il ne reprenne ses esprits. J'emballer le strict minimum au cas où ce serait déjà un fait avéré.

Il ne fait aucun commentaire. A vrai dire, il ne prononce pas un mot de la soirée. J'essaie de détendre l'atmosphère sans y arriver, puis, résignée, je saisis sa main et le conduis jusqu'à sa chambre. Arrivée devant la porte, je l'interroge d'un regard. Il se contente de serrer ma main. Sensible à cette demande muette de réconfort, je l'accompagne à l'intérieur.

Samedi 18 mars 2000

Je me réveille, dépaysée, dans les bras de mon professeur :

– Hello.

Il me jette un regard insondable :

– Toujours pas envolée, à ce que je vois.

Il me semble que je discerne une pointe d'émerveillement dans sa voix. Je secoue la tête.

– Dans ce cas, allons déjeuner, dit-il.

– Non. Je viens de me réveiller et je suis bien là où je suis.

Lorsque je me blottis davantage contre lui, il tente de s'enfuir.

– Il serait plus raisonnable...

– Tu ne pourrais pas te taire et me laisser profiter. Pour une fois que tu es conscient...

Il me jette un regard stupéfait.

– Pardon ?

– Restons-là, s'il te plaît.

Il soupire, tout en me serrant dans ses bras. Je savoure ma victoire et ne le relâche plus de la matinée.

– Devons-nous nous résoudre à mourir de faim ? s'informe-t-il.

– Probablement.

– Bon. Soit.

Mercredi 22 mars 2000

Lorsque la directrice nous annonce qu'une enquête sera ouverte suite au vol de plusieurs chevalets, je jette un regard de biais à Nicolas, qui me répond d'un clin d'oeil. Je baisse les yeux et me demande : L'omission est-elle considérée comme de la complicité ?

Si je passe la plupart de mes soirées dans l'atelier, je ne suis toujours pas parvenue à ce que mon professeur retouche un pinceau. Son manque de motivation se fait sentir à plusieurs niveaux. Il m'a confié ses clefs et me laisse emménager, mais refuse tout contact physique plus poussé qu'un

baiser sur la bouche. Sa logique me paraît étrange. Décidée à comprendre où se situe exactement le problème, je provoque une discussion, qui ne se passe pas tout à fait comme prévue.

– Est-ce que tu es impuissant ?

Il m'observe, les yeux ronds.

– Après l'homosexualité, l'impuissance ! N'importe quoi.

– Alors c'est mon manque d'expérience qui te freine ? Je me suis documentée, tu sais.

– Vraiment, où ça ?

– Sur Internet, dis-je en baissant la tête.

– Qu'est-ce que tu as lu ?

Il ne fait que me rendre la monnaie de ma pièce. Gênée, j'ai la tentation de lui abandonner la victoire mais réplique, en le regardant droit dans les yeux :

– Tout ce qu'il y avait à savoir sur les préliminaires, la fellation, la masturbation, les positions et l'acte sexuel à proprement parler.

– Je vois que tu as couvert le sujet.

– Oui, tu peux me demander si tu as oublié comment on fait.

Il m'adresse un sourire en coin.

– Tu as raison, j'aurais besoin qu'on me rafraîchisse la mémoire. Commence par m'expliquer la fellation, s'il te plaît.

Je déclare forfait.

Jeudi 23 mars 2000

Au cours d'esquisse, Joël fait l'animation :

– Aujourd'hui, j'ai envie de faire quelque chose de vraiment con !

Pour plaisanter, je lui tends un verre en plastique rempli d'encre de chine et lui propose de le boire. Il s'exécute sans hésitation.

– Miam ! Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en faisant mine de prendre une autre gorgée.

Je lui retire le gobelet des mains.

Quelquefois, je me demande si cet endroit qui se fait passer pour une école d'art ne serait pas, en réalité, un asile.

La veille, j'ai perdu la bataille contre mon professeur mais non la guerre. Décidée à remporter la deuxième manche, j'ignore que ma stratégie va se retourner une fois de plus contre moi.

Lorsqu'il m'embrasse pour me souhaiter bonne nuit, je lui murmure à l'oreille :

– Tu sais ce que tu m'as demandé à propos de la fellation. C'est difficile à expliquer. Il serait préférable que je te montre.

Je tente de placer mes mains sur ses hanches pour le déshabiller, mais il les immobilise.

– Non. C'est moi qui vais te faire plaisir. Mais tu ne dois me promettre de ne pas bouger. Si tu esquisses le moindre geste dans ma direction, j'arrêterai immédiatement. C'est compris ?

Stupéfaite, je hoche la tête.

– Allonge-toi, ordonne-t-il.

Je m'exécute le coeur battant. Il me regarde longuement avant de se mettre à la tâche en adoptant une lenteur à la fois infernale et délicieuse.

Je tiens parole et garde mes mains le long du corps. Lorsque le plaisir me submerge, la tentation de blottir ma main dans ses cheveux devient de plus en plus forte. Je résiste en emprisonnant les draps du lit entre mes doigts et en les serrant jusqu'à être envahie de crampes.



Vendredi 24 mars 2000

Occupée à filmer une scène de notre futur Blockbuster, Karine et moi rencontrons Julie et Alexandre accompagnés d'une jument, qui tient le rôle principal de leur réalisation. Alexandre nous montre ce qu'il a filmé jusqu'à présent. Lorsqu'un gros plan sur l'entrejambe de Julie apparaît à l'écran, j'adresse un regard dubitatif au cameraman.

– Je faisais la netteté ! s'exclame-t-il en riant.

Ma soirée se déroule selon le même schéma que la veille. Mon professeur continue son attentive exploration de mon corps en refusant que je lui rende la pareille. A la fin de son manège, je suis en feu et mes mains me démangent horriblement.

Mardi 28 mars 2000

Le professeur de BD absent, Karine et moi, utilisons le volant et les raquettes de badminton conservés dans ma voiture en cas de cours d'esquisse. A la pause, Simon et Théo empruntent mon matériel et envoient le volant sur toit de l'école. Simon, inconscient, décide de le récupérer en passant par la lucarne du grenier. Comme je lui fais comprendre qu'il n'est pas nécessaire de mettre sa vie en danger, il affirme qu'il ne risque rien car les ouvriers qui ont construits ce toit ont bien dû, eux aussi, monter dessus. Cela ne m'apaise guère. Théo, qui a en permanence deux de tension, ajoute d'un ton indifférent : « Les tuiles du toit, en général, ça tombe facilement. » Mais Dieu protège les ahuris car Simon redescend sain et sauf.

L'exploration à sens unique de mon professeur devient ma séance de torture quotidienne. Comme je ne supporte plus de rester immobile, j'enfreins la règle en blottissant ma main dans ses cheveux. Il s'éloigne brusquement de moi, tandis qu'un soupir de frustration s'échappe de ma bouche.

– Je t'avais prévenu, dit-il.

– Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas te toucher ?

– Tu ne peux pas te contenter de ce que je peux de te donner, soupire-t-il.

Cette réplique me désespère.

– J'ai essayé. Je n'arrive plus à supporter que tu me gardes à distance. J'ai l'impression que je te dégoûte.

– Ce n'est pas ça, répond-il en m'entourant de ses bras. Ce n'est pas ça du tout.

– Alors qu'est-ce que c'est ?

Il avoue dans un souffle :

– Si je te laisse t'approcher plus avant, j'ai peur de m'habituer à toi de ne plus pouvoir te laisser partir.

Stupéfaite, je secoue la tête.

– Je ne vais pas m'en aller.

– Tu finiras par reprendre tes esprits.

– J'ai envie de rester avec toi !

– Tu ne sais pas tout de moi, je ne pourrais jamais t'aimer comme tu le mérites, soupire-t-il.

– Ça m'est égal.

Il adopte un ton suppliant :

– Sois raisonnable et fuis tant que tu peux !

Je secoue la tête.

Je feignais la patience car je sentais que mon attente serait finalement récompensée. J'avais déniché l'Élu qui allait me débarrasser de ma virginité encombrante. Le plus tôt serait le mieux et les scrupules de mon professeur à tenir le rôle du pionnier me paraissaient sans importance. Ma décision était irrévocable, c'était lui. Ma confiance était absolue, il allait céder.



Jeudi 30 mars 2000

Alexandre nous détourne du droit chemin avec une pile de vieux magazines féminins dénichés au fond d'une armoire. Nous nous installons à sa table pour déclamer à voix haute les annonces de la rubrique courrier du coeur. Je parcours également un article sur les dix façons d'aguicher un homme, que je mets en pratique le soir même. Mais mon professeur n'est pas dupe :

– Tout cela manque de subtilité.

– Ah oui ?

Je lui adresse un sourire ironique, me déshabille et profite de sa stupéfaction pour m'installer sur ses genoux.

– Je vois, dit-il en me prenant dans ses bras et en m'amenant dans sa chambre.

Je crois tenir ma victoire, jusqu'à ce qu'il murmure à mon oreille : « Je suis désolé d'en arriver à cette extrémité, mais tu ne me laisses pas le choix. »

Il s'empare d'une écharpe, puis, de mes mains qu'il attache l'une contre l'autre et au montant du lit.

Je me laisse faire, interdite.

– C'est trop serré ? demande-t-il.

Je secoue la tête.

Au lieu de défaire ces liens, j'embrasse son visage et ses mains lorsqu'ils passent à portée de ma bouche. Il se laisse faire avec réticence, puis, résignation. Les soupirs qui s'échappent de ses lèvres ressemblent à des reproches, pourtant, il se trouve de plus en plus fréquemment dans ma ligne de mire. Quand ses plaintes se transforment en suppliques, je comprends que ses contacts sont délibérés et lorsqu'il m'offre sa nuque, je l'explore avec reconnaissance.



Pour me laisser attacher de la sorte, je devais être bien naïve. Heureusement que mon professeur n'avait pas de mauvaises intentions, car il me semble j'aurais accepté n'importe quoi de lui. A présent, j'ai du mal à concevoir cette confiance aveugle. Il me semble qu'il aurait fallu faire autrement ou s'insurger un minimum. Mais peut-être que je confonds confiance et résignation ? Tout accepter stoiquement, n'était-ce pas une façon pour moi de composer avec les limitations qu'il plaçait sur mon chemin ? Ces multiples obstacles formaient le parcours du combattant, pourtant, je ne me résignais pas à faire demi-tour. Ma détermination était aussi forte que sa volonté de me garder à distance.



Samedi 1er avril 2000

Le premier jour des vacances de Pâques, je demande à mon professeur :

– Est-ce que tu comptes partir en voyage ?

Il m'adresse un sourire en coin.

– Tu veux dire reprendre la fuite et te laisser seule ici pour arroser mes nouvelles plantes ?

– C'est ça.

– Non. Je suis à ta disposition.

Je le prends au mot et m'empresse de saisir sa main pour le ramener au lit.

– Avant, serait-il possible de finir de déjeuner, Maîtresse ?

– Désolée.

Pour patienter, je me fixe un objectif, que je tente de mettre en pratique une fois dans sa chambre.

– Est-ce que tu pourrais enlever ton t-shirt ? Ça fait trois mois que nous sommes ensemble et je ne sais toujours pas à quoi tu ressembles.

– C'est peut-être préférable, rétorque-t-il en se déshabillant.

Je me sens comme attirée par une force magnétique. Hypnotisée, je tends mes mains vers son torse. Il les saisit avant qu'elles n'atteignent leur but.

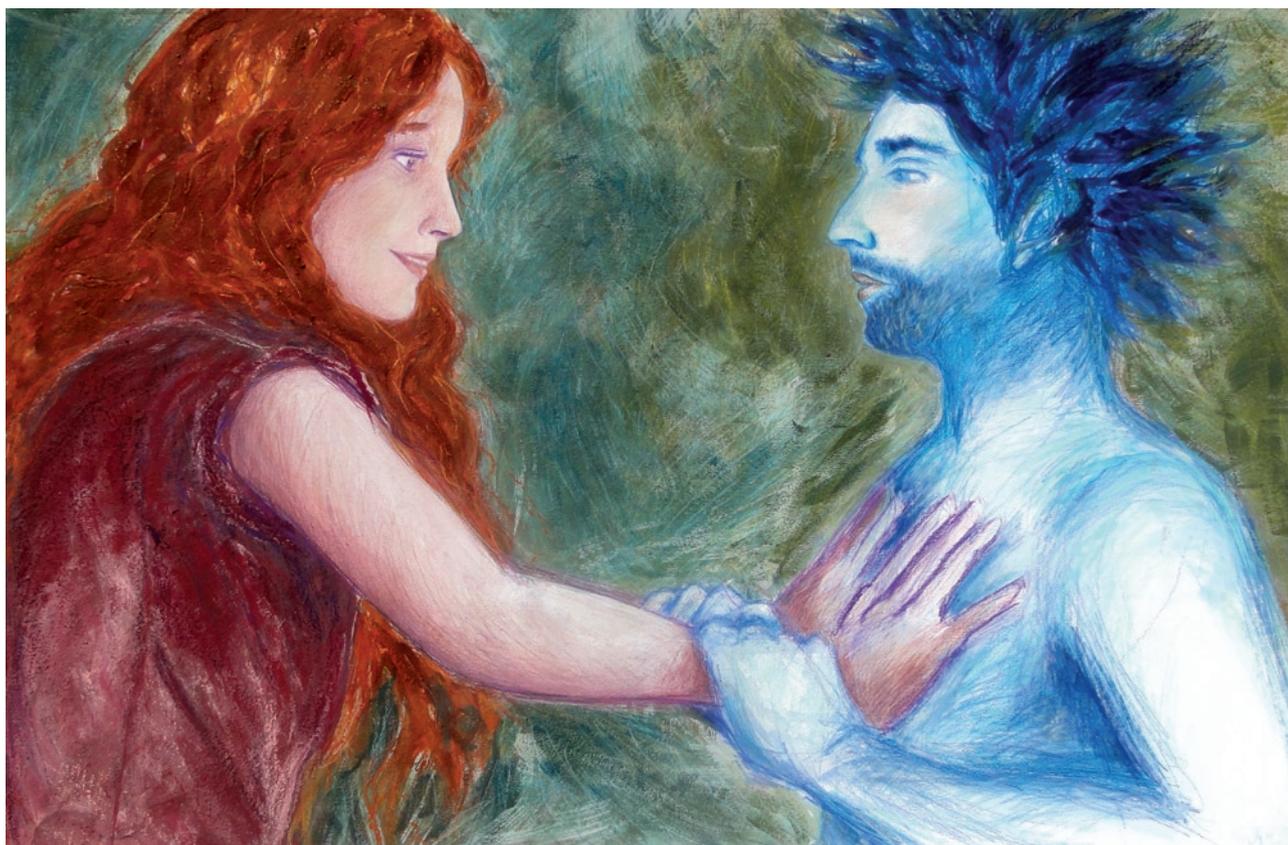
– Tu avais dit « regarder ».

– Désolée, je suis quelqu'un de tactile. Pour bien voir, il faut que je touche, je n'arrive pas à m'en empêcher.

Il lève les yeux au ciel, puis, capture mes poignets et conduit mes mains à destination. J'explore la texture de sa peau du bout des doigts en tentant de ne pas soupirer de soulagement. Quant à lui, j'ai l'impression qu'il s'applique à ne plus respirer du tout.

– Enlève ton pantalon, maintenant.

Il baisse les yeux et secoue la tête. Mon objectif surpassé, je n'insiste pas.



Lundi 3 avril 2000

Depuis quatre jours, mon professeur ligote mes poignets de son écharpe maudite. A bout de nerf, je proteste contre cette prise d'otage et place mes mains derrière mon dos pour démontrer ma bonne volonté. Il paraît dubitatif :

– Tu as dit que tu étais tactile et ne pouvais t'en empêcher. Tu sais, moi aussi, j'ai bonne mémoire.

Je tente de l'attendrir :

– Je ne vais pas passer toutes les vacances comme ça. C'est inhumain.

– Rien ne nous empêche de faire autre chose. Que font les jeunes, de nos jours, quand ils sortent ?

– Je ne sais pas, je ne sors jamais.

– Comment occupes-tu tes journées ? demande-t-il.

– Je dessine, lis ou surfe sur internet.

Il m'adresse un sourire narquois :

– Ah oui, Internet, l'autoroute de toutes les informations.

– Je ne comprends pas pourquoi je me suis donnée autant de peine pour me renseigner, vu que tu ne me laisses pas pratiquer.

Il éclate de rire, pas un ricanement, mais un rire franc et mélodieux, qui me laisse bouche bée.

– Tu es irrésistible, dit-il.

Je prends cette remarque dans le mauvais sens du terme.

– Ravie que mes déboires t'amuse.

– C'était un compliment, ma chérie. Allons au cinéma, décide-t-il, en me saisissant le poignet.

Je me laisse entraîner, malgré moi. L'étrangeté de me retrouver en société avec lui, me prend au dépourvu. Un instant, j'imagine que nous sommes un couple normal, qu'il m'aime et qu'aucun mur de non-dit n'existe entre nous. Lorsqu'il prend ma main durant le film, une sensation douce-amère m'envahit et ne me quitte plus.

De retour à son appartement, il me demande :

– Ça va ? J'ai fait quelque chose de mal ?

Désarmée par sa sollicitude, je me mets à pleurer sur son épaule. Il fait disparaître mes larmes en les embrassant une à une, jusqu'à ce que le flot se tarisse, puis, répète le processus sur chaque parcelle de mon corps. Mes mains libérées esquissent de timides caresses dans sa direction. Il les accepte en soupirant de soulagement.



Je n'avais aucune notion de ce que pouvait représenter un couple normal, mes parents étaient un modèle trop atypique pour être considéré. Mais je comprenais que notre différence d'âge, la tendance de mon professeur à vouloir garder ses distances et notre absence de vie sociale, nous plaçaient en dehors de toute catégorie. Je m'accommodais de cette exception, jusqu'à ce que j'aie un aperçu de ce que j'aurais pu avoir, une sortie au cinéma, une relation paisible et sans histoire. Soudain, j'eus l'impression que nous étions les héros d'une mascarade où nous jouions des rôles qui ne nous convenaient pas. Cette relation n'en était pas une et la distance, entre mon professeur et moi, demeurait insurmontable.



Mardi 4 avril 2000

Il me suffit d'un regard dans sa direction, pour comprendre qu'aujourd'hui, est un jour sans. Allongé à mes côtés, il fixe le plafond, d'un air anesthésié. Je supporte la vue de ce corps vide, un temps, puis, fuis en direction de son atelier. Il demeure dans son monde, moi dans le mien.

Lorsque je retourne auprès de lui, je remarque qu'il n'a pas bougé.

– Tu devrais manger quelque chose.

Je lui prépare un plat de pâtes, qu'il avale de façon machinale. Je meuble le silence en m'entretenant avec moi-même mais n'obtiens aucune réaction.

Décidée à tout faire pour le sortir de sa léthargie, je caresse son visage, sa nuque, son torse. L'impression d'avoir affaire à un mannequin de cire vole en éclat lorsque je perçois les soupirs qui s'échappent de sa bouche. Mes mains s'aventurent plus bas. Il n'esquisse aucun geste pour les arrêter. En est-il capable ? Cette pensée stoppe mon élan.

– Je continue ?

Je tends l'oreille. Pas un souffle. Déçue, je tente de battre en retraite. Il saisit mon poignet.

– Je continue ? Réponds-moi.

– Oui.

Un doute me saisit.

– Sais-tu qui je suis ?

– Ma lumière ?

– Oui, ta lumière. Est-ce que tu m'aimes ?

Il secoue la tête et murmure :

– Je ne me laisse pas le droit.

Cette réplique me semble si abominable que je préfère l'ignorer totalement et continuer mon exploration.

Mercredi 5 avril 2000

Le lendemain, il est à nouveau lui-même.

– J'ai dit quelque chose de stupide ? demande-t-il.

Je hoche la tête. Il soupire.

– Tu ne devrais pas prêter attention à ce que je raconte lorsque je me trouve dans cet état.

La discussion est close, la page tournée. Il se montre si attentionné que j'ai la tentation de reléguer la veille au statut de mauvais rêve. Le soir, il m'emmène au restaurant et continue d'agir en parfait gentleman. Devant la porte de son appartement, je le taquine :

– Tu m'invites à prendre un café ?

– Pas question, que vont dire tes parents.

– Si ça peut te rassurer, ils se doutent que je ne viens pas ici uniquement pour peindre.

– Vraiment ? Ils ne sont pas dérangés que je tente de débaucher leur progéniture ?

Je lève les yeux au ciel.

– Question débauche, on est loin du compte.

– Patience, ma chérie.

– Paroles, mon amour.

Je profite de sa stupéfaction pour pénétrer dans son appartement.

– Tu viens ?

Il me rejoint dans la chambre et je l'accueille en le débarrassant de ses vêtements. Il me laisse faire jusqu'à ce que je m'attaque à la ceinture de son jeans.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Il est trop tard pour être pudique. Il n'y a rien que je n'ai déjà vu.

– Vraiment ?

– Tu ne te rappelles pas, hier ? Tu semblais apprécier, pourtant. Si tu me laisses, je peux te rafraîchir la mémoire.

– Il semble que je cède, de jours en jours, du terrain. Très bien, je déclare forfait. Fais-ce que tu veux de moi.

– Enfin raisonnable ! Je m'exclame.

– Je n'en suis pas si sûr.

J'esquisse les mêmes gestes que la veille, pourtant, ses réactions ne pourraient pas être plus différentes. Le mannequin de cire a pris vie pour se transformer en un homme réceptif et enthousiaste. Enfin, ma patience est récompensée et il s'ouvre à moi.

Dimanche 9 avril 2000

Je consacre mes derniers jours de vacances à une exploration méthodique et une mise en pratique assidue. Le corps de mon professeur, objet de mon étude, recèle de trésors insoupçonnés. J'établis la cartographie des lieux en n'oubliant pas la moindre tâche de naissance. Lorsqu'il est fatigué de mon zèle, il s'applique à me rendre la pareille. Je me contente de cet échange de bons procédés car je suppose que l'épineuse question de ma virginité finira par être mise sur le tapis. Il n'en est rien, je dois me résoudre à supplier mon partenaire :

– J'aimerais qu'on aille jusqu'au bout, cette fois-ci.

– Ah.

– « Ah » oui quelle merveilleuse idée ou « Ah » non quelle horreur ?

Il esquisse un sourire.

– Il n'y a rien entre les deux ?

– Ce n'est pas si différent de ce qu'on a fait jusqu'à présent.

– C'est un pas délicat à franchir.

– Je suis plus que prête.

– Ce serait mieux pour toi d'attendre quelqu'un d'autre.

Je me retiens de lever les yeux au ciel.

– Non. Je te veux toi, que ça te plaise ou non.

– Bon, si tu le dis.

– Surtout cache ton enthousiasme !

– Ma chérie, j'ai très envie de toi, mais ne veux pas que tu aies de regrets.

– Je suis persuadée que tu seras à la hauteur de la situation.

– Comme c'est rassurant, répond-il sourire en coin.

Malgré ma certitude, je suis remplie d'appréhension. Lorsqu'il remarque mon trouble, il murmure à mon oreille : « Je ferais attention, j'irais tout doucement. »

A cours de mots, je me contente d'un hochement de tête.

Il a des gestes si précautionneux envers moi, que je me sens telle une porcelaine sur le point de se briser. Au début, la douleur est si intense que j'ai l'impression de m'ouvrir en deux, puis, elle s'éclipse pour laisser place à une myriade de sentiments contradictoires, de la joie, de l'amour, du plaisir mais aussi de la nostalgie et de la tristesse qui demeurent au deuxième plan de mon esprit et raisonnent comme un avertissement. Celui de profiter d'un moment qui ne se reproduira jamais. Lorsqu'il se retire de moi, je ressens un sentiment de vide si profond, qu'il me prend par surprise. Je murmure que je l'aime et des larmes venues de nulle part s'écoulent de mes yeux.

– S'il te plaît dis-moi que tu pleures de joie, murmure-t-il en recueillant mes larmes de ses doigts.

Comme je ne réponds pas, il ajoute :

– Tu sais que je tiens à toi, ma chérie, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête.

Blottie dans ses bras, je prie qu'il parvienne, un jour, à m'aimer autant que je l'aime.

Je revois ma première fois comme un abandon, une volonté de m'offrir à lui toute entière, sans rien cacher, ni retenir. Je me rappelle sa tendresse et son regard d'émerveillement incrédule, face à cette transparence. Après cela, avec mes autres amants, cela n'a plus été pareil. Mon cœur sentit que je ne pourrais plus jamais aimer un autre homme de la même façon. Il construisit une barrière de sécurité, pour me protéger des autres, qu'il considérait comme de passage. Finalement, je me suis vraiment ouverte qu'à lui.

Je sais que je ne pourrais jamais récupérer la partie de mon cœur, qu'il a emportée avec lui lorsqu'il est parti. Mais l'innocence de mon adolescence est peut-être récupérable. Si je m'applique, peut-être parviendrais-je à la retrouver.



Lundi 10 avril 2000

La saison des amours n'affecte pas seulement mon professeur et moi. La parade amoureuse d'Alexandre et Sarah a commencé. Echanges de regards devant la photocopieuse, effleurements accidentels dans le couloir, mots doux glissés à l'oreille et rires nerveux me distraient jusqu'au cours de peinture consacré la gouache. Une merveille, découverte il y a deux mois dans l'atelier de mon professeur, qui demeure fluide pour obtenir des transparences proche de l'aquarelle, qui peut également être travaillée à la manière de l'acrylique sans l'effet plastique de cette dernière et qui sèche rapidement à l'inverse de l'huile. Que demander de mieux ?! Mon professeur me laisse à mon extase.

Lorsque je propose de le conduire à son appartement, il me suggère de partir devant. Il est rare qu'il m'accepte comme chauffeur et j'ai fini par m'habituer à sa volonté incongrue de demeurer un piéton. Par contre, la curiosité me taraude. A part les lignes de son corps et la façon de lui donner du plaisir, j'ignore tout de mon amant. Et je n'ose le questionner sur son passé de peur de buter contre ce mur invisible qu'il a mis en place. Peut-être, devrais-je en faire le tour pour juger de son étendue ?

Je débute mon expédition par une question anodine :

– En fait, ton anniversaire, c'est quand ?

– Tu es très en retard. C'était le 22 février. Je te pardonne pour cette fois.

J'attends, en vain, qu'il m'interroge en retour.

– Le mien c'est ...

– le 17 juillet, m'interrompt-il.

Devant mon air éberlué, il ajoute :

– C'est inscrit dans ton dossier.

Son indiscretion me flatte. Je fais un pas de plus.

– Est-ce que tu as des frères et soeurs ?

– Non, je suppose que mes parents ont eu assez de tourment avec moi pour ne pas vouloir retenter l'expérience.

– Comment ça ?

Il soupire.

– Ils avaient des attentes envers leur fils unique, que j’ai détruites une à une. Je crois qu’ils ne m’ont jamais pardonné d’avoir abandonné mes études de droit pour devenir peintre.

– Heureusement, tu aurais fait un effroyable avocat !

– Merci.

– Est-ce que tu arrivais à vivre de ta peinture ?

Il hésite. Je sens que cette question le dérange et que j’avance sur une pente glissante.

– Non. Je donnais des cours de dessins. Et puis, parfois, j’avais de l’aide, murmure-t-il.

Je rebrousse chemin.

– Tu as encore des contacts avec tes parents ?

– Non, je ne les ai plus vus depuis longtemps.

– Ils te manquent ?

– Tu poses beaucoup de questions, ce soir.

Je comprends que mon expédition touche à sa fin.

– J’ai fini, allons au lit, dis-je en m’emparant de sa main.

– Bien, maîtresse.

– Aux dernières nouvelles, j’étais l’élève et toi le maître.

– Ah oui ? Tu es tellement despotique que j’avais oublié.

– Je vais au lit, rejoins-moi si tu veux... C’est mieux ?

Il se contente de ricaner et de m’entraîner dans sa chambre.

Mercredi 12 avril 2000

Aujourd’hui, nous nous essayons aux portraits en posant chacun à notre tour. Lorsque j’aperçois les interprétations de mon visage par mes camarades, je suis choquée. Karine tente de me rassurer, mon visage est harmonieux et la chirurgie esthétique que j’envisage est inutile.

Pour en avoir le cœur net, je demande le verdict du juge suprême :

– Est-ce que je suis laide ? Sois franc !

Il m’adresse un regard incrédule.

– Pardon ?!

– J’ai vu les portraits de moi fais par les autres. Je croyais que j’étais mieux que ça.

Comme il éclate de rire, je le fusille du regard.

– Je suis tout à fait sérieuse.

– C’est ça qui est drôle.

– Laisse tomber.

– Ma lumière, tu es éblouissante. Malheureusement, je doute que tes camarades soient aptes à capturer ton éclat.

Je m’engouffre dans cette minuscule ouverture.

– Mais toi, tu pourrais.

Son sourire s’évanouit, il secoue la tête.

Même si ce refus me déçoit, je rebondis :

– Si tu ne veux pas faire mon portrait, poses pour moi.

Soulagé que je n’insiste pas, il regarde sa montre et me donne un quart d’heure pour le dessiner. Je m’empresse de réunir le matériel et de m’exécuter. Mais rendre justice à mon professeur s’avère impossible. Frustrée de mes résultats, je recommence tant de fois, qu’il finit par s’impatier.

– Trop de perfectionnisme tue le perfectionnisme.

– Je n’y peux rien, même en dessin, tu es insaisissable.

Il m’accorde un quart d’heure de plus en soupirant.

Lorsque je déclare forfait et lui montre mes essais, il les regarde, longuement, sans rien dire.

– J’espère que tu ne seras pas trop déçue, murmure-t-il.

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Il est tard, allons nous coucher.

Alors qu’il s’éloigne, j’observe mes dessins pour y déceler une tentative d’idéalisations, mais n’en découvre aucune.

Jeudi 13 avril 2000

Depuis des semaines, je transporte des bibelots à dessiner, si bien que j’arrive à court d’objets. Pour faire quelque chose, j’ouvre un magazine et reproduis des visages de femmes. La professeure

me laisse faire jusqu'à la fin du cours, puis, m'apprend que ce genre de dessins ne peut pas être considérés comme de l'esquisse à proprement parlé, mais que cela n'a aucune d'importance. Je ne peux que secouer la tête.

Epuisée, je m'éroule sur le lit de mon professeur et y demeure jusqu'à ce que le propriétaire vienne me chercher.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je me meurs.

Il éclate de rire.

– Quand tu auras terminé, le souper est prêt.

Sitôt assise, je reprends la discussion de la veille.

– A propos de ton portrait...

Il soupire. Je persiste.

– Il ne me semble pas que je t'ai embelli.

– L'image qu'on se fait d'une personne correspond rarement à la réalité.

Je médite sur cette maxime. Elle ne me semble pas le coeur du problème.

– L'image qu'on a de soi peut être faussée, non ?

– Je vois où tu veux en venir mais je ne suis pas d'accord. Nous devrions laisser celui qui possède le plus d'informations à mon sujet décider, si oui ou non, ton portrait me correspond.

Il profite de mon silence pour changer de sujet :

– Cette discussion philosophique m'ennuie. Parle-moi de ta journée.

J'abandonne. Il a raison, j'ignore pratiquement tout de lui. Ce qui ne m'empêche pas d'être persuadée que sa vision est tronquée. S'il est minable, mon amour pour lui est infondé. Hors, je sais que ce n'est pas le cas.

Dimanche 16 avril 2000

Je pensais qu'en explorant le mur autour des secrets de mon professeur, je parviendrais à évaluer sa superficie. Mais ce rempart s'étend à pertes de vue et mes questions anodines provoquent des soupirs et des silences aussi profonds que des puits. Malgré ma frustration, je n'abandonne pas l'excursion.

– Parle-moi de tes amis.

Cette fois, il opte pour le silence.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a longtemps que nous nous sommes perdus de vue.

Cette phrase me déconcerte.

– Tu as perdu de vue tous tes amis ?

– En quelque sorte.

– Comment ça, en quelque sorte ?

– Je me suis éloigné. C'était plus facile d'être seul.

Je secoue la tête.

– Je ne comprends pas, dis-je.

– Ils devenaient trop exigeants. Ils attendaient de moi que j'aie de l'avant, je ne pouvais pas.

Je ne peux toujours pas.

Je change de cap.

– Si c'est plus facile pour toi d'être seul, qu'est-ce que je fais là ?

– Toi, c'est différent, tu es persévérante.

Cette réponse ne m'enchanté guère.

– « Persévérante », serait-ce un synonyme de « collante », par hasard ?

– Patiente, plutôt.

Cette discussion me plaît de moins en moins.

– Toute patience a des limites. Que se passera-t-il quand j'arriverai au bout de la mienne ? Tu m'abandonneras, comme les autres ?

– Comment me passer de toi !

Rassurée, je me blottis dans ses bras.

A l'époque, je n'avais pas compris combien il serait dangereux d'apparenter son aveu à une promesse, que notre relation serait durable. Cela n'en était pas une, mon professeur ne faisait qu'exposer la réalité des faits. Il s'était simplement habitué à ma présence.



Mardi 18 avril 2000

En histoire de l'art, après bien des détours, nous parvenons à la terre promise du XXe siècle. Le danger de rester coincés à la période désertique de la Renaissance est enfin écarté ! Lorsque le professeur aborde le cubisme de son ton monocorde habituel, je soutiens mon attention durant vingt minutes et me réveille, à la fin du cours, pour entendre une citation intéressante de Picasso : « L'artiste doit trouver les moyens de convaincre les autres de la vérité de ses mensonges. »

Le soir, je pose à mon professeur une question délicate, dont je ne suis pas sûre de vouloir la réponse.

– Est-ce que tu as couché avec beaucoup de femmes ?

– Seigneur, murmure-t-il.

Est-ce une amélioration par rapport au silence et au soupir ? Je ne sais pas.

– Alors ?

– Non.

– C'est-à-dire ?

Il me jette un regard circonspect.

– Tu veux un chiffre ?

Je hoche la tête. Il lève les yeux au ciel.

– Laisse-moi le temps de faire l'inventaire, que je n'en oublie aucune.

Il fait mine d'être absorbé durant d'insoutenables minutes tandis que je le regarde, de plus en plus effrayée.

– Trois, articule-t-il, sourire en coin.

J'écarquille les yeux.

– Moi y compris ?

– Toi y compris.

– C'est tout.

– Tu es déçue ? Tu aurais préféré un harem.

Je secoue la tête. C'est étrange mais ce chiffre m'effraie plus qu'il ne me rassure.

Vendredi 21 avril 2000

Lorsque Karine et moi sortons de l'école, Christophe est allongé au milieu de la chaussée, les yeux fermés et du sang dégoulinant de la bouche. Je suis soulagée de remarquer Joël, penché sur le cadavre, caméra au poing.

– Il est mort ? je demande.

– Non, réponds le macchabée.

Nous nous éloignons de la scène du crime et, comme nos arbres menaçants ne sont pas de taille à faire face à ce débordement d'hémoglobine, nous rendons au cimetière pour filmer des pierres tombales.

Après avoir subi, tout l'après-midi, la compagnie de défunts, le silence, par lequel m'accueille mon professeur, n'est que plus difficile à supporter. Lorsque je lui pose ma question quotidienne, il secoue la tête et murmure : « s'il te plaît, pas aujourd'hui. ». Son ton désolé m'incite à remplacer mes questions par des baisers. Par souci d'équité, j'embrasse chaque centimètre de sa peau. Quand mon inventaire se termine, l'aube pointe à la fenêtre.

– Merci, murmure-t-il.

Il ajoute si doucement, que j'ai de la peine à entendre : « Je n'ai sans doute pas le droit, mais je crois que je t'aime. »

Je laisse échapper un soupir, mais ne parviens à décider s'il est de soulagement ou de désespoir.



Je trouvais à cette déclaration incertaine, un goût amer et ne comprenais pas sa réticence, qui me semblait une injustice de plus à digérer. Ces mots d'amour, pour moi, allait de soi, alors pourquoi les prenaient-ils pour une offense ?

Depuis le début, cette relation s'était appliquée à détruire, un à un, mes espoirs d'adolescente. Le premier baiser, le premier rendez-vous, la première fois, rien ne s'était passé comme prévu. Le prince

charmant était-il caché dans cet homme fuyant et bourré de faiblesses ? Face à mes fantasmes, je me sentais flouée d'avoir affaire à un simple être humain. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'aimer cet homme envers et contre tout.

Lundi 24 avril 2000

Autrement appelé, le jour où je tombe des nues.

L'après-midi commence, pourtant, de façon agréable. J'échappe au cours de perspective grâce à Christophe, qui est persuadé de faire une crise d'appendicite. Evidemment, une visite à l'hôpital confirme que ce n'est pas le cas. Deux heures plus tard, j'assiste au cours de peinture consacré à la technique du lavis, pour laquelle je succombe à un coup de foudre réciproque.

Malheureusement, cet état de grâce s'évanouit lorsque j'interroge mon professeur :

– Est-ce que tu es passé par une école d'art ?

Il hoche la tête.

– C'est toujours comme ça ? Je m'imaginai que ce serait plus structuré, dis-je.

Il laisse échapper un ricanement :

– Il est difficile d'organiser des personnes décalées.

– Mais je n'ai pas l'impression d'avoir appris grand-chose.

– Tu es là pour connaître les bases. Le reste viendra avec la pratique.

Cette réponse me panique :

– Je pensais que je ressortirais de cette école équipée ! Qu'est-ce que je vais faire dans quatre ans !?

– Tu trouveras un job à temps partiel tout en continuant de peindre.

– Tu m'as dit que tu avais eu de l'aide. C'était une bourse ou quelque chose comme ça ?

Il secoue la tête.

– Alors comment... ? je demande.

– Ça n'a pas importance.

– Ça m'intéresse.

– Pourquoi faut-il toujours que tu insistes, soupire-t-il.

Cette réponse m'agace tellement que je laisse ma frustration s'exprimer :

– Tu ne me dis rien ! Ça ne me fait pas plaisir de te tirer les vers du nez mais tu ne me laisses pas le choix ! Je me suis contentée d'une intimité physique avec toi, mais ça ne me suffit plus. J'ai besoin de connaître un minimum d'informations sur la personne avec laquelle je couche. C'est la raison pour laquelle je persévère même si à chaque fois que je te pose une question, je me retrouve dans une impasse.

Après un silence infini, il murmure :

– Ma femme m'aidait à payer les factures.

J'ai l'impression qu'on m'enchaîne à une ancre et qu'on me jette dans un lac profond et glacial. J'arrête de respirer tandis que je coule à pic.

Sa main posée sur mon épaule, ne m'apporte aucun réconfort.

– Tu as été marié.

Il hoche la tête.

– Combien de temps ?

– Je l'ai épousée au bout de six ans, notre relation a duré dix ans en tout.

– Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit ?

– Ça aurait changé quelque chose ?

– J'aurais aimé être informée de ce détail. Est-ce qu'il y a autre chose que tu m'as caché, un enfant peut-être ?

– Je n'ai pas d'enfant.

Un millier de questions veulent franchir la barrière de mes lèvres. Je les en empêche de peur de sombrer définitivement.

– Je suis fatiguée, je vais me coucher, dis-je en me dirigeant vers la chambre d'amis et en m'enfermant à clef.

– S’il te plaît, ne m’en veux pas, supplie-t-il à travers la porte.
Je laisse mon silence s’exprimer à ma place.

Ma réaction paraît excessive. Je savais qu’à trente-cinq ans, il était naturel qu’il ait connu d’autres femmes. Ce que je ne supportais pas, c’était d’être mise face à mon propre sentiment d’insignifiance.

Depuis qu’il avait mentionné ce fantôme, qu’il n’avait cessé d’aimer, cette ombre pesait sur notre relation. La plupart du temps, je parvenais à l’ignorer, si bien que me retrouver, tout à coup, devant la réalité de son existence fut désagréable.

J’encaissai ce mariage comme une gifle à travers la figure, tandis que ma raison me hurlait au visage : « Idiote, tu pensais être de taille à lutter contre ce spectre ? Face à elle, tu n’es rien et quoi que tu fasses, tu n’arriveras jamais à la hauteur de sa femme ! »



Mardi 25 avril 2000

La vision de mon professeur, allongé devant la porte de ma chambre, calme instantanément mon ressentiment. Attendrie, je m'agenouille auprès de lui pour le réveiller à renfort de caresses et de baisers, mais ne récolte que des grognements ennuyés et une invective me traitant de « diablesse ».

– Qu'est-ce que tu fais là ? je demande.

– A ton avis ? Le plancher est si confortable que je n'ai pas pu résister.

– Je suis désolée, ma réaction était immature.

Il m'adresse un regard incrédule.

– Pourquoi me voles-tu ma réplique ?

Je prends cette boutade pour un pardon en bonne et due forme et quitte son appartement, le coeur plus léger.

L'après-midi, Karine et moi illustrons des phrases absurdes pour le cours de BD, lorsque Joël nous demande de l'accompagner au bar de l'école pour lui servir de faire-valoir et l'unir à son amour impossible du moment, la nouvelle serveuse, qu'il n'a qu'entraperçut mais qui est, sans aucun doute, la perfection incarnée. Toujours prêtes à jouer les samaritaines et à trouver un prétexte de pause, nous lui servons d'escorte. Malheureusement, cet amour sincère ne résiste pas à un coup d'oeil moins éloigné et Joël juge sa déesse « pas si terrible que ça, tout compte fait ».

Une fois n'est pas coutume, mon professeur accepte que je le reconduise à son appartement, à condition que l'opération se fasse en silence. Arrivés à destination, il me prend par la main et m'emmène dans sa chambre, sans prononcer la moindre parole. Bouches scellées, nous laissons nos corps entremêlés s'exprimer à notre place.

Je profite de ce répit de courte durée. Demain, il me faudra reprendre mon exploration et l'interroger à propos de son mariage.

Mercredi 26 avril 2000

Nous nous rendons sur la place centrale de la ville, pour dessiner les allers et venues des passants, qui nous abreuvent de regards soupçonneux, accélèrent leur marche et rendent nos tentatives de représentation impossibles. Si j'étais philosophe, j'aurais vu cet exercice comme une parlante métaphore sur la fuite du temps, malheureusement, je ne le suis pas. La première demi-heure est amusante, les deux heures et demi suivantes moins. Et ma peau de rousse proteste contre la chaleur en virant à l'écrevisse.

Sitôt arrivée chez mon professeur, je mendie une lotion après solaire. Comme il me regarde les yeux ronds et secoue la tête, je me contente d'une douche froide. Une lotion hydratante, dénichée dans ma trousse de toilette, me sauve de la greffe de peau.

– Laisse-moi faire, suggère mon professeur, en prenant le contrôle des opérations.

Tandis que les brûlures de mon corps s'apaisent sous l'action combinée de ses mains et de la crème, mon esprit s'enflamme. La question occupée à me tarauder, franchit le seuil de mes lèvres sans que je puisse l'en empêcher :

– Pourquoi as-tu divorcé ?

Ses mains se figent sur ma peau.

– Je n'ai pas divorcé.

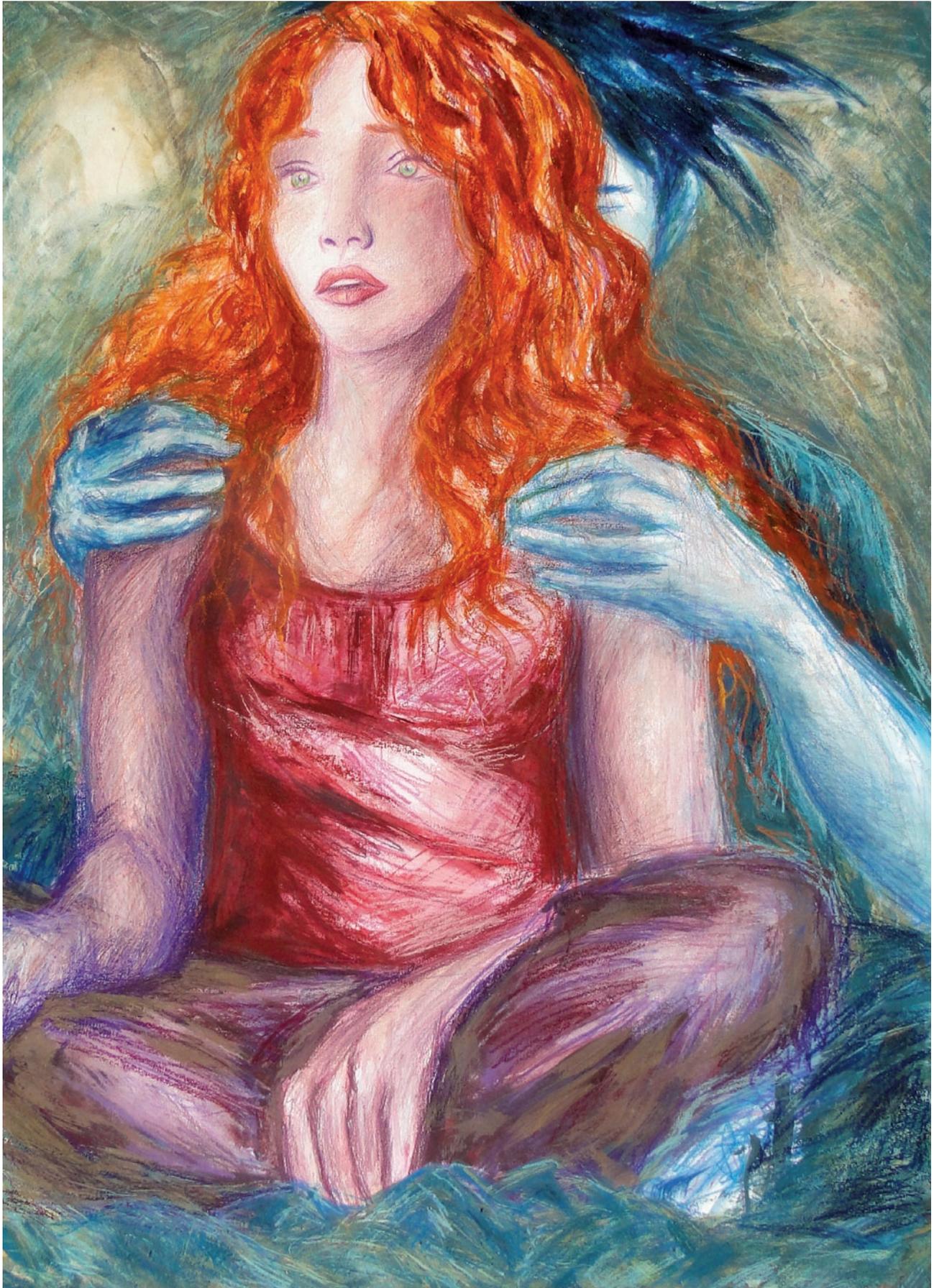
Un frisson parcourt ma colonne vertébrale.

– Pardon !?

– Je suis veuf.

Ma furtive sensation de soulagement me paraît indécente au point de m'excuser. Il reste silencieux et reprend son ouvrage, comme si de rien n'était.

Je ne dors pas, cette nuit-là. Mais mon insomnie n'a rien à voir avec mes coups de soleil.



Cette révélation changea ma perspective. Lyse n'était pas coupable et je n'avais plus le droit de la détester. Elle n'avait pas choisi volontairement d'abandonner mon professeur, ni de lui faire du mal. Mon ressentiment venait de s'évaporer et je ne savais pas par quelle émotion le substituer.

Lui, je ne pouvais que le prendre en pitié. Le deuil m'était inconnu et j'étais incapable d'imaginer la peine qu'il pouvait ressentir, ni si cette souffrance s'apaiserait un jour.

Devant cette confession, je me trouvais complètement démunie. La mort mettait KO le divorce à tous les coups, car elle était injuste et frappait sans prévenir.



Samedi 29 avril 2000

Mes questions mises en suspens, je tente de digérer la révélation de mon professeur, mais n'y parviens qu'à moitié. L'ombre de sa femme défunte me paraît une adversaire redoutable. Ma seule chance de la neutraliser est d'en apprendre davantage sur elle. Je me résous à interroger mon professeur de cette façon directe qui me vaut des réponses ennuyées mais concrètes.

– Parle-moi de ta femme.

– Demande-moi ce que tu veux, sauf ça.

Arrivée au bout du périple, l'entrée de la muraille se dresse devant moi, impénétrable. Me faudra-t-il ignorer cette porte et continuer de tourner en rond ou essayer de la forcer à coup de hache ? La question ne se pose pas. Mon idéalisme m'incite à persévérer, car la réponse se trouve à portée de mes doigts. Ses vieilles chaînes occupées à enserrer ce portail ne me résisteront pas longtemps, du moins je l'espère.

Lundi 1er mai 2000

Le responsable du stage nous remet une nouvelle et nous laisse choisir un passage à illustrer. Comme deux extraits m'inspirent, j'effectue un croquis de chacun. Lorsque le responsable juge mon premier dessin trop banal, le libre arbitre ne me semble plus d'actualité.

En parlant de choix, ma décision de continuer à interroger mon professeur se révèle plus complexe que prévue. Lorsque ma hache affûtée porte le premier coup, sa souffrance me fait regretter cette invasion égoïste :

- Est-ce que Lyse était une artiste ?
- Comment... ? murmure-t-il.
- Tu as prononcé son nom, un jour. J'ai supposé...
- Non, m'interrompt-il. Elle n'était pas artiste.

Il prononce ses mots avec réticence, une grimace de douleur sur le visage.

- Pardon, je murmure en l'enlaçant.

Je suis soulagée qu'il réponde à mon étreinte bien que je ne sois pas assurée qu'il l'accepte à nouveau lorsque mon deuxième coup viendra entailler sa douleur.

Mercredi 3 mai 2000

Quand le responsable de stage regarde mon illustration et déclare : « ça commence à prendre forme », je m'escrimais depuis deux jours sur mon projet, qui me semblait terminé.

Le soir, je passe une soirée agréable en compagnie de mon professeur, jusqu'à ce que j'aborde le sujet tabou.

- Ta femme, comment gagnait-elle sa vie ?
- Pourquoi t'obstines-tu à m'interroger sur un sujet dont je ne peux pas te parler ?!
- Sa réplique me prend au dépourvu, il est rare qu'il se laisse emporter de la sorte.
- Je ne sais pas, dis-je en baissant la tête.
- Il doit y avoir une raison à ce harcèlement !
- J'ai besoin d'en savoir plus sur elle.
- Pourquoi ?!

De peur de passer pour une idiote, je ne lui avoue pas mon sentiment d'infériorité et ferme les yeux pour contenir le flot de larmes qui menace de s'écouler. Un mot de plus de sa part suffirait à le déclencher. Tandis qu'il m'observe, sa colère semble le désert.

- Dis-moi pourquoi, s'il te plaît.

Des paroles, dont j'ignore la source, s'extirpent de ma bouche :

- Est-ce que je te fais penser à elle ?
- Non, pas du tout. Vous n'avez rien à voir et tu n'es pas un substitut.

Devant sa certitude, il me semble qu'un poids se retire de ma poitrine et que je suis capable, à nouveau, de respirer librement.

Vendredi 5 mai 2000

Mon illustration terminée, je patiente jusqu'au soir, pour écouter les commentaires laconiques du responsable. Il m'adresse deux mots avant de prendre la fuite et évite soigneusement de noter nos travaux.

A peine arrivé dans son appartement, mon professeur constate immédiatement ma frustration :

- Cette école est une blague !
- Il m'adresse un haussement de sourcil, accompagné d'un sourire en coin.
- C'est bien. Continue.
- Pardon ?
- Tu sembles avoir besoin de te défouler.

- Les cours sont assommants quand ils ne sont pas ridicules ! Les professeurs sont un ramassis de comiques incapables ! Et les stages ne servent qu'à nous faire perdre notre temps ! Qu'est-ce que tu fais au milieu de ces guignols !?

- Je paie mon loyer.
- Tu es un excellent professeur, tu mérites mieux que ça !
- Mon avenir professionnel t'importe à ce point ?
- Je m'affale sur le canapé du salon en poussant un soupir déchirant.

- J'en ai ma claque.
- Je vois... Pourquoi ne pas arrêter, dans ce cas ? demande-t-il.
- Je ne saurais pas quoi faire d'autre.
- Tu pourrais profiter de tes cours assommants pour réfléchir à ton avenir.

D'un geste de la main, il a chassé mes inquiétudes, qui deviennent des points à l'horizon. J'ai encore le temps.

- Merci de m'avoir écouté médire sur ton employeur.
- A ton service.
- Je le pensais, tu sais, tu mérites mieux.

Il hoche mollement la tête, plus pour me faire plaisir que par réelle conviction.

Dimanche 7 mai 2000

Certains jours, je devine que mon professeur supporte à peine ma présence dans son appartement. Aujourd'hui est incontestablement l'un de ces jours. A peine sorti du lit, il marmonne qu'il va faire un tour, qu'il ne sait pas quand il rentrera et qu'il est inutile que je l'attende. Lorsqu'il revient, en fin d'après-midi, son humeur ne s'est guère améliorée. Il ne m'adresse pas un mot et s'isole dans sa chambre. Je me garde de le suivre et me réfugie dans son atelier, où j'ignore son attitude en parsemant ma feuille de coups de pinceaux rageurs. Ses sautes d'humeur m'agacent, pourtant, je n'ai d'autres choix que de les tolérer. Elles font partie intégrante du personnage que je le veuille ou non.

Lorsque l'heure de se coucher arrive, je m'installe ostensiblement dans la chambre d'amis, mais il ne vient pas m'y retrouver.

Je m'endors d'un sommeil léger et me réveille au milieu de la nuit suite à un bruit indistinct. Intriguée, je me lève et sors dans le couloir. La porte de la chambre de mon professeur est ouverte, le lit vide. Inquiète, je parcours les autres pièces mais il demeure introuvable.

Lorsque je pousse, en désespoir de cause, la porte de l'atelier, je le découvre assis sur le sol, fixant un bloc de feuilles. Il me semble qu'il désire provoquer cet objet en duel mais ne sait quelle arme choisir pour porter le premier coup.

Je ramasse un crayon gris échoué sur le sol et le lui tend. Ses pupilles vacantes rencontrent mon regard. Sans un mot, il s'empare du crayon de sa main droite tandis que la gauche saisit mon poignet pour me positionner face à lui. Docile, je m'assois sur le sol et ne bouge plus. Ma tranquillité apparente n'est qu'une façade, à l'intérieur de ma poitrine mon cœur palpite douloureusement. Lorsqu'il trace le premier trait, je retiens ma respiration. Lorsqu'il esquisse le second, un soupir s'échappe de mes lèvres.

Durant des heures, je demeure immobile. A peine le dessin esquissé, qu'il le déchire rageusement. Je crains qu'à force de recommencer, il ne dispose plus de feuilles mais ne songe pas à l'arrêter. Même si ce manège doit durer un siècle, je sens qu'il est important qu'il termine son dessin.

- Ça ne va pas, j'ai besoin de couleurs, marmonne-t-il en déchirant un autre essai.

Je jette un coup d'oeil autour de moi et repère la boîte de crayons de couleur. Lorsque je fais mine de me lever pour la lui apporter, il s'exclame :

- Ne bouge surtout pas !

Je me transforme en statue tandis qu'il se lève pour s'emparer des crayons. Il reprend aussitôt son esquisse. J'espère que cette fois-ci sera la bonne car mes muscles protestent de plus en plus vivement devant cette immobilité forcée.

Lorsqu'il parvient au bout de ses peines, la nuit est terminée depuis longtemps et mon épuisement a atteint de telles proportions que je ne proteste pas lorsqu'il me soulève pour m'emporter dans son lit.



Lundi, 8 mai 2000

J'émerge de mon sommeil, tard dans l'après-midi, une réflexion ironique en tête : L'application de mon professeur a provoqué ma première absence de l'année. Le résultat de cette nuit blanche m'est toujours inconnu. Je parviens à m'extraire du lit sans déranger mon portraitiste préféré et me dirige, avec un mélange d'excitation et d'appréhension, vers son atelier. Devant la porte, j'hésite. Et si sa représentation me décevait ?

Je me raisonne aussitôt. Mon visage a subi milles sévices des mains de mes camarades et son dessin ne peut, en aucun cas, être pire que ces tentatives. Dès que j'ouvre la porte, le portrait me saute aux yeux et je ne saurais dire qui regarde le plus intensément l'autre.

Les reflets bleus, dont il a paré le visage de mon alter ego, lui confèrent une allure de spectre. Par opposition, ses cheveux roux flamboyants semblent aussi animés et dangereux qu'un vivier de serpents. La chemise de nuit éthérée, dont il l'a vêtue, complète à merveille cette vision fantomatique. Il semble que le peintre a voulu saisir une apparition fantasmagorique sans y parvenir tout à fait. Jugeant ce dessin magnifique, je l'emporte dans la chambre pour qu'il rencontre son auteur, sans imaginer que ce dernier puisse renier son oeuvre.

Malgré mon impatience, je réveille mon professeur de façon délicate. Cela ne l'empêche pas d'être dépaysé :

– Quel jour sommes-nous ?

– Lundi.

– Et l'heure ?

Je consulte son réveil.

– 17h37.

– Mon cours, soupire-t-il.

– Peu importe. Regarde ça ! je m'exclame en lui plaçant le portrait sous le nez.

Il l'observe longuement, tandis que je me ronge les sangs.

– Bravo, c'est très expressif, dit-il.

Je ne peux que le fixer, les yeux ronds.

– Quoi ? demande-t-il.

– Imbécile ! Tu es en train de te congratuler toi-même !

Son air stupéfait m'incite à ajouter :

– Ce n'est pas moi qui l'ai dessiné, c'est toi !

Il ne semble pas partager mon enthousiasme.

– Je ne me souviens de rien.

– Moi, je m'en souviens. Ça nous a prit toute la nuit. Tu n'arrêtais pas de recommencer tes esquisses.

La friction machinale qu'il exerce sur son poignet semble me donner raison.

– Je suis désolé, murmure-t-il.

Cette discussion me semble de plus en plus aberrante.

– Ça ne m'a pas dérangée, au contraire. Je suis ravie que tu te sois remis au dessin.

Il secoue la tête.

– Je n'étais pas conscient de ce que je faisais.

– Peut-être, mais...

– Il faut que je téléphone à l'école pour m'excuser, m'interrompt-il.

Tandis qu'il sort de la chambre, je le suis du regard et me demande pourquoi cette rémission paraît l'agacer plutôt que lui faire plaisir.



Alors que je conserve avec soin toutes les reliques de mon passé, j'ignore ce qu'est devenu ce portrait. Même s'il refusait obstinément de le regarder, mon professeur ne protesta pas lorsque j'accrochai son dessin au mur de l'atelier. Il est peu probable qu'il l'ait emporté avec lui dans son exil mais je préfère cette hypothèse à l'alternative, l'imaginer en train de détruire son oeuvre de ses propres mains.

Jeudi 11 mai 2000

Christophe et Joël nous divertissent, durant le cours d'esquisse, avec une histoire de fantôme. Depuis le début de la semaine, ils entendent des cris, qui proviennent de l'immeuble en face de leur appartement. Ces hurlements durent la majeure partie de la nuit, les empêche de fermer l'oeil et excite leur imagination. Christophe est persuadé qu'une femme est séquestrée et battue par un sadique. Joël ajoute que ces supplications lui glacent le sang. Toute la classe est recrutée à l'élaboration d'un plan visant à découvrir le fin mot de l'histoire.

Depuis le début de la semaine, mon professeur semble plus fuyant et taciturne que d'habitude. Nos échanges sont réduits à des monosyllabes. Chaque soir, il s'isole dans sa chambre en compagnie d'un livre, tandis que je m'occupe dans son atelier. Pour ne pas le déranger, je ne frappe à sa porte que lorsque je tombe d'épuisement. Il m'accueille d'un tiède baiser sur la joue et, sans autre cérémonie, me tourne le dos. Lorsqu'il recommence ce manège pour la troisième soirée consécutive, ma patience est à bout :

– Qu'est-ce que j'ai fait ?!

– Rien.

Il fixe son livre, comme s'il lui est pénible de rencontrer mon regard.

– Regarde-moi !

Il me toise.

– Qu'est-ce qu'il y a ? je demande.

– Rien.

J'ai envie qu'il m'avoue la vérité, il est fatigué de moi. Malgré son silence, je suis persuadée d'avoir compris le message. Tel un automate, je m'habille et rassemble mes affaires.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il.

– Je m'en vais, inutile de me faire un dessin.

Il me rattrape devant la porte d'entrée.

– S'il te plaît, ne pars pas... Reste, s'il te plaît.

Désarmée, je laisse choir mes affaires sur le sol.

– Tu m'épuises, je murmure en regagnant son lit.

Lorsqu'il m'entoure de ses bras et articule des excuses, je soupire :

– Ce chaud-froid est insupportable. Est-ce que ça t'amuse de me tourner en bourrique ?

– Non... mais depuis que je suis avec toi, j'ai l'impression d'être divisé. Une partie de moi veut te tenir à distance et l'autre te garder près de moi. Parfois l'une prend l'ascendant sur l'autre sans que je sache pourquoi.

– Comme ces derniers jours ?

– Oui.

– Merci de m'avoir expliqué.

– Ce que je viens de dire ne te fait pas peur ? demande-t-il.

– Si. Mais je préfère connaître la vérité. L'ignorance a un goût de plus en plus amer.

Il secoue la tête.

– La vérité ne l'est pas moins... Elle nous séparera.

– Je pense que tu me sous-estimes et je suis sûre que tu te sous-estimes.

– Et si je te disais que tes questions me donnent envie de partir en courant, tu persisterais à m'interroger ?

Il prononce cette question sans animosité aucune, juste de la curiosité.

– Oui, je continuerais jusqu'à ce que tu cèdes.

– Alors nous en sommes là, soupire-t-il... Je veux bien essayer de te parler d'elle, mais pas ce soir.

Enivrée par le succès, je lui accorde ce répit. Corps contre corps, nous oublions la muraille. Les obstacles s'évanouissent tandis que nous sommes occupés à nous fondre l'un dans l'autre.

Vendredi 12 mai 2000

Christophe et Joël possèdent une imagination fertile. Ce qu'ils ont pris pour les cris d'une femme torturée sont, en réalité, des miaulements de chats colériques, qui se battent devant leur immeuble. Malgré la déception de Christophe, l'expédition n'est pas vaine pour Joël. Il fait connaissance de la nouvelle femme de sa vie, une locataire de l'immeuble d'en face, qu'il confond avec un ange descendu du ciel. Echaudée, je ne parviens pas à manifester l'enthousiasme approprié.

Karine et moi attaquons le montage de notre film à l'intrigue caméléonesque en plaçant bout à bout nos scènes de paysages. Après un bref débat, nous les sacrifions et utilisons le reste, c'est à dire des scènes de nous-mêmes que nous n'avions pas prévu de mettre dans le film, en ajoutant un effet sépia pour créer une ambiance mélancolique.

Mon professeur tient sa promesse. Mais l'information qu'il me divulgue à propos de sa femme est si étrange, que je ne comprends pas immédiatement de quoi il parle.

– Elle n'aimait rien de ce qui était sucré.

– Pardon ?

– Lyse.

A l'évocation de ce nom, je ne peux m'empêcher de retenir mon souffle.

– Même le chocolat ? je demande

– Il fallait qu'il soit le plus noir possible, sinon elle ne l'appréciait pas.

– Qu'est-ce qu'elle aimait alors ?

– Les plats épicés au point de détruire les papilles gustatives.

J'esquisse un sourire et demande :

– Et toi ?

– Je préfère l'aigre doux.

Oui, l'aigre doux lui correspond bien. Et moi je ne vis que pour le sucré, évidemment !

Dimanche 14 mai 2000

Depuis que je connais son existence, j'essaie de me représenter Lyse, mais la femme que me décrit mon professeur ne correspond en rien à celle de mon imagination. Devant ce couple dépareillé, je commence à croire que les opposés s'attirent.

– Elle s'habillait avec soin et possédait un millier de chemises et de jupes dans des dégradés de tons si subtils, qu'ils provoquaient un débat entre nous.

– Qui gagnait ?

– J'avais un argument de poids. En tant que peintre, les couleurs étaient mon rayon.

Le sujet me paraît sensible, je l'oriente ailleurs :

– Alors vous faisiez armoire à part ?

– Oui. Elle avait un dressing organisé de façon militaire. Tel jour correspondait à tel vêtement, elle savait ce qu'elle porterait une semaine à l'avance. Elle prévoyait toujours tout.

Il prononce cette dernière phrase avec un regret si touchant, que je résiste à la tentation de le prendre dans mes bras. A la place, je saisis sa main, qu'il me confie sans hésitation.

– Et toi, je suppose que tu attrapais, au hasard, le premier pull que tu voyais dans ton armoire ? je demande.

– Oui, c'est exactement ce que je faisais.

Mardi, 16 mai 2000

Simon nous présente sa première publication, une BD de trois cases publiée dans le journal d'une de ses amies. Même si après quatre lectures, je n'ai toujours pas saisis le sens ni la chute de l'histoire, et que les explications de l'auteur rende le tout plus trouble encore, je souris en hoche la tête.

Le professeur d'histoire de l'art tente de nous transmettre son enthousiasme pour l'art minimaliste. Mais j'observe longuement le « Carré blanc sur fond blanc » de Malevitch et ne ressens qu'un vide intersidéral.

Mon professeur tient sa promesse. Malgré la souffrance que provoquent ses souvenirs, il me parle d'elle. Les détails confiés semblent sans importance, pourtant, en les plaçant bout à bout, je commence à compléter le puzzle.

– Elle était sociable et possédait le don de converser avec n’importe qui. De retour d’une soirée, elle était capable de citer le nom des personnes présentes, leur lien de parenté et leur métier respectif. Les gens la fascinaient.

Je prends le risque de poser la question qui me taraude :

– Elle n’avait rien à voir avec toi. Comment est-ce que ça pouvait fonctionner ?

– Parfois ça marchait, d’autre pas. Il fallait faire des compromis.

– Ces différences t’attiraient ?

– Oui. Elle était tout ce que je n’étais pas. Je la trouvais admirable.

Je suis saisie d’un doute.

– Et moi ? Qu’est-ce qui t’attire en moi ?

– Toi, tu me rappelles tout ce que j’étais, avant.

Enfin, je comprenais ce qui le séduisait en moi. Cet enthousiasme et cette naïveté que je cherchais à lui cacher, il les percevait tout de même et lui rappelaient sa jeunesse perdue. Sans en avoir conscience, je m’étais transformée en miroir. Parfois, il appréciait cette réflexion du passé, parfois, il devait la trouver pesante. Nageant entre deux eaux, je suppose qu’il n’arrivait pas à décider si ma présence lui était nécessaire ou intolérable.



Jeudi, 18 mai 2000

Pour développer notre imagination, le professeur de conceptualisation artistique nous demande de détourner des proverbes populaires. Une de mes variations « Une hirondelle ne fait pas le printemps mais chie sur les voitures » provoque l'hilarité, l'autre « Un homme averti vaut une femme » démarre un débat acharné. Sarah, qui n'apprécie guère que j'empiète sur son territoire, me jette un regard ennuyé, auquel je réponds par un haussement d'épaule et une mimique innocente.

Plus mon professeur me parle de Lyse, plus je ne peux m'empêcher d'apprécier ma rivale. Être jalouse de cette femme et affronter mon contraire, ne me semble d'aucun secours. Je devine que le noeud du problème se situe ailleurs.

– Elle avait les pieds sur terre et n'hésitait pas à venir me chercher dans les nuages. Elle était mon ancre.

– Etait-elle plus âgée ?

– Nous avons le même âge mais elle prétendait avoir épousé un gamin de dix ans.

– Que lui est-il arrivé ?

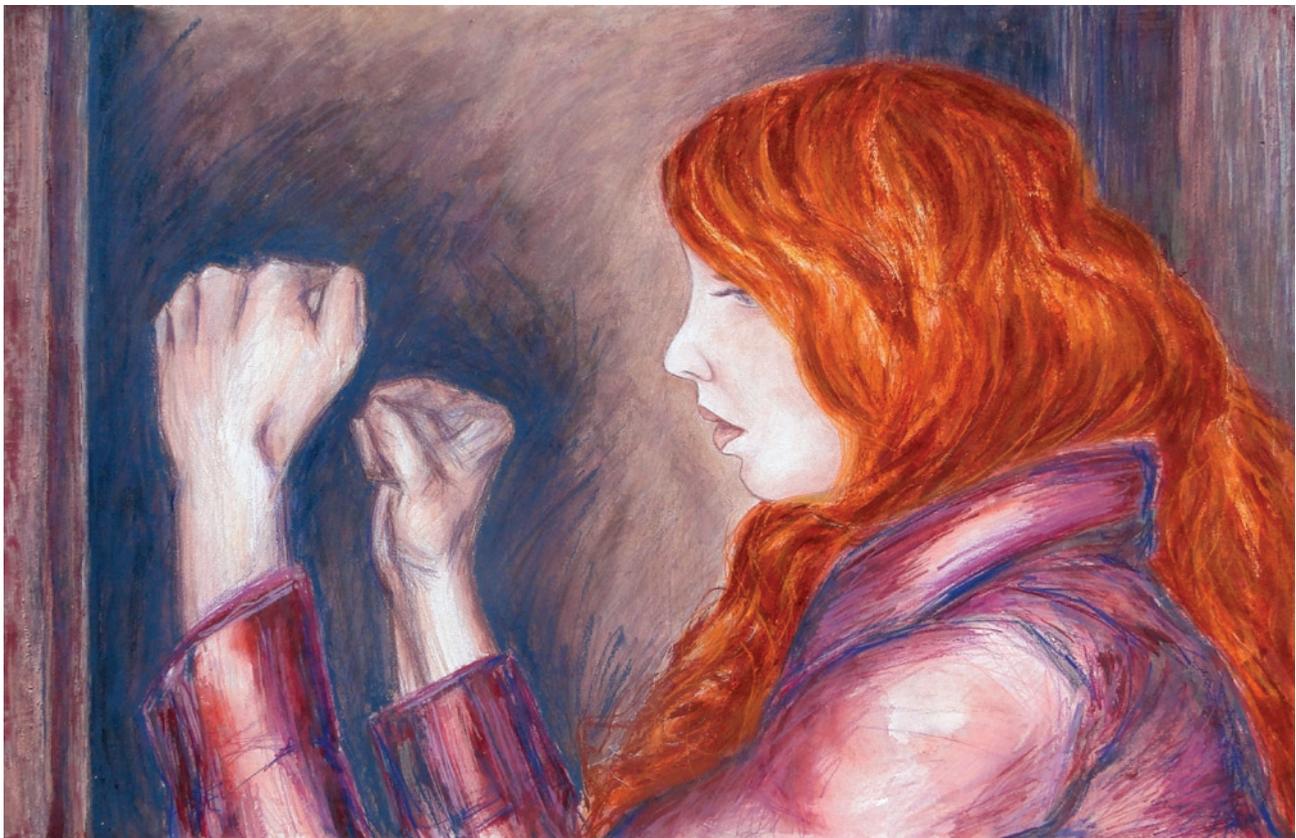
Il grimace et baisse la tête. Stupéfaite de le voir refouler ses larmes, je m'approche vivement de lui, mais il arrête, d'un geste, mon élan affectueux. Figée sur place, je demeure immobile lorsqu'il s'enferme dans sa chambre. Des sanglots étouffés me parviennent à travers la porte, j'endure ce supplice jusqu'à ce que je sente mon estomac s'ouvrir en deux, puis, me résigne à tambouriner à sa porte.

– S'il te plaît, laisse-moi entrer.

– S'il te plaît, laisse-moi tranquille.

– Je suis désolée.

Il ne me répond pas. La porte demeure close.



Vendredi, 19 mai 2000

Je tends une embuscade à mon professeur, devant l'entrée de sa chambre. Lorsqu'il apparaît, je n'hésite qu'une seconde avant de me jeter dans ses bras. Il m'accueille sans chaleur, mais ne me repousse pas.

- Je ne veux plus répondre à tes questions.
- Pardonne-moi, je ne cherchais pas à te blesser, juste à comprendre.
- Je ne peux plus répondre à tes questions.
- Alors je n'en poserai plus.

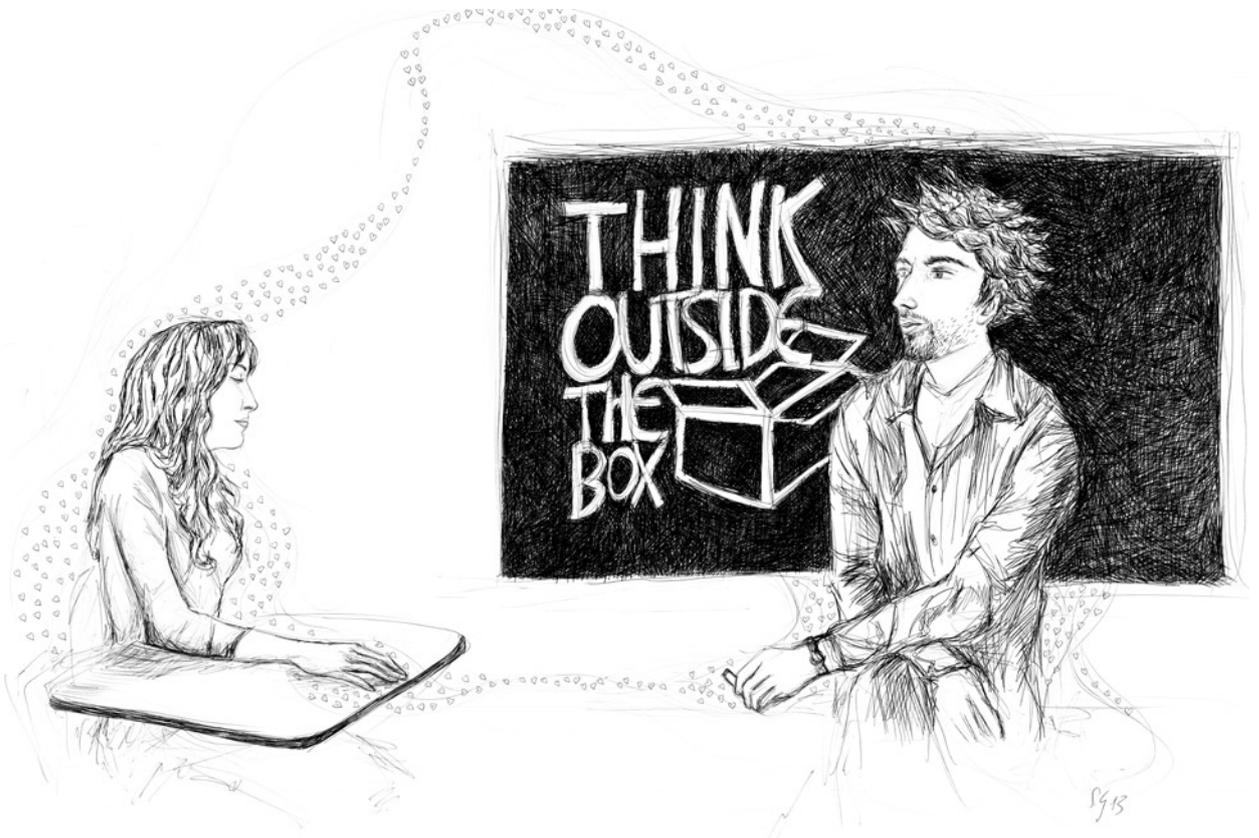
A ces mots, il se détend et me serre contre lui.

Il est clair que les chaînes du portail ne céderont pas, pourtant, une intuition m'incite à persévérer. Il me semble que si je tends suffisamment l'oreille, je percevrais la réponse à travers la porte close.

L'après-midi, Karine et moi filmons des scènes supplémentaires pour parfaire notre film d'auteur. Depuis le début, nous avons changé cent fois de scénario, mais le dernier en date semble convainquant. Il est ridiculement dramatique et nous permet de conserver une scène de paysage, celle du cimetière et de ses tombes.

Je n'avais pas fait le lien, à l'époque, entre cette visite au cimetière et la révélation de mon professeur. S'agissait-il d'une simple coïncidence ou mon partenaire déteignait-il sur moi au point de me rendre morbide et de me faire rechercher la compagnie de fantômes ?

Non, il me semble que son influence s'exerçait à un autre niveau. Il était mon professeur et son rôle était de m'apprendre ce qu'il connaissait. Il m'enseigna la peinture, le non-conformisme, la vulnérabilité, la vie, la mort, l'amour et la souffrance que l'on éprouve lorsque l'être aimé disparaît.



Lundi 22 mai 2000

Durant la semaine et demie, qui précède les examens, mon objectif est de terminer mes travaux et le montage de notre film, pour m'occuper de la tâche la plus importante : découvrir le secret de mon professeur. Motivée, je travaille d'arrache-pied et ignore le chaos ambiant renforcé par le groupe de black metal en bruit de fond.

– Je ne sais pas comment tu arrives à te concentrer avec cette « musique », soupire Karine.

– Mmh.

Julie se joint à la conversation et déclare, sans ironie aucune :

– Vous savez, au milieu des grognements, il paraît qu'ils disent des phrases.

Mercredi 24 mai 2000

Heureuse de mettre un point final à notre superproduction, j'espère que les professeurs confondront l'intrigue impossible avec une volonté artistique.

Dans la salle de montage, Karine et moi visionnons le film de Simon et Théo, qui met en scène un escargot. Le gastéropode effectue un éprouvant trajet pour parvenir sur le toit d'un immeuble. La fin reste ouverte et nous ignorons si l'acteur principal a sauté dans le vide.

Depuis que j'ai cessé de questionner mon professeur, l'ambiance est au beau fixe. Même si cette éclaircie est agréable, elle ne me donne pas envie d'abandonner mes recherches. Dommage que cette relation remplie de non-dit ne me satisfasse plus.

Que se serait-il passé, si j'avais renoncé à l'interroger ? La fin aurait-elle été la même ? Sans doute, n'aurais-je fait que retarder l'inévitable. Décidée à aller de l'avant, la concession de rester dans le noir me paraissait inacceptable. J'en avais assez, la coupe des compromis était pleine.

J'allais apprendre, à mes dépens, qu'il serait plus facile de déplacer une montagne, que de faire avancer mon professeur sans son consentement.



Jeudi 25 mai 2000

Pour débiter mon enquête, je ressors la liste au sujet de mon professeur, démarrée l'année passée et complétée au fur et à mesure.

MON PROFESSEUR

- N'aime pas Isabel Allende ni ma façon de conduire ;
- Aime « La Conjuración des imbéciles » et Haruki Murakami ;
- Se définit comme immobile ;
- Habite dans un appartement / décoration inexistante / vide grenier il y a cinq ans, depuis ne conserve rien, à part mes lettres, qu'il cache dans un livre d'Egon Schiele ;
- 35 ans / Né le 22 février ;
- Enseigne depuis 4 ans dans cette école ;
- A une image de lui épouvantable ;
- Possède un humour sarcastique délicieux.
- COUPABLE (01.10 ? - 14.10 ? - 02.11 - 17.11)
- Dit qu'il n'est plus sain d'esprit depuis cinq ans ;
- N'a pas d'adresse e-mail ;
- N'aime pas les fêtes de fin d'année ;
- Est amoureux d'un fantôme depuis cinq ans ;
- A mis sa vie entre parenthèse / a arrêté de peindre mais a gardé son atelier / n'arrive plus à se regarder en face ;
- Est capable de faire la cuisine ;
- Il demande pardon à Lyse / dit que Lyse ne reviendra pas ;
- N'a plus eu de relation intime depuis des années / depuis la mort de Lyse ;
- Est persuadé que je vais le quitter ;
- Dit qu'il ne se donne pas le droit de m'aimer ;
- A abandonné ses études de droit pour devenir peintre ;
- Fils unique, ne s'entend pas avec ses parents ;
- Ne vivait pas de sa peinture ;
- Ses amis le forçaient à aller de l'avant, s'est éloigné d'eux ;
- A eu des relations avec trois femmes ;
- Est passé par une école d'art ;
- A été marié durant quatre ans (relation de dix ans) / est veuf / Lyse ;
- Lyse n'était pas artiste / détestait les aliments sucrés et préférait les plats épicés / s'habillait avec soin, était organisée, planifiait tout / attirait le regard des gens, était sociable, aimait les gens / était son opposé / ne connaissait rien à la peinture mais l'encourageait à sa manière / avait les pieds sur terre / le trouvait immature, était son ancre / l'attirait par ses différences / mourut à trente ans ;
- Manque d'enthousiasme suspect à l'idée d'une rémission ;
- Se sent divisé par rapport à moi ;
- Refuse de dévoiler la cause de la mort de Lyse, semble souffrir beaucoup par rapport à cela.

Le dernier point m'apparaît comme le noeud du problème. Après avoir considérée plusieurs hypothèses, le fait que sa femme se soit suicidée semble la cause la plus crédible à provoquer son sentiment de culpabilité, mais ne me persuade pas entièrement. Rien de ce qu'il m'a confié sur elle ne confirme cette piste. Lyse, une femme joyeuse et sociable, avec les pieds sur terre, se serait-elle égarée au point de se supprimer ?

Je ne trouve aucun moyen d'en avoir le coeur net, interroger mon professeur est hors de question et je ne connais ni sa famille, ni ses amis, ni personne à même de me renseigner.

Ironiquement, c'est l'intéressé, lui-même, qui me fournit la solution. Lorsque je lui réclame une partie du journal, il me tend, sans broncher, la rubrique nécrologique. Une ampoule s'allume au-dessus de ma tête comme dans les dessins animés. Comme je fixe le journal avec intérêt, il s'inquiète :

– Quelqu'un que tu connais ?
Je secoue la tête.

Vendredi 26 mai 2000

L'école désertée au profit de la bibliothèque, je consulte les rubriques nécrologiques de l'année 1995. Devant les trois cent soixante-cinq journaux à éplucher, je me prends à espérer, égoïstement, que sa mort soit survenue en début d'année. Ce n'est pas le cas et je suis saisie de doutes, lorsque j'atteins le mois de mai. Que va m'apprendre cette notice ? La cause de sa mort sera-elle mentionnée ? Peut-être devrais-je également me concentrer sur les articles ? Comme je ne souhaite pas refaire immédiatement connaissance avec le journal du premier janvier, je me résous à reprendre mon enquête ultérieurement.

Le soir, épuisée par mes recherches, mes paupières se ferment d'elles-mêmes.

– Tu travailles trop, s'inquiète mon professeur.

– C'est pour la bonne cause.

Du moins, j'en suis persuadée.

Lundi 29 mai 2000

La réponse est au-delà de ce que j'avais imaginé. Je connaissais la pointe de l'iceberg mais ignorais la partie immergée, qui m'apparaît soudain, dans toute son énormité, sa complexité et son horreur. A la fin, ce ne sont pas les journaux qui me renseignent, mais la voisine du quatrième, une charmante vieille dame, qui délivre cette bombe, sans en avoir conscience.

Je la croise dans les escaliers. Lorsqu'elle se plaint de l'absence d'ascenseur et me demande de quel étage je viens, ma réponse semble l'étonner.

– Vraiment, de l'appartement de Monsieur Exquis ?

Je hoche la tête.

– Eh bien, il était temps. Il me faisait du souci cet homme. Ce n'est pas sain de s'isoler à ce point. C'est tragique ce qui lui est arrivé. Sa pauvre femme était si sympathique. Elle était toujours de bonne humeur et s'arrêtait souvent pour faire la causette. Vous savez, aujourd'hui, les gens sont si pressés.

Les battements de mon cœur s'accélérent imperceptiblement.

– Vous connaissiez Lyse ?

– Oh oui, ça fait trente ans que j'habite l'immeuble, vous savez à force tout le monde se connaît. C'est comme une petite communauté...

La réponse est si proche, dans quelques instants je pourrais l'effleurer.

– Lorsque Lyse est morte...

– Quelle tragédie ! Tout le monde dans l'immeuble était désolé. Lui ne s'en est jamais remis. Le pauvre, cet horrible accident. Il n'a plus retouché un volant depuis, vous savez. Il se déplace toujours à pieds. Bien sûr, il a revendu sa place de parc, à quoi ça lui aurait servi. Autant que quelqu'un d'autre l'utilise...

Il semble que j'ai mal interprété un élément clef de ma liste. Les questions se bousculent au seuil de mes lèvres tandis que ma tête semble sur le point d'exploser.

– Un accident... Il se sent responsable, je murmure.

– Responsable ? Coupable vous voulez dire. Ce qu'il n'a pas compris c'est que les accidents, ça arrive à tout le monde. Il n'a pas eu de chance voilà tout. Si sa femme n'avait pas été sur le siège passager. Elle est morte sur le coup, lui, pas une égratignure. Il n'a pas supporté. La vie est cruelle parfois...

Ses phrases, semblables à des coups de maillet, m'assomment. Au bord du malaise, je m'assois sur les marches.

– Ça ne va pas Mademoiselle ?

Je marmonne vaguement : « chute de pression ». Un plongeon spectaculaire, il me semble que je dévale un immeuble de trente étages.

Le reste de la journée se passe dans un brouillard opaque. Lorsqu'on m'adresse la parole, je

réponds machinalement et mes interlocuteurs semblent à des kilomètres. Un état de stupeur m'a envahi et ne veut plus me quitter. De guerre lasse, je rentre chez moi, m'affale sur mon lit et m'endors en espérant, qu'au matin, un rayon de soleil parvienne à transpercer cette brume.

Mardi 30 mai 2000

Le brouillard évanoui, il ne me reste qu'à cogiter. Tout ce temps, je me suis fourvoyée en croyant devoir me mesurer à sa femme alors que mon adversaire était mon professeur, lui-même, et cette partie de lui persuadée de sa culpabilité. Devant ce concurrent redoutable, j'ignore si je serais de taille. Mon empathie me souffle de ne pas l'abandonner à sa misère, tandis que ma raison me crie de partir en courant.

Après les cours, l'objet de ma réflexion me tend une embuscade.

– Où étais-tu hier ?

– Je me sentais mal alors je suis rentrée chez moi.

– Inutile de s'inquiéter au sujet des examens, au point de te rendre malade.

J'apprécie sa sollicitude, même si elle est totalement à côté de la plaque. Comme je reste muette, il pose sa main sur mon front et me regarde d'un air soucieux.

– Tu ne sembles pas avoir de fièvre. Je passerai tout de même à la pharmacie, ma réserve de médicaments est plutôt sommaire.

Soudain, j'éprouve une envie irrésistible de me jeter à son cou. Lorsque mes bras l'emprisonnent, il reste stupéfait un instant, puis, demande :

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Je t'aime.

– Moi aussi. Mais tu es bizarre, aujourd'hui. Je te rejoins à l'appartement, à moins que tu veuilles rester chez tes parents ce soir ?

Saisie d'une impulsion irrésistible, je secoue la tête.

Par ce simple geste, je suis mon cœur, une fois de plus, et abandonne toute prudence.



Les frontières entre mon alter ego et moi, paraissent de plus en plus ténues. Alors que je n'ignore rien de la fin de l'histoire, je ne peux me voiler la face et prétendre que j'aurais agis différemment aujourd'hui. Il me semble qu'il était impossible de faire demi-tour à ce moment-là, sans éprouver, par la suite, le regret poignant de ne pas avoir tenté le tout pour le tout.

Qu'importe si j'ai agi par entêtement, idéalisme ou empathie, cette décision était une forme de courage et, même si j'en ai souffert par la suite, je ne la regrette pas.



Jeudi 1er juin 2000

Cette journée d'examens, mise en perspective par la révélation à propos de mon professeur, m'apparaît comme une formalité secondaire. Karine m'annonce, en primeur, la note de notre film. Je n'y crois pas et demeure incrédule lorsque la note maximale se confirme. Lorsque les professeurs s'extasient sur mes peintures et s'étonnent de mes progrès, je jette un coup d'oeil au responsable, qui m'adresse un sourire entendu.

Même si ma moyenne est bonne et que je passe l'année sans difficulté, j'hésite à continuer les cours. Lorsque j'interroge mon « conseiller en orientation », il hausse les épaules.

– Je ne sais pas, c'est à toi de voir.

– J'ai envie de continuer à peindre, mais pour le reste, j'ai l'impression de perdre mon temps.

– Tu as trouvé autre chose ?

– Peut-être... Il y a ces cours du soir pour devenir webmaster...

– Moi qui pensait échapper à la technologie. C'est entendu, j'achèterai un ordinateur, mais ne compte pas sur moi pour l'installer.

Je le regarde les yeux ronds.

– Tu veux m'acheter un ordinateur ?

– Il faudra que tu puisses t'exercer, non ?
– Si mais...
– Il faudra acheter un bureau également.
Hébétée, je me contente de hocher la tête.
L'homme, persuadé de mon départ imminent, fait désormais des projets à long terme ? C'est à n'y rien comprendre.

A peine avais-je renoncé à l'interroger, qu'il se prenait à fantasmer sur un futur à deux. Souhaitait-il vivre à jamais dans le déni et pensait-il qu'une relation basée sur un tel non-dit puisse être viable ? Il ne se rendait pas compte que la limite fixée était aussi inévitable qu'une condamnation à mort et présageait la fin de notre relation.



Samedi 3 juin 2000

Six jours depuis la révélation de la voisine et je n'ai toujours pas osé aborder le sujet avec mon professeur. Ce secret me pèse tous les jours davantage. Jour et nuit, je me triture l'esprit et élabore milles tentatives d'amorces plus ridicules les unes que les autres, qui vont de « je sais tout ! » à « est-ce que tu n'aurais pas eu un accident de voiture, il y a cinq ans ? ».

Le sujet de ma réflexion, lassé de mes tergiversations, me facilite la tâche :

– Je croyais que tu te rongerais les sangs à propos des examens, mais ils sont terminés et tu es toujours à l'agonie, pourrais-je savoir ce qui te tracasse ?

– La voisine du quatrième m'a raconté une histoire l'autre jour.

Des lignes d'appréhension creusent son visage.

– Quel genre d'histoire ?

– Celle d'un homme qui a perdu sa femme de façon si tragique, qu'il n'arrive pas à tourner la page.

Après un long silence, il murmure, résigné :

– Alors tu sais. Ta curiosité est satisfaite. Il ne te reste qu'à me quitter.

– J'y ai réfléchi. Je n'en ai pas envie.

Il paraît stupéfait.

– Comment ?

– Ton passé est plus lourd que je l'imaginai. Je ne sais pas si je pourrais t'aider, mais j'ai envie d'essayer.

– Pourquoi ?

– Parce que je t'aime et je compatis.

Ma réponse l'enrage.

– Tu compatis !? J'ai tué ma femme !

– C'était involontaire, un accident.

– Un accident dont je suis responsable !

– Personne n'est à l'abri d'une erreur.

– La mienne est impardonnable.

– Ce n'est pas à moi de le faire, mais si tu en as besoin, je te pardonne.

Il secoue la tête.

– Tu ne peux pas, tu ne sais plus ce que tu dis !

Devant son air paniqué, j'adopte un ton apaisant.

– Je te pardonne et je pense que tu devrais te pardonner à toi-même.

– Tu ne peux pas, tu ne sais pas, je n'y arrive pas, tu ne dois pas, bredouille-t-il.

Il ressemble à animal apeuré. Je pose la main sur son épaule.

– Tout va bien, calme toi.

– Tu ne dois pas, répète-t-il.

– Je ne dois pas quoi ?

– Me pardonner.

Il est dans un tel état, qu'il serait vain de le raisonner. Je n'essaie pas.

Le reste de la journée, il se réfugie dans le mutisme, tandis qu'une confusion silencieuse me tient compagnie.

Lundi 5 juin 2000

Les professeurs, au courant de la propension de Christophe à se tirer dans le pied, ne bronchent pas devant la présentation des maigres travaux rescapés de sa folie destructrice. Tout le monde passe l'année.

Les examens terminés, il ne reste qu'à nous tourner les pouces. J'annonce mon départ à Karine, qui le prend avec philosophie mais ne se réjouit pas de subir un cours individuel d'esquise.

Mercredi 7 juin 2000

Au fil des jours, Sarah se dévêt pour attirer sa proie. Si mes calculs sont exacts, elle parviendra à ses fins avant que j'aperçoive ses dessous et qu'Alexandre se noie dans ses propres liquides.

La professeure d'académie nous demande de nous occuper gentiment. Je confectionne une galerie de portraits souvenirs de tous les élèves et utilise l'excuse de mon départ imminent pour venir à bout des récalcitrants.

Depuis notre discussion, mon professeur s'est mis en tête de me décourager. Lassée, je l'écoute d'une oreille distraite.

- Pourquoi restes-tu avec moi ?
- Parce que j'en ai envie.
- Je n'ai rien à t'offrir.
- Je me contente de peu.
- Tu n'as rien à faire ici, il n'y a rien pour toi ici.
- Qu'est-ce que tu as prévu de faire pendant les vacances ?
- Ne change pas de sujet.
- Nous pourrions partir quelque part.
- Où ?
- Où tu veux.
- On verra.

Persuadé de ma fuite prochaine, il prononce ce « non sous-jacent » de façon machinale. Je choisis d'ignorer sa certitude.

Vendredi 9 juin 2000

Durant le cours vidéo, Karine et moi, commentons nos réalisations et découvrons que notre film regorge de symboles involontaires. Deux heures de surf sur Internet remplacent le cours d'infographie.

Tous les soirs, à mon désespoir, mon professeur répète inlassablement son chapelet de dissuasion.

- Tu mérites mieux que ça, mieux que moi.
- Je me contente d'un soupir.
- Je n'ai pas le droit de t'accabler de la sorte.
 - En effet !
 - Il vaudrait mieux que je te laisse partir, continue-t-il, imperturbable.
 - Je ne vais pas te quitter, alors laisse tomber !
 - Tu es déraisonnable !
 - Tu es insupportable !
 - Raison de plus pour...
 - Tu me fatigues. Quand tu auras fini, rejoins-moi.

Je me dirige résolument vers sa chambre. Lorsqu'il me rejoint et se couche près de moi, je murmure :

– Si tu ne veux plus de moi tu n'as qu'à me quitter, au lieu d'essayer de me faire porter le chapeau.

- Je n'ai pas envie de te quitter.
- Alors arrête de me harceler, je ne t'écoute plus de toute façon.

Il esquisse un sourire.

– Tu ne m'as jamais vraiment écouté.

Au lieu de protester, je m'empare de mon sac, sort ce cahier et l'ouvre à une page au hasard.

– Le mardi 5 octobre, tu m'as dit que la BD ne me plaisait pas parce que j'étais une peintre...

Le vendredi 5 novembre, tu m'as dit que tu avais une désastreuse influence sur moi... Dois-je continuer ?

Il fixe mon journal avec incrédulité et s'exclame :

– Fais-moi voir ça !

Je secoue la tête. Il paraît abasourdi.

– Tu as vraiment consigné chacune de mes paroles ? Je pensais que tu bluffais.

– J'ai envie de me souvenir.

– C'est important pour toi de te rappeler ce que j'ai dit il y a huit mois ?

– Non mais au fur et à mesure j'ai une vue d'ensemble, qui me permet de voir l'évolution des événements.

– Intéressant. Puis-je ? demande-t-il en tendant le bras vers le cahier.

– Je préférerais te le lire moi-même.

– Alors vas-y.

J'examine son visage pour déceler une trace de moquerie mais n'en découvre aucune.

– Je t'écoute, insiste-t-il.

Tout en lisant, je sens son regard sur moi. Chaque fois que je lève les yeux, je lis une émotion différente sur son visage. Parfois, il sourit, parfois, il soupire, parfois, il secoue la tête, parfois, il lève les yeux au ciel, parfois, il rigole, parfois, il grimace, parfois, il hausse ou fronce les sourcils, parfois, il m'écoute gravement, mais jamais je ne surprends une expression d'ennui ou d'indifférence.

A la fin, il rend un verdict étonnant :

– Je suis extrêmement pénible.

Je secoue vivement la tête.

– Pas du tout, tu es intéressant.

– L'amour rend aveugle, paraît-il.

– Si c'est le cas, je souhaite ne jamais retrouver la vue.

Etonnamment, il ne trouve rien à répondre à cela.

Mardi 13 juin 2000

La plupart des élèves désertent l'école en faveur de la piscine. Le professeur de BD fait une brève apparition pour nous donner un exercice, au cas où, nous aurions envie de travailler et s'éclipse peu après.

Par acquis de conscience, Karine et moi bravons la chaleur, jusqu'au cours d'histoire de l'art, mais le professeur ne nous rend pas notre courtoisie.

Depuis notre discussion, mon professeur a renoncé à me convaincre de ses lacunes mais demeure, néanmoins, distant. Comme je suppose qu'un bref éloignement nous ferait du bien, j'accepte l'invitation d'une amie à la montagne pour la semaine suivante. A cette nouvelle, mon professeur est extatique :

– Excellente idée, le changement d'air te profitera.

J'essaie de ne pas confondre cet enthousiasme avec une volonté de se débarrasser de moi.

Jeudi 15 juin 2000

Pour braver la canicule, Karine et moi passons le cours d'esquisse, les pieds plongés dans une bassine d'eau. La professeure ne s'en formalise pas, nous remercie d'être toujours disponible et dépose deux plaques de chocolat sur nos tables respectives. Karine a de la peine à se remettre de cette attention, tandis que je demeure incrédule.

Depuis l'annonce de mon départ, mon professeur me couvre d'attentions. Même si je ne comprends rien à ce brusque changement d'humeur, cela ne m'empêche pas d'être soulagée de ce revirement.

Dimanche 18 juin 2000

Toute la journée, il me suit, telle une ombre. Le matin, il me réveille d'une pluie de baisers. Chaque fragment de mon corps est baptisé et il procède avec une telle lenteur, que je le supplie d'en venir au fait. Il s'exécute en répétant mon prénom inlassablement, pour m'assurer de l'unique objet de ses pensées. Bientôt, nos prénoms, à l'image de nos corps, s'entremêlent.

Il prépare le dîner et m'aide à faire ma valise, qu'il porte jusqu'à ma voiture.

A l'heure de partir, lorsqu'il me serre contre lui, sa ferveur me coupe le souffle.

– Tu devras te rappeler que je t'aime, dit-il.

Cette déclaration me déconcerte.

– A t'entendre, j'ai l'impression de partir pour un siècle.

– Les jeunes oublient vite.

– Rassure-toi, ce n'est pas mon cas. J'ai bonne mémoire et tu es inoubliable.

Au lieu de sourire, il grimace.

Un instant de panique, j'ai l'intuition étrange que je ne le reverrai plus jamais. La tentation d'abandonner mes plans et de rester avec lui devient plus forte que tout. Je me raisonne à l'abandonner sept petits jours et tourne les talons.



Mercredi, 21 juin 2000

L'impression d'être dans un autre monde, ne me quitte pas. Ici tout est simple, aucune préoccupation ni obligation ne vient troubler nos journées. Malgré ce calme, mon partenaire lunatique me manque terriblement et j'ai hâte de le retrouver.

Dimanche 25 juin 2000

J'ouvre la porte de son appartement et ne rencontre que le vide. Tous les meubles ont disparu. Paniquée, j'explore le reste. La cuisine est vidée. Dans la chambre et la salle de bain, il ne reste que mes affaires. Dans l'atelier, je trouve le matériel emballé dans des cartons et mes tableaux, un simple mot scotché sur l'un d'eux.

Ma lumière,

Tu avais raison, ce n'est pas à toi de prendre la responsabilité de notre rupture, c'est à moi. Je ne peux pas continuer éternellement à te faire subir mes humeurs et mes problèmes. En t'écoutant lire ton journal, j'ai réalisé tout ce que je t'avais fait subir. Tu n'as rien à te reprocher. Tu m'as apporté beaucoup et tu n'as récolté que des miettes en retour. Tu mérites et tu trouveras quelqu'un d'équilibré, quelqu'un qui t'aimera entièrement, pas un homme brisé, incapable de recoller les morceaux.

En ce qui concerne l'atelier, je suis désolé, je sais que tu comptais dessus. Lorsque j'étais à l'école, j'ai rencontré un artiste qui est devenu mon mentor. Je lui ai parlé de toi et lui ai donné ton numéro. Tu peux avoir confiance en lui, je te laisse entre de bonnes mains. Continue à peindre et tu iras loin.

Je n'arrive pas à y croire. C'est un mauvais rêve. Je ne vais pas tarder à me réveiller.

Mon journal s'arrête là. Après sa désertion, je ne me sentais plus le courage d'écrire. Il n'y avait plus rien à retranscrire de toute façon.

J'attendis, en vain, de ses nouvelles, mais il ne m'en donna pas et ma déception était telle que je ne cherchais pas à le retrouver. Deux ans plus tard, je reçus une invitation à une exposition. Le nom de mon professeur imprimé en gras figea mon sang. Le simple « merci ! » griffonné au bas de la carte ne m'apporta aucune satisfaction. J'étais encore blessée, encore en colère et cette invitation timide arrivait trop tard. Mon coeur brisé refusait de répondre à son appel.

A l'époque, je ne comprenais pas ce qui l'avait incité à fuir et m'accusais de milles blâmes. Je l'avais trop poussé, pas assez rassuré, trop étouffé. A présent, je réalise que, ce qu'il n'a pas supporté, c'était mon empathie. Comment pouvait-il accepter mon indulgence à son égard alors qu'il refusait catégoriquement de se pardonner à lui-même ? Paradoxalement, c'est en acceptant son passé que je le perdis.

Aujourd'hui, avec le recul, je lui pardonne son abandon. Il n'était pas prêt et m'avait mis en garde à maintes reprises, pourtant, j'avais préféré ne pas l'écouter et croire que tout s'arrangerait. Finalement, le blâme revient à mon idéalisme et à un mauvais timing.

« Et maintenant ? » me souffle à l'oreille une petite voix innocente « Qu'est-il devenu ? Et si tu le retrouvais ? Et si tu répondais à son invitation ? »

Aller le chercher, après toutes ces années ! ? Une expédition qui frise la démence. Mon idéalisme me perdit une fois. Devrais-je l'enterrer définitivement ou lui laisser une seconde chance ?



Deuxième partie : LUI

Ma lumière,

Une nuit perpétuelle s'est installée. Une obscurité opaque dans laquelle je sombre inexorablement. Les jours filent, chacun semblable au précédent, vide. Je n'ai plus la force de me débattre contre cet engourdissement.

Alors je t'écris cette pathétique lettre fantôme, qui ne sera jamais mise en face de tes yeux. Je t'écris dans l'espoir de retrouver le souvenir de ta lumière. Je ne t'en déroberai pas beaucoup, une lueur suffirait à neutraliser ce néant.

Admettrais-tu l'audace d'une telle demande ? Oui, bien sûr, que n'as-tu accepté de ma part, avant que je trahisse toutes tes attentes. Voilà que je m'apprête à t'utiliser une fois de plus, à convoquer ta présence qui préférerait, sans doute, être laissée en paix. Il faudrait faire autrement, se débrouiller seul, mais je ne saurais pas, je n'ai jamais su. Pardonne-moi.

Au moins, suis-je devenu le fardeau de quelqu'un d'autre. Pascal eut la gentillesse de m'accueillir dans son appartement jusqu'à ce que, selon ses dires, je me remette sur pieds. Mais tu ne sais pas qui est Pascal. J'ai prétendu avoir perdu de vue tous mes amis. Ce n'était pas vrai, lui, je n'ai pas réussi à m'en débarrasser. Malgré mes réponses monosyllabiques à ses téléphones, malgré ses lettres restées sans réponse, malgré ses visites accueillies avec la plus grande froideur, il persistait. Sa persévérance, comme la tienne, frôlait la dévotion. La semaine, où tu m'as reproché, à raison, de t'avoir abandonnée, je l'ai passée chez lui. Je ne sais pas ce qui m'a poussé à te cacher son existence. [Une alliance létale. Il ne serait rien resté d'elle à la fin]

Pardonne mes divagations, ce que j'écris n'a plus le moindre sens. Selon Pascal, j'alterne des phases de conscience et d'inconscience. Parfois, je me sens comme une marionnette dont quelqu'un d'autre tire les ficelles, un pantin possédant de moins en moins de sursauts de vie. Je ne sais pas qui est cet inconnu qui me contrôle, mais je suis persuadé qu'il ne me veut pas du bien. Que se passerait-il si je lui abandonnais les commandes ? Je suis si fatigué de lui résister. Aurais-je enfin touché le fond ?

Ma lumière,

Je suis toujours là et résiste à mon coriace envahisseur, dont je ne comprends pas l'agenda. Selon mon vœu, Pascal m'acheta une boîte de crayons de couleurs. Enthousiaste, il me félicita vivement de mon initiative. Je n'ai aucun souvenir de lui avoir demandé quoi que ce soit. Je ne l'ai pas contrarié. Je suis fou, pourtant, je n'ai aucun désir de me faire enfermer.

Pascal, comme à son habitude, fit les choses en grand, un coffret de nonante-six crayons de couleurs, qui, si j'avais mon mot à dire, resterait fermé, [J'ouvre la boîte de Pandore. Tout en sortira], une gomme, un taille crayon, un bloc de feuille A2, des crayons graphite, des fusains, des sanguines, de l'aquarelle, de l'encre, des pastels, des pinceaux, de la gouache, un chevalet. Devant mon air incrédule, il m'avoua s'être laissé légèrement emporté.

Que penserais-tu de cela ? Toi qui m'encourageais à reprendre la peinture.

J'ai conservé le portrait que j'ai fait de toi. L'auteur m'importe peu, le sujet, par contre... C'est étrange, je ne suis pas quelqu'un qui garde les objets d'habitude, [comme les gens, ils ME filent entre les doigts], pourtant, je ne pouvais me résoudre à abandonner ta représentation. Ce pâle reflet, punaisé au-dessus de mon bureau, est désormais tout ce qu'il me reste.

Pascal, malgré sa curiosité, ne m'interrogea pas sur ton identité. Je lui en suis reconnaissant. S'il l'avait fait, je n'aurais su quoi lui répondre. Une de mes élèves ? Dérisoire, tu étais plus que ça. [Vois-tu comme ces eaux reflètent ton image.] Le deuxième amour de ma vie ? Sans doute serait-il de mauvais goût de te présenter, au frère de mon premier amour, vêtue de cette appellation. Pourtant, tu l'es. Pourtant, il ne s'en offusquerait pas. Depuis le temps, qu'il se moque de mon deuil éternel. Il aurait apprécié la nouveauté de ta présence. Vous vous seriez entendus à merveille.

Lui, toi et mes deux moi, quel étrange quadriptyque nous aurions fait !

Ma lumière,

Les crayons de couleurs ne restèrent pas prisonniers de leur coffret. Je n'ai aucun souvenir de les avoir utilisés, pourtant, le résultat, punaisé à côté de ton portrait, me toise de ses yeux bleus perçants. Un

autoportrait. Quelle ironie ! Comme s'il n'existait pas suffisamment de version de moi-même. [Il ne peut en rester qu'un]

Placés côte à côte, nous formons un curieux ensemble. Toi, l'apparition, moi l'homme brisé qui te réinvente. Je ne comprends toujours pas ce qui t'attirait en moi. A l'époque, je me persuadais que ta vision de moi était faussée. Il ne pouvait en être autrement. Chaque fois qu'un élément de mon passé surgissait, je m'attendais à te voir fuir. Ton immuabilité me stupéfiait. A la fin, étrangement, elle me contrariait. [Faute avouée à moitié pardonnée] Au lieu d'examiner ce sentiment, je préférerais, comme à mon habitude, amorcer une retraite stratégique.

J'ai l'impression que mon double de papier me juge d'un air désapprobateur. [Miroir, MON beau miroir, dis-MOI qui suis-JE] S'il pouvait parler, il marmonnerait sans doute : « Tu es un lâche en plus d'être le dernier des imbéciles. ». Mais peut-être n'est ce qu'une illusion ? Je me méfie désormais de moi-même. [Aie confiaaaaaance]

J'interrogeai Pascal, il lui sembla que mon double de papier affichait un air déterminé. Cette affirmation ne me rassura guère. Il ne perçut aucun jugement de la part de mon alter ego et blâma mon sentiment permanent de culpabilité, qui me faisait, selon lui, prendre des vessies pour des lanternes. Vexé, je lui rappelai qu'il était designer et non psychiatre. Il répondit qu'il était avant tout mon ami et n'avait aucune peine à reconnaître ce sentiment inscrit en majuscule sur mon visage, une culpabilité indélébile à propos de la mort de sa soeur qui m'éliminerait si je ne parvenais pas à me débarrasser d'elle avant. Tu es vivant, laisse les morts où ils sont, ajouta-t-il.

A toi, ma lumière, je peux l'avouer. Je ne sais pas si je serais capable d'abandonner la seule constante de ma vie. [Découvre la valeur d'une variable]

Ma lumière,

J'aimerais qu'il dessine autre chose. N'importe quoi d'autre, le choix est vaste.

Trois autoportraits ont rejoint le premier. [Entends-tu ces pas ? Ils sont des milliers] Désormais, une lignée de regards me juge sans complaisance, je ne suis pas sûr d'obtenir un non-lieu de leur part. [Coupable d'aveuglement] Ne m'étant jamais préoccupé du reflet qu'on percevait de moi, je ne comprends pas cette obsession de mon envahisseur pour mon image. [Enfin, te voir tel que tu apparais] Mes efforts minimaux me valaient des remontrances de Lyse, qui préférerait choisir mes vêtements lorsque nous sortions. Je ne savais pas me mettre en valeur, selon elle.

En vérité, je trouvais cela superflu, revêtir un masque plaisant n'a jamais été ma spécialité. [Pas besoin de loup avec de telles oeillères] Je ne sais pas faire semblant. Je n'arrive pas à feindre l'intérêt, lorsque mon interlocuteur débite des banalités. Passer la pommade est un art que je ne maîtrise pas. Le flot d'ironie qui se déverse de ma bouche m'attire le plus souvent des regards incrédules. On me croit hautain et insensible, alors qu'en réalité je suis maladroit et émotif. Un regrettable malentendu. [Malvu, malpris]

Toi, tu ne te laissas pas abuser. Ma rudesse, au lieu de te faire fuir, je ne sais pourquoi, t'attira. Persuadé de ne courir aucun risque, je [ME] te laissais [t'] m'approcher. Au début, ta présence me distraitait, petit à petit, à mon désarroi, elle me devenait indispensable. La distance de sécurité que je pensais pouvoir maintenir, vola en éclat. Je me résignai à cette proximité, jusqu'à ce que tu acceptes l'inacceptable, que tu pardonnes l'impardonnable. [Que tu déplaces l'inamovible.]

Je n'ose t'avouer combien ta présence me manque, de peur de passer pour un hypocrite. Je ne peux me plaindre d'une solitude désirée, ni regretter un éloignement provoqué par nul autre que moi-même. Que me reste-t-il à éprouver, sinon un ennui indicible ?

Ma lumière,

Ces autoportraits à la douzaine amusent Pascal, qui me traite de narcissique. Quant à moi, je ne suis ni divertie, ni de son avis. Il semble que mon envahisseur [toute résistance mène à la rupture] cherche moins à flatter son/mon ego qu'à prendre le dessus et briser le fil ténu soutenant ma raison. [Telle l'araignée, JE tisse la toile de ton identité]

De plus en plus d'absences, l'impression fréquente de me réveiller d'un long sommeil. [Pas de cycle, sans hibernation] Je ne sais plus ce que je fais.

Hier, je tentai une pitoyable contre-attaque, [Moi cOntRe Toi OU Moi poUR toI] reprendre le contrôle de ma main pour lui faire dessiner autre chose. L'angoisse de la page blanche prit une nouvelle dimension. A peine le crayon effleurait-il la feuille, que j'étais saisi d'un puissant vertige, la sensation de me tenir au bord d'un gouffre. Devant cette gueule béante prête à m'engloutir, [Viens plus prêt, JE ne vais pas te manger] je n'osai franchir le pas. Figé, apeuré, pathétique, je contemplai le vide, incapable de tracer la moindre ligne !

Lorsque je peignais, tout semblait si facile, un trait incorrect n'avait aucune importance, il pouvait être effacé ou recouvert. A présent, chaque ligne prend une dimension absurde, chaque trait devient capable d'infléchir le cours de ma vie. [Ne te penche pas davantage, ta trajectoire te fera basculer]

L'être immobile, que je suis devenu, me révolte. [Suis-MOI comme JE te prends par la main] La contrainte de ne plus agir pour ne plus faire d'erreur, me pèse.

Après sa mort, une envie d'en finir me poursuivait. Je ne m'y autorisai pas. Le suicide était une échappatoire trop facile. Je méritais un châtiment. [Assassin ou bourreau, choisis ton camp] Cette inertie me semblait un juste retour des choses, une contrepartie nécessaire, ma vie en échange de la sienne. Une tentative illusoire de justice.

Toi, ma lumière, tu étais une oasis, un point d'eau rencontré par hasard, lors de mon périple désertique. Je ne pouvais m'arrêter longtemps auprès de toi. A peine étais-je autorisé à quelques gorgées de liquide pour étancher ma soif, alors que je rêvais secrètement de me noyer dans tes eaux !

Ma lumière.

Voilà des nuits qu'un rêve me poursuit sans relâche. Ma tactique de l'ignorer ne semble le décourager. De guerre lasse, je te le retranscris dans l'espoir qu'il me laisse en paix.

Le décor, une forêt recouverte de neige. Cette blancheur immaculée blesse mes yeux, tandis que j'avance en ce paysage inconnu. Mes pas s'enfoncent dans la neige et baptisent le chemin vierge. La forêt s'étend à perte de vue, je marche sans but, jusqu'à ce qu'une silhouette féminine vienne à ma rencontre. Sa robe de mariée est assortie au décor.

Nous sommes face à face à présent. Elle soulève son voile. Le visage de Lyse m'éblouit autant que les alentours. Des larmes s'écoulent de mes yeux.

Sans un mot, Lyse défait son voile et se place derrière moi pour m'en recouvrir le visage. Le blanc me gênait, pourtant, face à cette obscurité angoissante, je le regrette.

– Y vois-tu ? demande-t-elle.

– Non.

– Je vais te guider.

Elle emprisonne ma main dans la sienne et m'entraîne à sa suite dans un simulacre de Colin-maillard. Je n'oppose pas de résistance. Les questions se bousculent dans ma tête, pourtant, je n'arrive à en articuler aucune. Nous marchons sans échanger un mot. Je suis fatigué, j'aimerais m'arrêter, elle continue inflexible.

Soudain, elle lâche ma main.

– Tu dois continuer seul à présent.

Terrifié, je me fige.

– Je ne peux pas, je n'y vois rien.

– C'est le premier pas qui coûte, les autres sont gratuits.

Je demeure immobile. Chacune de mes jambes pèse une tonne, les soulever équivaldrait à déplacer une montagne.

Sa main se place dans mon dos.

– Jusqu'à ce que la mort nous sépare, mon amour, dit-elle en me projetant en avant.

Mes pieds rencontrent le vide. Je tombe. Cette chute semble ne pas avoir de fin. Je hurle et me réveille en sursaut.

Ma lumière,

J'en ai assez ! Non content de me harceler durant le jour, mon envahisseur s'attaque désormais à mes

nuits. [Plus de demi-mesure] Un rêve, un seul, se répète à l'infini, comme si la bobine de mon inconscient était grippée. [Une centrifugeuse adaptée à ta cécité] Malgré mes tentatives pour changer le cours de l'histoire, la fin demeure invariable. Lyse, de sa main gantée de blanc, me pousse dans le vide. Toute la nuit, je tombe et retombe inexorablement. [Pour apprendre, il faut répéter] Au matin, je me réveille avec l'impression d'avoir touché le fond. L'alternative, une nuit blanche à me retourner dans mon lit, me laisse plus épuisé encore.

Cela ne peut plus durer ! Qu'ai-je fait pour qu'il me harcèle ainsi !? [Rien, nada, néant] POURQUOI NE ME LAISSE-T-IL PAS EN PAIX ?! [Ouvre les yeux ou ferme les définitivement] N'ai-je pas suffisamment souffert ? [Là n'est pas la question] Quand cela s'arrêtera-t-il ? [Tu détermènes la fin de partie]

Qui es-tu ? [Je suis le MOI]

Que cherches-tu ? [Je ne cherche rien, je trouve]

Que veux-tu ? [Que veux-tu ?]

Je veux que tu me laisses seul ! [Ne demande pas et tu ne seras pas exaucé]

LAISSE-MOI SEUL ! [L'indivisible ne peut, par définition, être divisé]

Puis-je me débarrasser de toi ? [A un prix]

Lequel ? [R.I.P]

Ma mort ou la tienne ? [Ma mort c'est la tienne et vice-versa]

C'est la seule issue ? [La mort n'est pas une issue mais un renoncement]

Alors que dois-je faire !? [La coopération est la clef]

Coopérer ou mourir ? Tu parles d'un choix ! [Coopérer pour ne pas mourir]

Quel est le but de cette coopération ? [Faire évoluer le statu quo]

Qu'attends-tu de moi ? [Cesser le feu. Mettre par écrit pour se souvenir]

Se souvenir de quoi ? [De ce que tu veux oublier]

Pourquoi ? [Déni ne rime pas avec oubli]

Avec quoi rime l'oubli ? [Acceptation]

Ma lumière,

Selon mon «associé», je n'ai d'autre choix que de déterrer les ossements et reliques du passé. Cette fouille ne m'enchanté guère, je préférerais nettement bétonner le terrain pour en faire un parking ou construire un centre commercial. Je divague bien entendu, un cimetière serait un projet plus adapté à mes fantômes.

Je déteste me raconter, mais à toi, je peux tout dire. Tu me serviras de confidente, tu seras la présence rassurante qui m'accompagne en ce périple imposé. Nous avancerons main dans la main. Lorsque j'aurai la tentation de m'arrêter en chemin, il faudra que tu passes devant et m'entraînes de force. Mais pour le moment, prends ma main et laisse-moi te conduire.

Lyse et moi, nous sommes rencontrés à l'Université. Nous suivions, tous les deux, les cours de la faculté de droit, mais pas de la même manière. Lyse était assidue et venait au cours en avance pour s'asseoir dans les premiers rangs, tandis que je me cachais au fond de la salle et atténuais mon ennui en gribouillant des dessins sur mes feuilles, au lieu de les couvrir de notes.

Je n'étais pas exigeant concernant mes oeuvres, je dessinais n'importe quoi. Caricatures des professeurs, portrait de mes voisins de classe qui finissaient par me jeter des regards soupçonneux, paysage entre aperçu par la fenêtre. Mais mon sujet préféré, qui m'incitait à me rapprocher des premiers rangs, c'était elle.

Ce n'était pas parce qu'elle était belle. Elle l'était, soit dit en passant. Blonde aux yeux bleus, je lui aurais trouvé un air insipide de Barbie si je n'avais discerné chez elle cette sorte de candeur non feinte. Une innocence que je cherchais et n'arrivais à reproduire dans mes dessins. Elle devint ma muse.

Dire que mon intérêt pour elle était d'ordre purement plastique, ne serait pas tout à fait faux. Je ne la connaissais pas, ne lui avait jamais parlé et n'en éprouvais aucune envie. Tu trouveras, sans doute, mon attitude contradictoire mais, à moi, elle me semblait logique. Je préférais laisser ma muse sur son piédestal. La réalité ne ferait que ternir cette image d'innocence quasi angélique. Je ne voulais découvrir la moindre prétention ni bêtise chez ma déesse. Le meilleur moyen de conserver mes illusions était de ne jamais lui adresser la parole.



Ce manège aurait pu continuer sans interruption jusqu'à la fin de l'année, si je n'avais été découvert.

Un incident stupide. On me bouscula en sortant de la salle. Je lâchai mes dessins qui s'éparpillèrent sur le sol. Quelqu'un m'aida à les ramasser. Mon « merci » se bloqua dans ma gorge, lorsque je découvris l'identité de ma bienfaitrice. Celle-ci, trop occupée à dévisager ses alter ego de papier, ne remarqua pas ma panique.

Elle regarda longuement chaque dessin. Je résistai, je ne sais comment ni pourquoi, à la tentation de les lui arracher des mains et de partir en courant.

– C'est moi ?

Ni colère, ni étonnement ne venait ternir cette curiosité pure et simple. Cela ne m'empêcha pas de me sentir mal à l'aise et de lui répondre avec dédain.

– A ton avis.

Comme tu peux le constater, déjà à l'époque, je ne possédais aucune aptitude à la courtoisie. Le sarcasme, mon seul moyen de communication, n'était pas toujours bien perçu par mes pairs.

Si elle s'était offusquée de ma remarque et ne m'avait pas souri à ce moment-là, peut-être serait-elle encore en vie ? Non, ce que je dis est absurde. La vie ou la mort d'un être humain ne dépend pas d'un simple sourire, si éclatant soit-il. Et celui-ci l'était, au point de me faire perdre la vue.

– Ils sont magnifiques, c'est très ressemblant.

Ses compliments, sincères ou non, ne me faisaient ni chaud ni froid. Je n'avais qu'une envie, abréger cette conversation embarrassante.

– Mmh. J'aimerais les récupérer, si possible.

Elle me rendit mes esquisses, toute, sauf une.

– Je peux garder celui-là ?

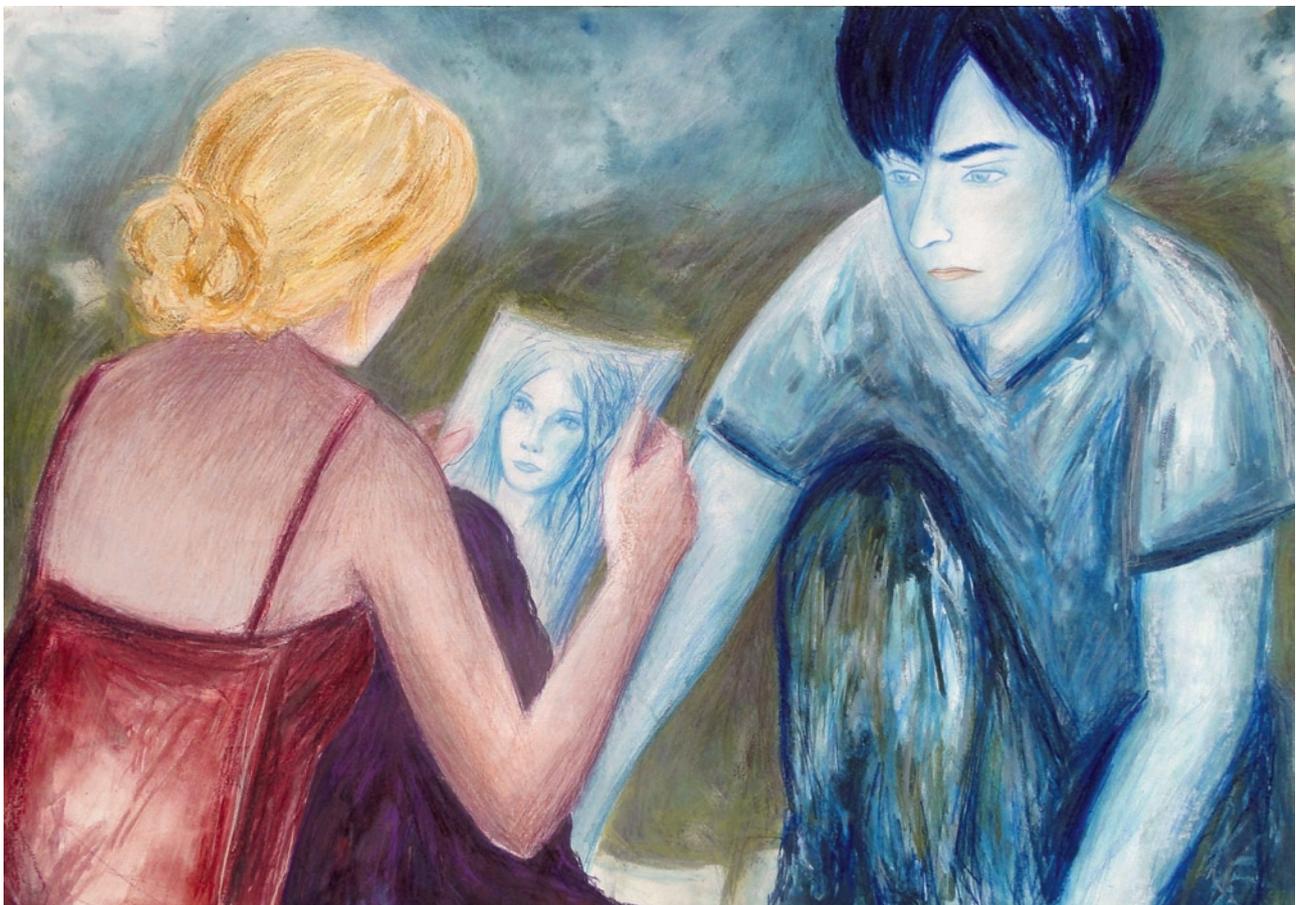
– Pourquoi faire ?

Elle haussa les épaules.

– Je ne sais pas. Il me plaît.

– Si tu veux.

Je balayai son merci d'un geste de la main et tournai les talons. Le parfait mufle.



Après cette démonstration de goujaterie, je pensais, en éprouvant tout de même un regret minime, qu'elle ne m'adresserait plus la parole. Je fus rapidement détrompé.

Le lendemain, alors que je me dirigeais vers le fond de la salle, sa voix m'interpella.

– Eh, l'artiste !

Je lui jetai un regard oblique. Elle me fit signe d'approcher. Je m'exécutai en soupirant. Lorsque j'arrivai à sa hauteur, elle désigna le siège vacant à côté du sien.

– Je t'ai gardé une place. D'ici tu verras mieux.

Ne sachant si elle cherchait à me rapprocher de son visage ou du tableau noir, je m'assis auprès d'elle, faisant de mon mieux pour camoufler ma stupeur.

– Désolée pour l'apostrophe, je ne connais pas ton nom. Lyse.

Elle me tendit sa main que je serrai brièvement, puis, comme je restais silencieux, m'adressa un sourire.

– Si tu ne me dis pas ton nom, je vais être obligée de continuer à t'appeler «l'artiste».

Je haussai les épaules.

– Mon nom est pire encore.

C'est ainsi que j'héritai du surnom tenace qui résista à l'annonce de mon prénom et à une demande en mariage. Ne désirant changer une habitude bien établie, ma femme continua de m'appeler «l'artiste», attirant les regards narquois de notre entourage. Bientôt, tout le monde prit le pli et l'imita. Je l'avais bien cherché.

Il me semble que notre conversation en resta là. Le lendemain, le même manège recommença, et le jour suivant, et celui d'après. Après une semaine, résigné, je me dirigeai de moi-même vers ma nouvelle place.

Je faisais de mon mieux, c'est-à-dire que j'étais désagréable au possible, tandis qu'elle conservait un sourire uniforme devant mes railleries. A l'époque, je me demandais quel sadisme la poussait à rechercher ma compagnie. A présent, je suppose qu'elle me considérait comme une sorte de défi. Elle était populaire et appréciée de tous. Je dirais même que la plupart des gens lui mangeaient dans la main. Sauf moi. Elle ne devait supporter que quelqu'un ne l'aime pas et tente de lui résister. En vérité, je n'étais ni déçu de la personnalité de ma déesse, ni insensible à son charme, seulement, mon attachement pour elle s'exprimait de manière on ne peut plus équivoque. Derrière mes moqueries se terraient des mots doux que je n'osais articuler. Ce malentendu provoqua son intérêt. Lorsque je devins civil à son égard, il était trop tard pour parler de victoire, elle s'était attachée à son défi au point d'en tomber amoureuse.

Le fait d'être assis à côté de ma muse, ne me fit pas changer mes habitudes. Je la dessinais sans cesse, des portraits de profil, de face, de dos, de trois quart, courbée sur sa feuille. Si elle s'offusquait de mon regard scrutateur, elle ne m'en fit jamais la remarque. Cette nouvelle situation présentait à la fois un avantage et un inconvénient. L'avantage était qu'elle me permettait de représenter, avec un soin maniaque, la moindre tâche de rousseur de ma modèle, détail injustement omis de mes précédents travaux. L'inconvénient était que la paire mal assortie que nous formions déchaînait les ragots.

Lyse pris l'habitude de me photocopier ses notes, sans que je ne lui aie rien demandé. De ce fait, malgré mes résultats médiocres, tout le monde me croyait opportuniste et, elle, victime d'un chantage. La mémoire sélective des masses oublia que c'était elle qui avait recherché ma compagnie et non le contraire. Peut-être, était-elle paranoïaque au point de croire à une mise en scène élaborée de ma part. Lyse s'offensait de ces élucubrations, avec une véhémence suspecte aux yeux de mes envieux détracteurs. Sans doute l'avais-je menacée de je ne sais quoi, pour qu'elle taise mon odieux chantage. Ces remarques ridicules me fatiguaient tant et si bien que je finis par refuser les notes généreusement offerte par ma voisine.

– Je n'en ai plus besoin, marmonnai-je en lui rendant les feuilles.

Un silence blessé accueillit mes paroles. Pour la première fois, je ressentis le besoin de me justifier. Je me penchai vers elle et murmurai :

– Il faut que je refuse avant que les envieux me lapident à coup de pierre.

Elle m'adressa un sourire entendu.

– Ne t'inquiète pas, nous trouverons un autre moyen.

Cet autre moyen s'avéra radical. Si les notes ne venaient à moi, je devais aller à elles, décida Lyse. Elle m'amena chez elle, me présenta à sa famille et leur annonça que, désormais, nous passerions nos soirées à étudier dans sa chambre. Je n'eus mon mot à dire et quand bien même, je n'aurais protesté contre ce nouvel agenda. La présence de ma muse m'était, petit à petit, devenue indispensable. Quelques heures de

plus en sa compagnie, m'apparaissaient comme une aubaine inespérée. En surface, je ne montrais aucun enthousiasme, à l'intérieur, je jubilais.

Malgré l'environnement tentateur de son lit, nos rapports demeuraient strictement professionnels. Nous lisions ses notes, nous faisons réciter l'un l'autre, puis, en récompense, elle me servait de modèle et endurait des heures d'immobilité avec stoïcisme. Cette routine bien réglée aurait pu durer indéfiniment, s'il ne s'était produit un événement qui modifia la dynamique de notre relation.

Elle tomba malade, une grippe carabinée qui l'obligea à garder le lit. Le premier jour, la soupçonnant à l'agonie de manquer le moindre cours, je pris des notes à sa place et les lui apportai. Ce geste courtois la stupéfia. Epoustouffée de découvrir chez moi cette once de galanterie, elle se confondit en remerciements. Gêné, je prétextai n'avoir rien à faire durant le cours, puisque son absence me privait de modèle. Elle tenait à peine debout, pourtant, elle proposa de remédier à la situation. Je la traitai d'idiote, lui ordonnai de se reposer et lui assurai que je reviendrai le lendemain et continuerai ma prise de note, jusqu'à ce qu'elle soit rétablie.

Au bout de quatre jours, comme je passais mes soirées à proximité de ses microbes, je tombai malade à mon tour. Malgré mon état moins que brillant, je tins ma promesse et me rendis au cours. Le soir, sentant ma tête prête à exploser en millions de particules, je me dirigeai péniblement jusque chez Lyse pour lui remettre mes notes. Elle m'accueillit avec une exclamation d'effroi, me traita d'inconscient et me céda son lit. Je me sentais mal au point d'accepter. Elle prit ma température, s'en inquiéta et m'interdit de rentrer chez moi dans cet état. Mon inconscience me valut deux récompenses, une aspirine et une nuit en sa compagnie.

Lorsqu'elle m'interrogea sur mon attitude, trop fatigué pour chercher une esquivé, je lui avouai la vérité :

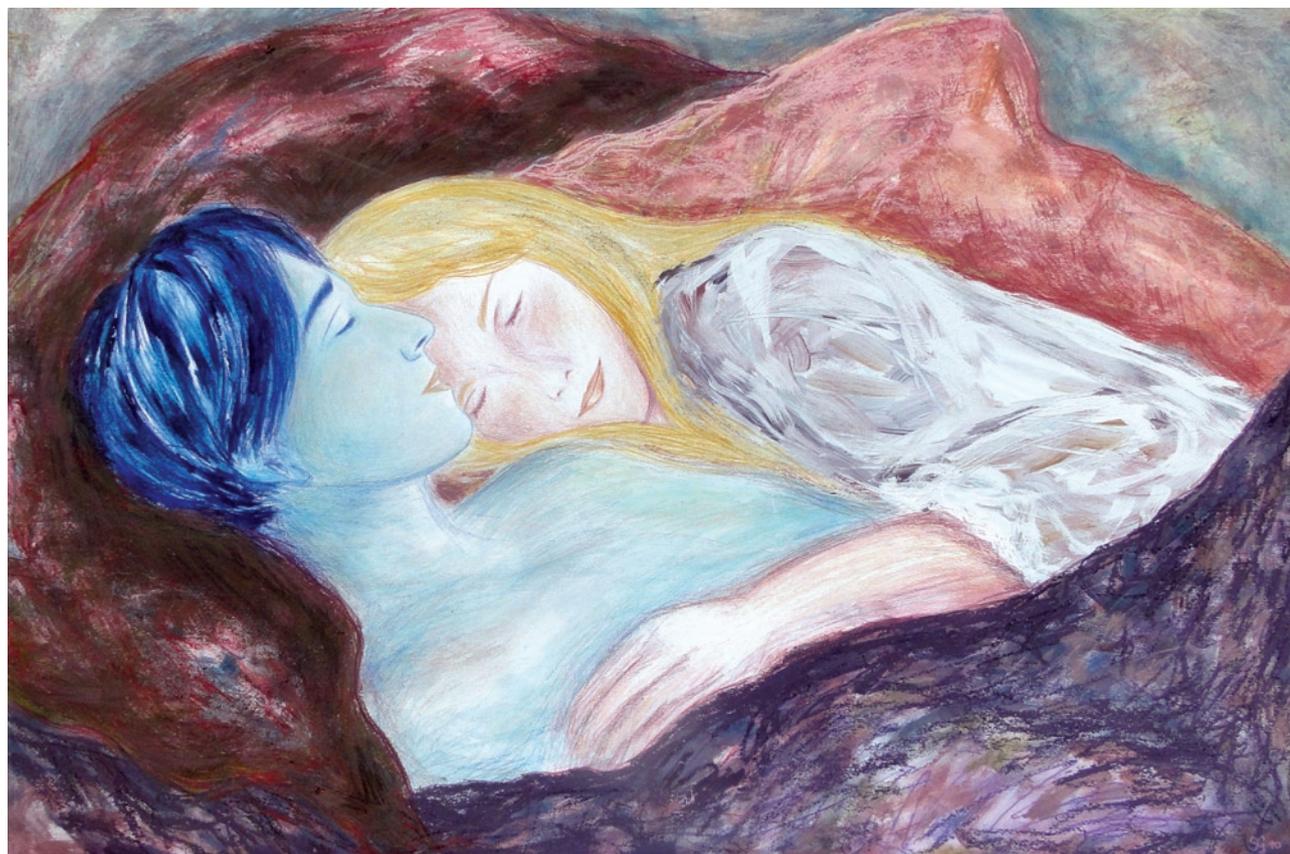
– Je t'avais promis, pour les notes.

Elle secoua la tête, ébahie.

– Dans l'ordre de mes priorités, ta santé passe avant mes notes.

Je ne trouvai rien à répliquer à cela.

Il y avait suffisamment de place dans son lit, pour qu'aucun contact ne soit obligatoire. Pourtant, elle laissa son corps effleurer le mien, en une sorte d'invite silencieuse. Le chatouillement de son souffle



contre ma nuque me semblait une délicieuse torture. Le paradis se trouvait à portée de main, il aurait suffi d'un geste infime de ma part, pourtant, je ne l'amorçai pas, préférant demeurer dans l'expectative.

Je n'étais de ceux qui foncent tête baissée, trop conscient des risques d'échecs. Cette amitié me convenait. Je ne voulais rien essayer de plus, de peur de la perdre. Lyse n'était pas comme moi. Optimiste, elle était du genre à tenter le coup.

Elle plaça son bras autour de mon torse, puis, comme je ne bronchais pas, se blottit contre moi.

– Je peux ?

– Un peu tard pour demander la permission.

– Je te dérange ?

– Non... Pas du tout.

Si l'expectative était rassurante, elle ne faisait le poids face à la sensation, on ne peut plus réelle, de son corps contre le mien. Malgré mes doutes, je n'étais pas stupide au point de refuser cette aubaine offerte sur un plateau d'argent.

Accepter cette opportunité, ne signifiait pas, pour autant, y répondre. Mon expérience en matière de relation amoureuse se résumait à la perte méthodique de ma virginité avec une quasi inconnue rencontrée lors d'une soirée et jamais revue depuis. Terrifié de révéler mon manque de pratique à travers des gestes maladroits, je préférerai demeurer immobile et laisser, à Lyse, le contrôle des opérations. Elle aurait pu confondre cette passivité avec de l'indifférence et s'en offusquer. Heureusement, elle côtoyait suffisamment mes sarcasmes pour ne voir, en mon absence de réaction, qu'un encouragement. Elle plaça, elle-même, mon bras autour de sa taille.

Cette scène donna le ton de notre relation. Tel un spectateur, j'assistai à notre premier baiser, notre première fois, notre emménagement, à l'exception faite de notre mariage. N'y vois-là aucun esprit d'initiative de ma part. Si j'articulais ma demande maladroite en m'étouffant à moitié, c'était qu'elle m'avait suggéré ne pas être opposée à cette idée.

Même si tout changement me terrorisait, ma passivité, une fois le premier cap franchi, s'évanouissait. Le lendemain, lorsqu'elle persista à vouloir m'enlacer, me sentant en terrain familier, je n'hésitai plus à l'entourer de mes bras.

Lyse trouvait cette longueur à la détente touchante plutôt qu'agaçante. Lorsque notre familiarité nous permit d'en plaisanter, elle m'affirma ne vouloir échanger sa tortue, contre un lièvre, pour rien au monde. Car si je démarrais lentement, une fois que j'étais en marche, mon assiduité et ma constance ne faisait plus aucun doute.

Une assiduité et une constance qui me pourrissent désormais la vie et m'empêchent d'aller de l'avant.

Ma lumière,

Me rappeler m'est pénible. Chaque souvenir, telle une lame de rasoir, entaille ma chair plus profondément. Devrais-je tout te raconter, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un corps à vif, ou m'en tenir à cette fameuse nuit où tout a basculé ? Le diable est dans les détails, paraît-il.

Je sens déjà ta main se poser sur mon épaule en un encouragement muet, une phrase au bord de tes lèvres, que tu n'articuleras pas : « Chaque détail a son importance. ». Ta manie de consigner la moindre réplique et la moindre action dans ton journal, prouve que tu n'es pas de celles à se contenter d'un résumé.

Revenons donc à la nuit la plus douce. Ma fièvre et mon mal de tête, que l'aspirine n'avait réussi à neutraliser tout à fait, ne parvenaient à ternir mon sentiment d'invincibilité. Ma déesse, blottie entre mes bras, il me semblait que j'aurais pu franchir des montagnes.

Le lendemain, je ne franchis même pas le seuil de sa chambre. Lyse, inflexible, m'ordonna de rester au lit, et, fidèle à son assertion que ma santé était plus importante que ses notes, sécha les cours pour me soigner avec une dévotion toute maternelle. A ses yeux, j'étais redevenu un gamin de huit ans. J'endurai les multiples prises de température, les soupes, le lait chaud et les compresses, en ravalant mes sarcasmes. Ses attentions, si douces soit-elles, me réjouissaient autant qu'elles m'agaçaient. Si bien que lorsqu'elle suggéra vouloir répéter cette performance, je lui ordonnai de retourner en cours et de me fichier la paix. Elle s'exécuta sans dire un mot.

Le statut incertain de notre relation me fit, pour la première fois, éprouver du remord face à mes paroles. Je ne voulais pas qu'elle me croie opposé à ses tentatives de rapprochement. Car si notre amitié me

suffisait jusqu'à alors, elle pâlisait, désormais, devant la possibilité d'une relation plus approfondie.

Il fallait rattraper le coup, esquisser une sorte de mouvement dans sa direction. Je passai la journée à me ronger les sangs à cette perspective. Je ne faisais confiance ni à ma bouche, peu encline aux mots doux, ni à mes gestes, figés devant ce corps féminin dont j'ignorais les secrets. Etre pathétique que j'étais, il ne me restait que mes yeux pour pleurer, ou plutôt, pour la supplier du regard.

Je sous-estimais la capacité à pardonner et à se remettre en question de ma compagne. Elle entra dans la chambre, puis, comme si de rien n'était, m'adressa un sourire et déposa un baiser sur ma joue. Ivre de soulagement, je passai en pilotage automatique. Mes bras se refermèrent autour de sa taille pour l'enlacer à lui briser les os, tandis qu'un « pardon » s'échappait de mes lèvres. Aussi stupéfaite soit-elle, Lyse n'hésita que quelques secondes avant de me rendre la pareille.

Elle n'était pas de celles qui se posent trois milliards de questions et qui examinent les motivations sous-jacentes. Ce qu'elle désirait, elle mettait tout en oeuvre pour l'obtenir. Si on lui tendait une perche, elle la saisissait à pleine main. Lorsqu'elle se hissa sur la pointe des pieds pour m'embrasser sur la bouche, mon cerveau surchauffé disjoncta. Incapable de répondre à son baiser, je me changeai en statue de marbre. Lyse persista, jusqu'à ce que mon immobilité vienne à bout de sa détermination. Désespéré, je sentis son corps s'écarter du mien. Un ultime sursaut d'électricité me permit de saisir son poignet avant qu'elle ne s'éloigne tout à fait. Ce geste fit revenir une ébauche de sourire sur son visage.

– Trop rapide ?

– Je n'étais pas prêt. Tu m'as pris au dépourvu... Recommence.

Amusée, elle approcha son visage du mien, en adoptant une lenteur exagérée.

– Tu es prêt maintenant, ou faut-il que je compte jusqu'à trois ?

– Tais...

Elle confisqua mes lèvres, avant que je finisse ma phrase.

Je ne prétendrais pas que cette deuxième tentative alluma un feu d'artifice. Ma performance passa d'abyssale à navrante et ma participation devint minime au lieu d'inexistante. Ce baiser en aurait dissuadé plus d'une. Lyse choisit d'en plaisanter.

– Tu étais prêt là ?

Ma capacité d'autodérision surpassait de milliers de kilomètres mon amabilité, si bien que je ne m'offusquai pas de sa remarque.

– Non, toujours pas.

Elle éclata de rire.

– Qu'est-ce que je dois faire alors ?

Je haussai les épaules.

– Je ne sais pas, m'envoyer un avis par télégramme. «Je vais t'embrasser STOP Prêt STOP Partez STOP Feu STOP»

– Ou nous pourrions continuer d'essayer ? Rien ne vaut la pratique, paraît-il.

A partir de ce jour, d'un commun accord, nous ajoutâmes une troisième activité à nos séances d'étude et de dessin. La première partie de notre programme m'ennuyait, la deuxième me passionnait, la troisième réveilla en moi, un enthousiasme que j'ignorais posséder. Je devins insatiable, prolongeant ces embrassades jusqu'à ce que ma bouche, gonflée et écarlate, me supplie de lui accorder du repos.

En dessin, mon naturel perfectionniste me faisait reprendre chaque trait, jusqu'à ce que j'obtienne satisfaction. En amour, il s'exprima différemment. Alors que ma partenaire aurait souhaité passer à la suite du programme, je ne me lassais de redécouvrir la délicieuse texture de sa bouche.

Si mon assiduité ne faisait aucun doute en privé, jamais je n'en fis étalage en public. Ces couples se prenant la main, s'embrassant pour un oui ou pour un non et se chuchotant des mots doux en se mordillant l'oreille, m'apparaissaient comme des extraterrestres. Les autres élèves, ne soupçonnaient pas l'évolution de notre relation. Cette discrétion provoqua des malentendus.

Ma partenaire, par sa beauté et son caractère sociable, attisait, sans le vouloir, la convoitise. La supposant célibataire, les éléments masculins de la classe lui tournaient autour, telle une horde de vautours affamés. Il ne se passait pas un jour, sans qu'un abruti vienne tenter sa chance en s'essayant à quelques techniques de dragues pathétiques, juste sous mon nez. Au début, je ne prêtais qu'une attention minimale à ce manège, qui finit, tout de même par m'agacer prodigieusement. Lyse, gênée, refusait poliment toute proposition, en me jetant des regards désolés, tandis que je serrais les dents en m'en faire éclater les plombages.

Je supportai cette procession paonesque un temps, puis, lorsque la coupe fut pleine, m'informai auprès de l'infortuné du jour :

– Serait-il possible que tu, et quand je dis «tu» je veux dire «toi et les autres crétins en rut», arrêtes de faire du plat à MA copine ?

L'infortuné me regarda les yeux ronds, puis, adressa un regard suppliant à Lyse, afin qu'elle démente cette affreuse allégation. Dépité par le hochement de tête adressé en retour, il s'éloigna, oreilles pendantes et queue entre les jambes, tandis, qu'incertain, je jetais un coup d'oeil de biais à ma voisine pour juger de sa réaction. Elle m'adressa un sourire serein.

– Merci. Ça devenait ridicule.

– Si tu n'aimais pas être le centre d'attention, pourquoi tu ne les as pas envoyés paître ?

– Tu fais ça tellement bien.

– Et encore, je me suis retenu.

Le messager remplit sa mission, en répandant à la ronde, la stupéfiante nouvelle. Le choix de Lyse amusa, étonna, offusqua, désespéra, mais ne laissa personne indifférent. Toute la journée, je supportai les regards dubitatifs et le refrain : « Pourquoi lui ? » chuchoté d'oreilles en oreilles.

Je n'en savais rien. Ni ma beauté, ni mon intelligence, ni ma personnalité ne pouvaient prétendre rivaliser avec la sienne. Pourquoi m'avait-elle accordé sa préférence ? Cette question, qui ne m'avait jamais paru importante, commença à me tarauder. Sans le vouloir, j'avais gagné le premier prix d'un concours, auquel je n'avais jamais participé.

Par fierté, je n'osai lui avouer mes doutes et essayai d'obtenir une réponse de manière détournée.

– A ton avis, combien de temps vais-je devoir supporter ces regards de merlan fris ?

– Ça se tassera au bout d'une semaine, je pense. Peut-être moins, si une fille de la classe tombe enceinte.

– J'ai l'impression d'être à la foire aux bestiaux. Je suis le taureau et tout le monde m'observe pour savoir si je suis digne de la plus belle vache du troupeau.

Elle soupira.

– Parfois, les gens sont si stupides.

– Je pense avoir été recalé.

– Heureusement, c'est la vache qui a le dernier mot.

L'approche indirecte était un fiasco. Sentant que ces métaphores agricoles ne mèneraient à rien, je passai au plan B : ravalier ma fierté mal placée et cesser de tourner autour du pot.

– Tu avais l'embarras du choix, pourquoi est-ce que tu m'as choisi, moi ?

– Tu n'es pas comme les autres... Avec toi, je n'ai pas besoin de faire semblant d'être parfaite. Je ne peux pas te décevoir, puisque tu n'attends rien de moi. Si tu savais comme c'est rafraîchissant.

– Tu m'as choisi parce que je suis rafraîchissant. Parfait, il ne reste plus qu'à informer les autres, marmonnai-je.

– Imagine que tu sois perdu dans le désert depuis longtemps, que tu meures de soif et que tu trouves une gourde pleine d'eau glacée. Tu ne te jetteras pas dessus ?

– Et maintenant, je suis une gourde, de mieux en mieux.

En réalité, j'étais absurdement ravi de sa métaphore.

– Disons une chute d'eau, si tu préfères. Les chutes du Niagara, ça te va ?

– Ça ira.

– Et toi, l'artiste, pourquoi est-ce que tu m'as choisie, moi ?

– Parce que, tout en toi, m'inspire.

Ce compliment, le premier de ma part, la laissa bouche bée. Comme le silence s'installait, je m'informai :

– Je n'ai pas le droit de te flatter ?

– Si, mais pas trop d'un coup. Il faut que je m'habitue.

– Je doserais...

Après cette discussion, des compliments, distribués avec parcimonie, se mêlèrent à mes railleries. Au début, Lyse les examina avec une certaine méfiance.

– Ta tenue est très distrayante.

– Est-ce du lard ou du cochon ?

– Je ne parlais pas de jambon, mais de tes jambes.

Puis, elle s'y habitua.

– Surtout, ne bouge pas d'un cil, tu es un rêve.

– Tu ne te lasserai jamais de me dessiner ?

– Jamais.

Et, pour finir, les encouragea.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je t'accorde les quatre B.

– Les quatre B ?

– Bien, Beau, Brillant, Bravo.

Si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, au niveau sentimental, je ne pouvais en dire autant de l'aspect professionnel. Ces études, commencées dans le but de contenter mes parents, m'ennuyaient à mourir et mes résultats, malgré l'aide de ma partenaire d'étude, n'étaient guère brillants.

Lyse, au contraire, s'épanouissait comme une tulipe dans une serre baignée de soleil. Sa hantise de décevoir et sa manie de vouloir convaincre tout un chacun, feraient d'elle une excellente avocate. Les premiers temps, elle essaya de me transmettre son enthousiasme pour le sujet, puis, constatant cet objectif utopique, m'encouragea vivement à faire autre chose. Elle ne raisonnait pas, comme moi, en niveau de gris mais en noir blanc. Pour elle, il n'existait pas d'obligations, uniquement des choix.

– Trouve quelque chose qui te plaît et fais-le ! me serinait-elle.

– J'imagine ça d'ici.

Moi : « Papa, maman, je veux arrêter mes études de droit pour devenir artiste peintre. »

Mon père : « Artiste. Ce n'est pas un métier ça, artiste ! »

Moi : « Mais si, je t'assure. Il y a des gens qui vivent de ça. »

Ma mère : « Quelle ingratitude, alors que ton père se saigne aux quatre veines pour te payer des études ! »

Moi : « J'ai commencé ces études parce que vous m'y avez obligé. Le droit ne m'intéresse pas. »

Mon père (à ma mère) : « Le droit ne l'intéresse pas. »

Moi : « Je veux faire une école d'art. »

Mon père (à ma mère) : « Il veut faire une école d'art. »

Ma mère (à mon père) : « Il change d'avis comme de chemise. »

Moi : « JE N'AI JAMAIS VOULU ETUDIÉ LE DROIT ! »

Mon père : « Et qui va la payer, cette école ? Tu n'espères tout de même pas que je vais cautionner ça ? »

Moi : « Eh bien... »

Mon père : « Non, non et trois fois non ! Il n'en est pas question ! »

Moi : « Très bien, je me débrouillerais sans vous. »

Ma mère : « Si tu fais ça, tu n'es plus mon fils ! »

Mon père : « Si tu fais ça, je te déshérite ! »

Et cetera... Rincer et répéter jusqu'à la nausée.

– Personne n'a prétendu que ce serait facile... Je t'aiderai à trouver un job.

Et c'est ce qu'elle fit. Tous les soirs, elle prit l'habitude de ramener un paquet de journaux, que nous épluchions ensemble. Pour être honnête, elle épluchait et je refusais ses propositions avec toute la mauvaise volonté du monde.

Son projet, ébauché de bonne foi, ne tenait pas compte d'un paramètre, je ne me sentais pas prêt. La perspective de prendre en main mon avenir et de me brouiller irrémédiablement avec mes parents, me terrifiait. Mes prétextes, de plus en plus pitoyables et désespérés, alertèrent finalement ma compagne.

– Pourquoi est-ce que tu refuses tout ce que je te propose ?

– Je ne...

– Ça fait des semaines que nous perdons notre temps. Si tu n'as pas envie de trouver un job, dis-le et on arrête les frais.

– Ce n'est pas ça.

– Alors quel est le problème ! ?

– Tu vas trop vite ! ... J'ai besoin de temps pour réfléchir et me faire à l'idée.

– Pardon, j'oublie que nous n'avons pas le même rythme. Prends ton temps, nous en reparlerons.

Elle n'aborda plus le sujet et me laissa cogiter en paix.

Face à ma lenteur, elle ne choisissait pas toujours la patience, préférant parfois l'encouragement brutal. Lorsqu'elle estima que nos séances d'explorations buccales avaient suffisamment durées et que je n'allais jamais me décider à approfondir, elle passa à l'offensive. Alors que j'étais en train de la dessiner, elle proposa que je la représente d'une autre manière, puis, déboutonna sa chemise et enleva son soutien-gorges. Ebahi, je m'empressai de la prendre au mot. Elle supporta sans broncher mon excitation artistique, puis, proposa :

– Maintenant que tu as observé, peut-être que tu aimerais toucher ? Dans un but purement académique, bien sûr. Pour te rendre mieux compte des volumes.

Cette approche taquine ne pouvait que me séduire. J'approchai mes mains tremblantes de ses formes et les effleurai de mes doigts. Sa nuque, ses épaules, ses seins, son ventre se soumièrent de bonne grâce à mon exploration timide. Ses courbes douces, chaudes, délicieuses, me mirent, bientôt, dans un tel état de trouble, que je préférerais retirer mes mains. Lyse me sourit, puis, sans autre commentaire, se rhabilla.

Les jours suivants, à mon soulagement, elle persista à se dénuder. Se pliant à mon rythme d'escargot, elle me laissa apprivoiser son corps. Petit à petit, mes caresses se firent plus assurées, et mes lèvres s'autorisèrent à goûter la douceur de sa peau. Après sa bouche, son corps entier devint ma nouvelle obsession.

Si mon enthousiasme ravissait Lyse, il l'empêchait de me rendre la pareille. Face à ce manque d'équité, elle passa de l'amusement à la frustration.

Un jour, comme je tentais de la déshabiller, elle m'arrêta d'un geste.

– As-tu déjà entendu parler de parité ? C'est à mon tour, l'artiste.

Lorsqu'elle déboutonna ma chemise et balada ses mains le long de mon torse, je scellai mes lèvres l'une contre l'autre, pour éviter la fuite de soupirs ou gémissements trop enthousiastes. Il ne me semblait pas souhaitable que ma partenaire découvre mon inexpérience, et à quel point ces simples caresses m'excitaient. Mon impassibilité fictive, au lieu de me faire paraître maître de la situation, ne fit que se confondre avec de l'indifférence, et désarçonna Lyse.

– Ça ne te plaît pas ? Tu veux que j'arrête ? Je ne fais peut-être pas ce qu'il faut...

– Quoi ? Non ! ...Non, c'est parfait, continue, s'il te plaît.

Incertaine, elle se remit à la tâche, tandis que je m'obligeais à ouvrir la bouche, pour lui souffler des encouragements.

Aussi inexpérimenté l'un que l'autre, nous avançons à tâtons, à travers un territoire inconnu. De découvertes en découvertes en passant par d'inévitables malentendus, nous nous apprivoisons. Bientôt, je saurai par coeur les lignes de son corps. Je serai capable de m'orienter par le moindre de ses soupirs. Je m'approprierais ses tâches de rousseur. Je la ferai mienne, avant de la perdre à jamais.

Ma lumière,

A quoi bon !? A quoi bon remuer ces souvenirs qui, tels des clous, me percent le coeur ? Qu'advient-il à la fin, lorsque, vidé de toute substance, j'arrêterai d'écrire. Que restera-t-il sinon un incommensurable abîme ? Un gouffre qu'il faudra combler d'une manière ou d'une autre. Cimenter pour recommencer, cimenter pour reconstruire.

Faire un virage, m'éloigner du vide, te parler de Pascal, le frère que je n'ai jamais eu.

Lorsque la relation avec mes parents se détériora, je migrai vers d'autres cieux plus accueillants. La maison de Lyse devint mon havre de paix. Nous partageâmes sa chambre, ses parents et son frère.

Il existe des gens pour lesquels on éprouve, dès la première rencontre, une sympathie réciproque, une sorte de coup de foudre amical. En Pascal, j'avais reconnu un alter ego. Il me semblait que nous parlions le même langage, que nous nous comprenions à demi-mot. Nous lisions les mêmes livres, écoutions la même musique et nous extasions devant les mêmes tableaux. Les parents de Lyse nous comparaient à des jumeaux séparés à la naissance.

Devant cette relation fraternelle, Lyse oscillait entre l'amusement et la jalousie. Son naturel sociable ne suffisait à l'intégrer, à nos discussions monomaniaques. La plupart du temps, de guerre lasse, elle nous abandonnait à nos élucubrations.

– Je te laisse avec ton double, pour que tu puisses te mirer dans le blanc de ses yeux.

C'est exactement ce que je faisais.

Parfois, au lieu de capituler, elle m'enlevait de force.

– Tu permets que je t'emprunte mon copain deux minutes ? demandait-elle à son frère, avant de m'attraper résolument par le poignet.

Incrédule, je me laissai entraîner. Personne ne s'était jamais battu pour obtenir ma compagnie. Je n'étais pas quelqu'un de populaire et les quelques amis que j'avais réussi à récolter durant ma scolarité, se comptaient sur les doigts d'une main. L'attention de Lyse et sa jalousie attendrissante, me flattaient.

– Parfois, je me demande si tu ne préfères pas la compagnie de mon frère à la mienne, affirmai-je, sans sourciller.

– Si c'était le cas, je partagerais son lit plutôt que le tien.

– Le pire, c'est qu'il ne serait pas contre...

Devant de telles allégations, il ne me restait qu'à éclater de rire.

– Tu es unique, mon amour.

A l'époque, j'avais découvert en «mon amour», un sésame capable d'ouvrir toutes les portes. A peine articulais-je ces mots miraculeux, que Lyse oubliait sa rancune et pardonnait toutes gaffes. Durant le début de notre relation, cette apostrophe me sortit de plusieurs situations périlleuses. Jusqu'à ce que je cède à la tentation de l'utiliser à outrance. Lyse, voyant clair dans mon jeu, se mit à faire de même, « Mais, mon amour... », se transforma, petit à petit, en un gag récurrent.

Bien qu'agréable, ma résidence chez les parents de Lyse, avait découlé d'une nécessité. Lorsque, je décidai d'annoncer à mes parents, mon désir de bifurcation professionnelle, ils prirent la nouvelle, aussi mal que prévu. Dès lors, ils ne m'adressèrent plus la parole, sinon pour me sermonner afin que je change d'avis. J'étais passé maître dans l'art d'ignorer leurs paroles, qui rentraient par une oreille et ressortaient immédiatement par l'autre. Ma tactique d'évitement, loin de les dissuader, redoubla leur ardeur. L'ambiance devint irrespirable.

Si j'annonçais à Lyse mon désir de reprendre les recherches d'emploi, je taisais délibérément la persécution familiale. Je n'eus pas besoin d'articuler un mot sur le sujet, mon manque de motivation flagrant à rentrer chez moi, parla pour moi. Alertée, Lyse, comme d'habitude, prit la situation en mains.

– Tu peux rester ici, si tu veux.

– Pardon ?

– J'ai parlé à mes parents. Ils sont d'accord de t'héberger, jusqu'à ce que tu aies les moyens de te payer un appartement.

Stupéfait par tant de générosité, je restai bouche bée, puis, refusai fermement sa proposition. J'étais persuadé qu'aucune action désintéressée n'existait en ce monde. Tout geste de bonté devait être compensé, d'une manière ou d'une autre, sous peine de créer un dangereux déséquilibre. J'avais appris que, se sentir redevable, n'est souhaitable pour personne. J'oubliais un élément de l'équation : Lyse ne supportait aucun refus, si l'action qu'elle entreprenait lui semblait juste.

Elle insista tant et si bien que nous parvînmes à un compromis. J'emménagerai chez ses parents, dès que j'aurais les moyens de leur payer un succédané de loyer.

Lyse parla avec eux. Ils se mirent d'accord sur une somme si ridiculement basse, que je la renégociai à la hausse. Qu'importe, si toute la famille conclut que j'étais un très mauvais homme d'affaire, la paix de ma conscience m'importait plus que la lourdeur de mon porte-monnaie.

A la perspective de m'éloigner de mes parents, mon ardeur à chercher du travail n'eut plus de limite. Si avant, je refusais tout en bloc, désormais, j'aurais accepté n'importe quoi. Tout ce que Lyse me proposait, et même, ce qu'elle ne me proposait pas, était considéré comme une option. Pour une fois, les rôles s'inversèrent, ce fut elle qui tenta de freiner mon élan.

– Regarde ça, un laboratoire cherche des gens pour tester des médicaments.

– Sérieusement ?

– C'est bien payé.

– Tu m'étonnes !

J'échappai ainsi au télémarketing, dog-sitting et autres réjouissances, pour répondre à une annonce en tant que night-audit dans un hôtel. Ce travail possédait deux avantages, il ne me paraissait pas contraignant et n'apportait que peu de contact humain. Je rédigeai une lettre mensongère, feignant une passion sans borne pour le domaine du tourisme, alors que je n'avais jamais quitté le pays, m'achetai un costume et plastifiai mon visage d'un sourire permanent et hypocrite. Le directeur de l'hôtel me qualifia de personne



sympathique et motivée, et m'engagea aussitôt.

Ma première fonction était d'accueillir et de notifier les rares clients tardifs et à transmettre ces informations au réceptionniste lors de sa relève, la deuxième, de demeurer éveillé. J'y parvins en appliquant une méthode s'étant révélée probante durant mes cours de droit, dessiner tout ce qui tombait sous mes yeux. Durant trois ans, mes croquis arborèrent le sceau de l'hôtel Ambassador. Cet usage intensif de feuilles n'alerta jamais la direction, peu regardante sur le sujet.

Travailler de nuit ne me dérangeait pas, si ce n'est que mes horaires décalés m'empêchaient de partager le lit de ma compagne. Le soir, je passais quelques heures en sa compagnie, puis, partais travailler, pour revenir le matin et profiter de l'oreiller encore chaud et délicieusement parfumé de son odeur. Ce fantôme de Lyse, tantôt me ravissait, tantôt me précipitait dans un état de mélancolie. A peine m'étais-je habitué à sa présence perpétuelle à mes côtés, qu'on me l'enlevait déjà. Je ne lui avouai jamais qu'elle me manquait, ni que je considérais les heures passées en sa compagnie comme le summum de ma journée, de peur d'être accusé de niaiserie.

Depuis l'abandon de mes cours, j'avais établi une routine constituée de quatre activités : dessiner, passer du temps avec Lyse, travailler/dessiner et dormir. Cette assiduité artistique me permit de constituer un dossier qui m'assurerait d'être reçu dans une école d'art, à condition que je réussisse l'examen d'entrée, qui paraissait une autre paire de manches. Les données des concours de l'école de design, que Pascal me procura, m'effrayèrent. Je compris pourquoi il était conseillé d'effectuer une année préparatoire en vue de cette épreuve cauchemardesque. Comme je paniquais à la perspective de perdre encore une année, Pascal proposa de me coacher.

Ce coaching eut un avantage et un inconvénient. L'avantage fut que je réussis mon examen d'entrée, l'inconvénient que ces heures passées en compagnie du frère diminuèrent proportionnellement le temps accordé à sa soeur. J'habitais avec elle, pourtant, je la voyais moins que lorsque je vivais chez mes parents.

Nous franchîmes cette période désertique, à l'aide d'une multitude de feuilles de papier. Je commençai cette tradition involontairement, un matin, en rentrant du travail. L'oreiller inoccupé de Lyse dont je supportais la vue depuis des mois, me désespéra. Je m'emparai de mon bloc à dessin et y déversai un torrent de mots, décrivant, en détail, le sentiment de manque que cet objet m'inspirait. Il n'était pas prévu au programme, que Lyse pose ses yeux sur cette missive enflammée. De mon inconscient ou d'une



intense fatigue, je ne sais lequel blâmer de l'oubli de ces feuilles, abandonnées sous l'oreiller.

Le lendemain matin, la réponse de Lyse m'attendait sur le lit. Si je regrettais, en premier lieu, mon épanchement, sa lettre débordante de sentiments me persuada de la futilité de mon repentir. Cette nuit-là, il me sembla que Lyse était à mes côtés, lorsque je m'endormis, sa lettre serrée entre mes bras.

Si je n'osais articuler le moindre sentiment par oral, cette correspondance élimina ma timidité et me servit de défouloir. Par écrit, aucune déclaration, aussi mièvre soit-elle, ne m'effrayait plus. Le fantôme de Lyse, auquel j'adressais cette correspondance, paraissait moins intimidant que son alter ego de chair et de sang.

Oui, ma lumière, je ne sais parler qu'aux fantômes.

Ma lumière,

Comme je griffonne toute la journée, Pascal se persuade que je suis en train d'écrire un roman. Publier cette correspondance, alors que je n'ose même pas l'expédier à sa destinataire, serait le comble de l'ironie. En lieu d'édition, la combustion me paraît plus appropriée.

Avant d'envoyer mon passé aux flammes, que de chemin à parcourir encore. La route devient de plus en plus impraticable. A chaque croisement emprunté, une insupportable ritournelle me nargue : « Si tu avais pris une autre décision, peut-être serait-elle encore vivante. »

Crois-tu au destin, ma lumière ? Crois-tu que, quand l'heure est venue pour une personne de mourir, rien ne peut empêcher cet état de fait ? Considérer ma responsabilité comme accessoire, ne blâmer que celui qui plaça au-dessus de sa tête, une horloge capable de s'arrêter à trente ans, je n'y parviens toujours pas. N'était-ce pas à moi de la protéger, de m'assurer qu'il ne lui arrive rien ?

Il me semble t'entendre me détromper avec ardeur.

– Non, ce n'était pas ton rôle !

– Alors qui !? Qui dois-je blâmer ? Qui est le coupable ?

– En faut-il obligatoirement un ?

– Si je ne peux blâmer qui que ce soit, que me reste-t-il à faire ?

– Ton deuil.

– C'est ce que je fais depuis cinq ans.

– Non. Ce que tu fais depuis cinq ans, c'est confondre deuil avec déni.

Me serais-je fourvoyé, à deux lettres près ?

Lorsque Lyse mourut, les commutateurs de mon cerveau basculèrent sur off. J'assistai à son enterrement, les yeux secs, sans ressentir quoi que ce soit. Personne ne s'inquiéta de cette apathie, considérée comme un état de choc passager.

Ils avaient tort, mon inertie n'avait rien de provisoire.

Alors que ses proches se rappelaient d'elle en échangeant des anecdotes à son sujet, je me débarrassais de tous les objets la concernant. Mon appartement se vida au point de s'apparenter à l'art minimaliste. Cela ne suffisait pas, il me restait ma mémoire. Je dénichai un recoin poussiéreux à l'intérieur de mon cerveau et y refoulai mes souvenirs, avant de fermer la porte à clef.

On finit par s'alarmer de mon silence, on tenta de forcer mes confidences, puis, en désespoir de cause, on me conseilla de trouver quelqu'un d'autre à qui parler.

Je n'avais rien à dire. Alors, je ne dis rien.

Je ne voulais rien faire. Alors, je ne fis rien.

Ma vie, comme l'électrocardiogramme de ma compagne, se résuma bientôt à une ligne d'horizon.

Non. Pardonne-moi, ma lumière. Voilà que je cède à la tentation d'emprunter un raccourci, alors que j'avais promis de tout te dire.

Revenons à la traversée du désert.

Elle touchait à sa fin. Je continuai de travailler à plein temps jusqu'à la rentrée scolaire, puis, le week-end, retrouvant, avec délectation, les bras chauds et accueillants de ma compagne cinq nuits par semaines.

Lyse, habituée à mes lettres remplies de déclarations enflammées, ne comprit pas de me retrouver aussi taciturne qu'auparavant. Rien n'avait changé dans mon comportement, pourtant, elle s'imagina que je ne l'aimais plus. Je répondis à cette accusation proférée à voix basse, par un silence consterné.

– Tu ne nies pas. Alors, c'est bien vrai.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu divagues, ma pauvre.

Cette déclaration remplie de tact me valut une nuit en solitaire dans la chambre d'amis.

Le lendemain, j'écrivais une lettre dans laquelle, en résumé, je la suppliais de me pardonner et lui affirmais que mes sentiments pour elle n'avaient pas changé et étaient encore plus forts qu'auparavant, mais que je n'arrivais à les exprimer par oral.

Lyse comprit, pardonna et trouva une solution pour répondre à son besoin d'être constamment rassurée.

– Continue de m'écrire.

Aussi ridicule soit-elle, cette tactique fonctionna. Mes lettres, conservées comme des trésors et relues jusqu'à pouvoir être récitées de tête, s'amoncelèrent et accélèrent le déboisement des forêts tropicales. En supposant cette solution temporaire, j'oubliais que je n'étais, et ne serais jamais, quelqu'un d'éloquent. Les arbres continuèrent de tomber avec régularité.

Dès le premier jour d'école, la différence de mentalité entre le milieu de l'art et du droit, m'apparut comme une évidence. Lyse et moi évoluions, désormais, dans deux mondes radicalement opposés. Au lieu de laisser cet abîme nous séparer, nous tentâmes de nous rejoindre. Cela n'était pas toujours facile. Mes anecdotes provoquaient parfois l'incompréhension de ma compagne, tandis que les siennes me semblaient souvent barbantes au possible. Néanmoins, nous continuâmes à confronter nos deux réalités, tout en gardant une certaine autonomie. J'avais mes amis, elle avait les siens et jamais ces deux cercles ne se rencontrèrent. Pascal fut l'exception qui confirme la règle.

Je me sentais plus à l'aise dans mon nouveau milieu, pourtant, je demeurais asocial. Mon objectif n'était pas de me faire des amis, mais d'absorber tout ce qu'on m'enseignait. Si ma motivation provoquait le respect de mes professeurs, la plupart des élèves confondirent mon dessein avec de la prétention. Je n'essayai pas de les détromper.

Pour la première fois de ma vie, je ressentais un sentiment de grisante liberté. Toutes les portes m'étaient ouvertes. Il ne restait qu'à choisir. Le problème était que tout m'attirait. Tel un gamin capricieux obligé de choisir un seul bonbon parmi les centaines du magasin, j'hésitais.

Une coïncidence me fournit la solution. Je rencontrai mon destin, alors que Lyse et moi, nous promenions dans la rue. A cause de nos cadences différentes, cette activité était peu commode. Lyse s'arrêtait sans cesse devant les vitrines et détaillait chaque affiche placardée, tandis que, perdu dans mes pensées, j'avais rapidement en fixant le sol. Lyse se moquait de cette habitude, en affirmant que si je rencontrais le président en personne, je ne le remarquerais pas, trop occupé à examiner mes chaussures. Quant à moi, je prétendais que les poseurs d'affiches n'existaient que pour elle, car aucun autre être humain ne les regardait avant autant d'intérêt.

Ce jour là, Lyse, fidèle à son habitude, s'arrêta longuement devant la vitrine d'un magasin de meubles design.

– Regarde ce canapé ! Tu ne trouves pas qu'il est magnifique ? Oh ! Et cette lampe !

Je m'abstins de lui faire remarquer que les prix, également, devaient être magnifiques et, par acquis de conscience, levai les yeux. Une affiche, collée sur la vitre, rencontra mon champ de vision et me coupa le souffle.

Je ne pris garde au texte, qui annonçait une exposition dans une galerie des environs, et ne regardai que l'image du tableau. Il me semblait qu'il résonnait en moi en faisant osciller chacun de mes nerfs de la manière la plus agréable qui soit. Je visitais souvent des expositions et si, parfois, un tableau me tapait dans l'oeil, jamais je n'avais ressenti ce bouleversement auparavant.

Mon état de syncope alerta ma compagne.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je ne pus que pointer l'affiche du doigt. Elle la regarda avec un intérêt poli, puis, demanda :

– Tu veux y aller ? Le vernissage a lieu ce soir.

Assommé, je hochai la tête. Elle consulta sa montre.

– Nous avons juste le temps d'aller manger.

Elle m'attrapa par le bras et m'entraîna à sa suite.

– Pour une fois que je regarde quelque chose, protestai-je.

– Tu le verras bientôt en vrai. Je suis certaine qu'il est plus beau en nature.

Il l'était, ainsi que les vingt-neuf autres tableaux de l'exposition. Alors que Lyse avait déjà fait le tour quatre fois, je n'avais pas dépassé la première salle. Attendrie, elle m'embrassa sur la joue et m'abandonna

à mon extase, c'est à peine si je remarquai son absence.

Après quelques tergiversations avec moi-même, je désignai mon tableau préféré et m'approchai de plus près pour me noyer dans chaque détail.

– Ne regardez pas de trop près tout de même, me conseilla quelqu'un, d'un ton amusé.

– C'est aussi beau de près que de loin, rétorquai-je à l'importun.

– Vous m'en voyez ravi.

J'oubliai instantanément la toile et posai mes yeux écarquillés sur son auteur, un homme d'une quarantaine d'année qui m'adressait un sourire réjoui tout en me tendant sa main. Je la serrai avec ferveur en bafouillant des morceaux de phrases indistincts :

– Ce que vous faites est si... Lorsque j'ai vu votre affiche... Je n'avais jamais... Ce tableau m'a laissé...

– Sans voix ?

– Oui.

– Vous faites de la peinture également ?

– Oui.

Telle une groupie rencontrant le King, je continuai de répondre par monosyllabes. Il persista jusqu'à obtenir des phrases complètes, puis, porta le coup de grâce qui me réduit définitivement au silence :

– Voudriez-vous faire un saut à mon atelier, un de ces jours ?

Tout cela me paraissait trop beau pour être vrai. Je lui adressai un hochement de tête incertain et lui donnai mon numéro en ayant la certitude qu'il ne me recontacterait jamais.

J'avais tort. Deux jours plus tard, il me téléphona pour me proposer de venir à son atelier et, par la même occasion, de lui apporter quelques uns de mes travaux. Il ne se douta pas du tollé que souleva sa proposition. Affolé de ne pas me montrer à la hauteur de ce que je supposais être ses espérances, je passai tous mes dessins en revue, avec l'oeil du critique implacable. Aucun ne me paraissait à la hauteur. En désespoir de cause, je montrai le tout à Pascal, qui me prit en pitié et choisit à ma place.

Le jour J, mon futur mentor, m'accueillit chaleureusement et me fit visiter son lieu de travail, qui n'était autre que le pays des merveilles. Je me laissai conduire, sans faire le moindre commentaire, laissant mon regard ébahi parler pour moi. Mon enthousiasme silencieux, au lieu de l'offusquer, l'amusa.

– Vous êtes toujours aussi bavard ?

– Euh.

– Regardons ce que vous m'avez amené.

Je lui tendis mon carton à dessin avec terreur, et m'empressai de me justifier :

– Ce n'est pas très bon !

Il sourit et me répondit d'un ton jovial.

– Voyons, voyons, pas de fausse modestie.

Il détailla chaque dessin attentivement, tandis que je m'arrachais les ongles, puis, rendit son verdict.

– Vous avez un coup de crayon très sûr. Vous dessinez beaucoup, je suppose.

– Oui.

– Et le domaine de la peinture vous intéresse particulièrement ?

– Oui.

– Oui, oui.

Frustré par mon éloquence défaillante, je fermai les yeux, fixai le sol et laissai échapper un énorme soupir.

Cette expulsion d'air libéra mes cordes vocales, je me mis à parler avec hésitation, puis, de manière plus assurée, pour finir par le noyer dans un flot de paroles intarissables. Je lui expliquai tout, les cours de droit, l'abandon de ceux-ci, mon travail, l'école d'art, mon intérêt pour tous les cours, mon incapacité à faire un choix, la rencontre avec son affiche et la certitude que ses tableaux avaient provoquée en moi.

Il m'écouta patiemment en hochant la tête aux endroits adéquats, puis, une fois ma logorrhée terminée, s'exclama :

– Vendu ! Je vais vous apprendre tout ce que je sais. Nous nous verrons un soir par semaine, jusqu'à ce que l'élève dépasse le maître.

Je résistai à la tentation de me jeter à ses pieds et me contentai d'articuler de fervents remerciements, qu'il balaya d'un geste. Selon lui, un enthousiasme comme le mien ne se rencontrait pas à tous les coins de rue et méritait qu'on lui consacre quelques heures par semaine.

Mais, je digresse, ma lumière. Mes débuts artistiques ne sont pas le sujet de cette correspondance. Il faut reprendre la marche funèbre.

Lyse et moi continuâmes de vivre ensemble, sans vivre ensemble, jusqu'à la fin de nos études. Mon diplôme en poche, j'abandonnai ma fonction de night-audit, pour donner des cours de dessins, tandis que Lyse se fit engagée dans une étude d'avocat pour gagner l'équivalent de quatre fois mon salaire.

Si cette différence de revenu ne me dérangeait pas au début, elle devint un sujet sensible lorsque Lyse proposa d'emménager ensemble. Ne sachant comment lui expliquer ma crainte de passer pour un homme entretenu, je demandai un délai de réflexion. Elle patienta jusqu'à ce que celui-ci s'allonge démesurément, puis, m'interrogea de manière franche et directe.

– Pourquoi n'as-tu pas envie de vivre avec moi ?

Je lui rendis sa courtoisie.

– Je suis pauvre. Tu es riche.

Elle haussa les épaules.

– Je ne vois pas le problème. Chacun participera aux frais selon son salaire.

– Il n'est pas trop tard pour changer d'avis et épouser un riche banquier.

– Je préfère mon artiste fauché.

– Soit, si tu ne veux pas être raisonnable...

Nous nous mîmes à chercher un appartement. Comme d'habitude, nos approches différaient. Mon unique critère était que ce logement possède une pièce ensoleillée pour y installer mon atelier, tandis que Lyse souhaitait un espace spacieux, moderne et possédant tout de même un certain cachet. Après chaque visite, alors que j'aurais loué l'appartement sur-le-champ, Lyse me confiait n'être pas entièrement convaincue.

Au bout du quinzième appartement, cette formule commença à sentir le réchauffé et ma patience était définitivement refroidie.

– Mon amour, je crois que tu vas continuer toute seule ta recherche de l'appartement idéal.

– Je le trouverai, tu verras.

– Surtout, tiens-moi au courant.

Deux mois plus tard, elle m'annonça avoir déniché la perle rare. En parfait agent immobilier, elle vanta les nombreux mérites du lieu, en taisant le seul inconvénient. Ce bijou était situé au cinquième étage d'un immeuble sans ascenseur.

Cette nouvelle me plaça devant un choix cornélien : patienter encore deux décennies, ou me casser le dos en portant mes cartons de livres jusqu'à ce paradis céleste. Malgré l'argument pitoyable de Lyse : « Nous sommes jeunes, ça nous fera faire du sport. », j'optai pour la seconde option.

Le déménagement se révéla aussi mal commode que prévu. A la fin de la journée, les bonnes âmes, réquisitionnées à porter nos meubles, nous traitèrent de cinglés de nous installer dans une telle tour d'ivoire.

Même si nous pestions en ramenant nos quinze kilos de courses hebdomadaires, et que le postier nous regardait de travers à chaque livraison de paquet, nous ne regrettâmes jamais notre choix. L'appartement possédait une configuration idéale et permit à chacun de s'approprier son espace sans se marcher dessus. Lyse me céda la pièce à la baie vitrée pour y installer mon atelier, et profita d'une autre chambre pour aménager un bureau de ministre.

Je vécus dix ans dans cette tour. Les cinq premières années considérées comme les meilleures de ma vie, furent compensées par les cinq suivantes, passées dans un engourdissement tenace et désespéré.

Cette léthargie, qui me quitte peu à peu pour être remplacée par une douleur sourde, je la regrette presque. Ces larmes d'un autre temps, qui s'écrasent sur papier, je n'arrive à croire qu'elles m'appartiennent.

Ma lumière,

Je ne suis pas sûr de savoir t'expliquer le mécanisme bien réglé de cinq ans de vie commune. Au début, emménager avec quelqu'un, c'est se confronter à des habitudes étrangères, voir opposées, aux siennes. Des coutumes, jugées absurdes, qui agacent l'autre au premier abord.

Lyse avait besoin d'être constamment entourée de bruit de fond, alors que je m'épanouissais dans le silence. Sa radio portative qui ne diffusait pas de musique, mais un blabla sans fin, l'accompagnait comme

une seconde peau jusque dans sa douche. Pour localiser ma compagne, rien de plus facile, il suffisait de suivre le murmure des jingles. Aucun son qui s'échappait de son engin ne la rebutait, ni les informations invariables qu'elle se farcissait chaque heure, ni l'émission de jardinage consacré à la culture de la pervenche de Madagascar, ni le rire de baleine de l'animatrice greluche du matin, ni les commentaires sportifs du match capital opposant Triffouilly les Oies à Bümpliz Nord, et surtout pas l'émission du courrier du coeur où un pauvre bougre nommé Jean-Paul, Jean-Pierre ou Jean-Claude, déclarait sa flamme en direct à une presque parfaite inconnue. Même si cet objet rectangulaire bavard devint mon pire ennemi, je ne cédaï jamais à la tentation de le réduire définitivement au silence, par le retrait stratégique des deux objets cylindriques nécessaire à son alimentation, et appliquai une variante de trois tactiques dites, d'évitement de l'objet, d'isolation du bruit par un fermage de porte adéquat et, en dernier recours, de neutralisation par une caresse sur le bouton off.

J'avais également mes manies, dormir la fenêtre ouverte, même en hiver par moins quinze degrés, me paraissait agréable. Je me couchais en caleçon et t-shirt alors que ma compagne enfilait un polaire et des chaussettes de ski, enroulait une couverture autour de la taille, une autre autour de ses épaules et se blottissait sous le duvet en grelottant.

Mais l'habitude qui agaçait, par-dessus tout, ma compagne, était ma façon d'ouvrir les portes à toute volée, notamment celle de son bureau, pour lui faire frôler la crise cardiaque. Sa concentration brisée nette, elle laissait échapper un cri de terreur et portait la main à sa poitrine. Si, au début, ses simagrées m'agaçaient, je finis par m'amuser de sa réaction au point de vouloir la provoquer. La puissance de son cri me servait de baromètre afin d'évaluer la réussite de mon entrée.

– Ahhhhhhhhhhhhhhh ! Mais tu le fais exprès !

– Mais non, mon amour, qu'est-ce que tu vas imaginer.

Malheureusement, de la répétition vient l'habitude. A ma déception, elle finit par s'immuniser de mes entrées fracassantes.

Vivre ensemble c'est aussi se confronter à deux manières, souvent bien établies, de faire les choses. Lyse m'expliqua en détail sa technique en dix étapes, concernant l'étendage et le pliage des chaussettes, inattentif, je ne retins que les deux premières phases, prendre la chaussette et la frapper contre le mur comme si sa vie en dépendait. A la fin de sa diatribe, comme je secouais convulsivement la tête, elle me demanda :

– Tu veux que je t'explique encore une fois ?

– Non, surtout pas.

Si, pour elle, le pliage des chaussettes était sacré, il n'en allait pas de même de l'emplacement des services dans le lave-vaisselle. J'essayai de lui faire comprendre cette technique élémentaire, provoquant un gain de temps appréciable lors du vidage de la machine, consistant à ranger les fourchettes avec les fourchettes, les couteaux avec les couteaux et les cuillères avec les cuillères. Malgré mon insistance, et sans doute par vengeance par rapport aux chaussettes, elle prenait un malin plaisir à placer le tout n'importe comment.

– Mais tu le fais exprès ! C'est simple pourtant !

– Mais pas du tout, mon amour.

Je ne lâchai pas l'affaire. A cette époque, je considérais ma manière de faire, comme la seule envisageable. Lyse était du même avis concernant ses propres habitudes. La première année, nous campâmes sur nos positions. Elle tenta de me convertir à l'ail frais, qui, selon elle, était meilleur que l'ail en poudre, par divers moyens, dont aucun n'aboutit. J'essayai de la convaincre, sans succès, qu'un seul oignon, ne nécessitait pas l'utilisation de son hachoir impossible à nettoyer. Etc. La liste de ces brouilles s'allongeait indéfiniment.

Après l'opposition, vint le renoncement. Il s'installa subrepticement de part et d'autre. J'admis mes tentatives comme vaines. Les habitudes de Lyse ne changeraient pas, je n'avais d'autre choix que de m'en accommoder. Mon premier compromis de renoncer à la congélation de la chambre à coucher, provoqua une réaction en chaîne. Chacun céda du terrain et un cessé le feu définitif s'instaura. Elle arrêta de m'épier lorsque j'étendais le linge. Je ne la harcelais plus concernant le lave-vaisselle. Chacun accepta les petits travers de l'autre comme faisant partie intégrante de sa personnalité.

A l'agacement succéda l'amusement. Je la taquinai sur le soin maniaque qu'elle mettait à plier et ranger ses vêtements, en lui suggérant d'organiser des visites guidées de son armoire, elle s'amusait de me voir grogner le matin et prétendait ne pas pouvoir m'adresser la parole avant onze heures et demie.

Mais ce n'est qu'à la fin, seul devant le lave-vaisselle contenant des services parfaitement ordonnés, que

je réalisai combien ces petites manies étaient précieuses et à quel point elles me manquaient.

Non, il ne faut pas fléchir. Continuons.

Lyse n'était pas de celle à se contenter de demi-mesure. Si, pour elle, nous avions réussi la première épreuve de la vie commune, il ne fallait pas nous endormir sur nos lauriers et continuer sur notre lancée. Elle me sonda à propos de l'institution du mariage, qu'elle considérait comme l'aboutissement de toute relation sérieuse. Même si l'idée de passer le reste de ma vie en sa compagnie me séduisait plutôt, j'étais satisfait du statut actuel de notre relation et un engagement supplémentaire me paraissait superflu. Lorsque je lui fis part de mon indifférence, elle parut dépitée. Pour elle le mariage n'était pas une question de surenchère mais d'officialisation. En parfaite avocate, elle souhaitait que notre relation soit reconnue par la loi. Soit. Je me mis à genoux.

C'est à partir de cet instant, que les ennuis commencèrent. Si nous nous étions mis d'accord concernant le concept, nos idées différaient sur tout le reste.

Mon vœu de simple cérémonie civile suivie d'un repas avec parents et témoins, s'opposa à sa volonté de mariage en grande pompe à l'église, suivie d'une réception comprenant la totalité de nos connaissances. Après des heures de débat infructueux, lorsqu'il fut clair qu'aucun de nous ne céderait et qu'un compromis était la seule issue envisageable, nous nous décidâmes, de guerre lasse, pour un mariage à l'église dans l'intimité de nos familles respectives.

Puis, vint la question des alliances. Choisir deux bagues assorties nous paraissait une démarche simple. Notre naïveté se trouva vite prise de court devant nos goûts dissemblables. Son désir de clinquant m'horripila, mes choix sobres la désespérèrent. Après nous avoir suggéré toutes les bagues du magasin, le bijoutier, à bout de nerf, nous demanda si nous étions sûr de vouloir nous marier. Dépités, nous sortîmes bredouille de la boutique. Les parents de Lyse, amusés de nos déboires, nous suggérèrent de faire exécuter des alliances sur mesure. J'exigeai un anneau en or blanc n'arborant pas la moindre fioriture que je portais en pendentif autour de mon cou, alors que Lyse opta pour une bague en or jaune, avec ornement et pierres précieuses qu'elle arborait fièrement à son doigt. Ces deux bagues placées côte à côte, formaient un ensemble, à l'image de notre couple, aussi opposé que le jour et la nuit.

Nous n'étions pas au bout de nos peines. Lorsque Lyse me remit la liste de tous les choix restant à effectuer, épuisé en prévision de nos oppositions à venir, je décidai de m'en laver les mains en cédant sur tous les points. Mon mantra devint « Oui, chérie, bien sûr chérie, tout ce que tu veux chérie ». Et lorsque ma future femme me tendait un piège en me proposant deux solutions, je prenais soin de lui demander au préalable : « Et toi, qu'en penses-tu ? » pour pouvoir, ensuite, acquiescer dans son sens. Cette méthode s'avéra probante, Lyse était enchantée, j'avais la paix, tout le monde était content.

Depuis ma désertion du domicile familial, la relation avec mes parents s'était réduite à un appel téléphonique mensuel pour s'assurer de la réalité de mon existence. Durant ces conversations maladroites, ma mère et moi, évitions d'aborder des sujets dits tabous en discutant de la pluie et du beau temps. Ce dialogue superficiel, qui m'agaçait autant qu'il m'attristait, se modifia à l'annonce de mon mariage. Dès lors, ma mère n'eut de cesse de me prodiguer de nombreuses suggestions sur la seule et unique manière de procéder dans ce domaine. Luttant contre la tentation, de plus en plus grande, de lui raccrocher au nez, je me contentais d'acquiescer en soupirant, tout en regrettant nos débats météorologiques. La cérémonie de mariage terminée, je supposais, naïvement, un retour d'éclaircie. Ma mère ne fit que changer le disque de face et me harcela, désormais, pour que je lui fasse un petit-fils ou une petite-fille.

La question des enfants n'avait jamais été tacitement abordée entre ma femme et moi. Ma position sur le sujet était claire, je ne me sentais pas encore près. Cela ne m'empêcha pas de sonder ma compagne de manière détournée.

– Ma mère veut un petit-fils.

– Maintenant ?

– Je suppose qu'elle est prête à attendre neuf mois.

Elle rigola.

– Plutôt neuf ans. Nous avons le temps.

– Oui, nous avons le temps.

On croit toujours avoir le temps.



Ma lumière,

Nous arrivons au début de la fin. Il me faut te parler de cette soirée de décembre, que je ne sais comment aborder. Pardonne-moi, ce sera sans doute décousu. Les souvenirs qu'il me reste sont semblables à une série de vieux polaroids. Peut-être, en les plaçant côte à côte, parviendrai-je à retranscrire l'inimaginable. Mais pas tout de suite. Permetts-moi de retarder encore un peu l'inévitable.

Le mariage ne modifia en rien la dynamique de notre relation. La seule différence était que nous cochions désormais la case «marié» au lieu de «célibataire» sur divers formulaires. Lyse apprivoisa également le nouveau patronyme d'Exquis, qui lui allait comme un gant.

Je garde, des quatre années qui suivirent, un souvenir paisible de calme avant la tempête. Bien sûr, nos caractères différents provoquaient parfois des soubresauts sur le lac tranquille de notre relation. Le fait que je sois solitaire et qu'elle ne s'épanouisse qu'au contact des gens, était notre principal sujet de discorde. Alors qu'elle confondait mon besoin de solitude avec de l'égoïsme, je ne pouvais comprendre sa volonté d'être constamment entourée.

Le compromis était que je l'accompagne aux nombreuses soirées auxquelles elle participait, uniquement lorsque ma présence était obligatoirement requise, notamment à la soirée de fin d'année organisée par son travail.

Cette putain de soirée à laquelle je ne pouvais couper à l'époque, je ne peux toujours pas y échapper. Et, cette année-là, j'aurais mieux fait de ne jamais m'y rendre.

Je revois Lyse dans son élément, papillonnant à travers la foule et discutant avec animation. Je me revois dans un coin de la salle, un verre d'eau à la main, m'ennuyant à mourir et consultant ma montre. Je revois le sourire épanoui de ma femme se poser sur moi et se ternir imperceptiblement. Je revois le trajet de retour dans la discorde et les reproches. Et puis, je ne revois plus rien. Le trou noir. Après, je ne peux qu'imaginer. Les dernières paroles adressées dans la colère, le moment fatal d'inattention, la perte de contrôle du véhicule, la sortie de route, les tonneaux de la voiture, le dernier cri de Lyse, ma perte de connaissance.

Je ne me souviens de rien. J'aimerais tant. Ces suppositions me semblent plus douloureuses que n'importe quelle version de la réalité.

Après, dans une sorte de brouillard, mon sentiment de désorientation à mon réveil à l'hôpital, l'annonce distillée par palier par le médecin, mon refus d'y croire et ma volonté de voir ma femme, puis, devant le corps, l'impression de tomber dans un gouffre, des excuses, répétées inlassablement jusqu'au hurlement, qui arrivent trop tard et qu'elle n'entend plus, qu'elle n'entendra jamais.

Plus tard, la visite de la famille de Lyse, des reproches attendus qui ne viendront pas. Des reproches, que j'aurais acceptés avec soulagement, tant la culpabilité me rongait.

Encore plus tard, l'enterrement, abordé avec un sentiment de stupeur résignée, des condoléances et des mains serrées qui n'apportent aucun réconfort.

Beaucoup plus tard, seul dans mon appartement, à me demander quoi faire du succédané de vie qui m'attend sans elle.

Et maintenant, le réveil d'une longue léthargie, mes sentiments refoulés qui, semblables à un Tsunami, remontent à la surface pour tout ravager.

Je ne sais que faire sinon me laisser engloutir.

Ma lumière,

Tout à coup, cette révolte qui surgit devant l'image délavée conjurée par mon esprit, ce besoin viscéral de revoir son visage, d'avoir un souvenir tangible d'elle, après avoir brûlé méthodiquement toutes les photos, tous les dessins et m'être débarrassé du moindre bibelot portant sa trace, me paraît incongru.

Je ne peux affronter ce vide, ce manque d'elle dénié qui ressurgit avec vengeance. Je vais devenir fou. Je donnerais n'importe quoi pour revenir en arrière, pour immobiliser mes mains, pour éloigner le briquet, éteindre les flammes qui dévorent le papier, pour épargner un souvenir d'elle, n'importe lequel.

Mais peut-être devrais-je me contenter d'un objet incombustible.

Sa tombe. Je n'y suis plus retourné depuis l'enterrement. Jamais je n'y ai déposé la moindre fleur. Cette sépulture délaissée, à présent, me fait honte.

Il suffit d'une demande à Pascal, presque une plainte, pour embrayer la machine.

– S’il te plaît, conduis-moi à elle, amène-moi au cimetière.

Une lueur d’étonnement dans son regard, puis, un « oui » définitif, soulagé, presque enthousiaste.

– Il faut acheter des fleurs, beaucoup, un camion, suppliai-je.

– Oui l’artiste, d’accord, un camion de fleurs. Allons-y.

Ce surnom, inusité depuis l’accident, pourquoi avait-il glissé de ses lèvres à ce moment-là ?

Il m’attrapa gentiment par le bras, je me laissai conduire, comme un invalide.

Assis sur le siège passager de sa voiture, j’attendis que les battements de mon coeur s’accélérent pour faire place à mon sentiment de panique habituel. Il n’y eut rien, juste le silence et le défilement monotone de la route.

Puis, vint l’épreuve du fleuriste. J’examinai chaque fleur d’un air incertain, cherchant désespérément un signe, démuné devant tant de possibilités. Une jeune femme me prit en pitié.

– Je peux vous aider ?

– Je ne sais pas.

– C’est pour quelle occasion ?

– ... Des retrouvailles.

Elle sourit et m’affirma qu’elle savait exactement ce dont j’avais besoin. Une aubaine, moi-même, je n’étais pas sûr d’en avoir la moindre idée.

Puis, j’avançai d’une marche lente à travers les allées du cimetière, alors que j’aurais voulu courir, rattraper le retard d’un rendez-vous manqué depuis cinq ans. L’apparition de son nom gravé sur la pierre tombale me coupa les jambes. Je tombai à genoux. Serrant le bouquet de fleurs en forme d’offrande, je me mis à supplier. Je demandai pardon à ma femme, pour tout ce que je n’avais pas dit, pas fait. Un torrent de pleurs interrompit mes remords. Lorsque mots et larmes s’amalgamèrent pour ne plus former qu’une bouillie de plaintes indistinctes, Pascal plaça sa main sur mon épaule. J’accueillis ce poids lourd et rassurant avec un soupir de reconnaissance.

Je ne sais combien de temps nous restâmes à présenter ce pathétique tableau. Une promesse de Pascal me ramena au monde des vivants.

– Nous reviendrons demain, et tous les jours s’il le faut.

Soulagé, je me relevai en murmurant un « merci » et quittai le cimetière, le corps engourdi et l’esprit vidé de toute substance.

Ma lumière,

A nouveau, je ressens cette obsession de capturer son image, de figer chacun de ses traits sur le papier pour ne pas l’oublier, pour ne plus jamais la perdre. Blocage envolé, mon crayon glisse sans effort à travers la feuille. Modèle disparue, je tâtonne à l’aveugle sur chaque ligne et esquisse sans relâche ses yeux, les courbes de sa bouche. Mais le pâle reflet que j’obtiens de ma femme, ne me satisfait pas, où plutôt, ne me satisfait plus. J’ai besoin d’un regard neuf.

Un fois de plus, j’érigeai Pascal en juge. Il saisit mes dessins, tendus sans un mot d’explication, et les parcourut en fronçant les sourcils.

– Ce n’est pas encore ça... Attends-moi, je reviens.

Je demeurai immobile, le coeur battant et les oreilles bourdonnante de son jugement sans complaisance.

Il revint en portant un carton de taille moyenne. Le mot PHOTOS, inscrit au feutre sur l’étiquette, attira mon regard incrédule.

– Environ vingt ans que je menace de tout classer dans des albums, mais je n’ai jamais pris le temps. Toute ma vie est là-dedans.

Toute sa vie et mon passé perdu.

A peine le carton ouvert, le trop plein de photos empilées tomba sur le sol. Combien de clichés étaient rassemblés ici, des centaines, des milliers, un milliard ? Pascal laissa échapper un soupir résigné avant de renverser le contenu du carton sur le plancher.

– Encore pire que je pensais... Bon. Haut les coeurs. Trions. Je propose de procéder par piles, enfance et famille, Lyse, connaissances plus ou moins proches, parfaits inconnus, célébrations diverses, essais artistiques, voyages et, pour finir, photos sans intérêt.



Un haussement de sourcils salua ce classement hautement subjectif. Il sourit.

– Focalise-toi sur les photos de Lyse, je trierai le reste.

Je commençai mon incursion dans la vie d'un autre en parcourant timidement la première poignée de photos. Des visages souriants, certains familiers, d'autres non, des paysages de mer, un baptême, un coucher de soleil sur le port. Puis, soudain, une photo, la première, une petite fille blonde vêtue d'un chapeau et d'une robe fleurie, assise dans l'herbe, dirige un regard blasé vers l'objectif. Lyse, j'en aurais mis ma main à couper.

– C'est elle.

– Oui, à l'époque, mon père venait d'acheter un nouvel appareil photo. Il était extatique et nous mitraillait du matin au soir. Cette photo retranscrit assez bien notre lassitude de lui servir de mannequin.

Je posai délicatement ce trésor sur la table, puis, continuai mes recherches de façon plus assidues. Chaque photo découverte était confiée à Pascal, qui loin de s'offusquer de cette perte de temps, me racontait en détail les anecdotes correspondantes à chaque cliché. De sa première chute de vélo à l'obtention de son diplôme du collège, je n'ignore, désormais, plus aucun événement de la vie de Lyse.

Les photographies les plus récentes furent plus difficiles à supporter, je faillis m'effondrer devant un cliché de notre couple pris à la sortie de l'église, juste après notre mariage. Je n'hésitai qu'une seconde avant de le tendre à Pascal. Il jeta un coup d'oeil à l'image, avant de me dévisager d'un air perplexe.

– Tu veux que je te raconte ton propre mariage ?

Je hochai la tête. Il haussa les épaules.

– Tu l'auras voulu. C'était assommant et interminable. Lyse ne s'est pas privée d'en faire des tonnes, franchement, tu aurais pu essayer de la freiner un minimum. Le pompon, c'était quand même le lâcher de colombes !

– Non, le pompon c'était l'orchestre à cordes.

Un silence respectueux devant ma première intervention, puis, un éclat de rire.

– Ah oui, la harpiste harpiste !

A partir de là, le monologue se transforma en dialogue animé, dans lequel nous confrontâmes nos points de vue. Parfois, ils s'accordaient, parfois, ils différaient du tout au tout. Chaque souvenir fut disséqué, jusqu'à être facilement digérable.

Puis, telle une arrête, la première photographie de l'enterrement tomba sous mes yeux. Celle-là ne passerait pas, j'allais m'étouffer. La sensation de suffoquer cessa lorsque Pascal subtilisa le cliché. Je baissai les yeux et murmurai la question que je n'avais jamais osée lui poser.

– Tu m'en veux, pour l'accident ?

– Non, l'artiste, je ne t'en veux pas.

Après cette déclaration, je cessai de retenir mes larmes.

– Tu devrais pourtant.

– Ça changerait quelque chose ? Quelle perte de temps ! Je devrais sacrifier une énergie considérable à haïr celui que je considère comme mon propre frère, un frère qui s'en veut déjà assez pour deux, non, pour l'univers entier, et ça ne me rendrait pas ma soeur.

J'étais abasourdi.

– Tu... Tu ne considères pas que c'est de ma faute ?

– C'est de ta faute, c'est de la faute du constructeur de la voiture, c'est de la faute de l'organisateur de la soirée, c'est de la faute des intempéries, c'est de la faute de Lyse elle-même. C'est de la faute de tout le monde et de personne, c'est de la faute à pas de chance !

Cette réplique me laissa bouche bée. Il désigna la photo de l'enterrement.

– Ce jour là, tu étais complètement à côté de tes pompes. Je te parlais mais tu n'entendais rien. On aurait dit que tu t'étais absenté à des milliers de kilomètres.

– Oui.

– Plus les jours passaient, plus ton manque de réaction m'inquiétait. J'aurais voulu te faire réintégrer ton corps vide mais je ne savais pas comment. Tu ne voulais parler à personne, tu ne répondais plus à mes lettres, ni à mes coups de téléphone. Je me sentais si impuissant. J'avais déjà perdu ma soeur, je n'avais pas envie de te perdre toi aussi.

– J'ai été égoïste, pardonne-moi.

– Je ne voulais pas abandonner, je ne pouvais pas. Je me suis dit qu'avec le temps, tu finirais par retrouver

le chemin du retour. Cinq ans, j'ai patienté ! Je n'y croyais plus ! Tu es une véritable tête de mule !

– Merci de m'avoir attendu.

– C'est cette fille, n'est-ce pas ? Ton dé clic, c'est grâce à elle.

– Pardon ?

– Le portrait de la fille rousse, au-dessus de ton bureau.

– Caroline.

– Qui est-elle ?

– Mon élève, ma lumière, mon deuxième amour, ma confidente, ma conscience.

– Sacré programme. Où est-elle ?

– Je ne sais pas... Je n'étais pas prêt, je ne suis toujours pas prêt.

– Ça viendra.

J'aurais voulu partager sa certitude, voir mon avenir différemment, ne plus le considérer comme une chambre vide. Enfin, ouvrir la porte.

Ma lumière,

Mon désespoir se sent à l'étroit à l'intérieur de ma poitrine, il exige d'être déployé sur le papier. Je ne fais plus que peindre, du matin au soir, jusqu'à ce que mon poignet me brûle et que mon esprit se vide de ce trop plein. Et le lendemain, ne sachant comment briser ce cercle, je recommence la ronde. Je tourne jusqu'à revenir à mon point de départ.

Les photos de Lyse me servent de modèle. Je connais chacune d'elles par coeur, à présent. Mais ce que j'obtiens, à la fin, n'a rien à voir avec l'original. La violence de ce qui sort de moi m'effraie. Mes tableaux me donnent la nausée. Je n'ose croire que ce monstre était tapi au fond de moi depuis des années. Je détruis sans remords la plupart de ces foetus mal formés, ils ne sont pas équipés pour vivre. Une hécatombe dans le musée des horreurs. Quoi que je fasse, je me heurte à des gris fades, patauge dans des bruns boueux, sombre dans le noir. Aucune grâce dans ces traits durs, sans subtilité, inévitable, aucun enthousiasme dans ces compositions sans vie, qui représentent l'absence.

Pascal, malgré lui, provoqua un changement, en me faisant une suggestion anodine sur mes monstruosité s.

– Peut-être, si tu rajoutais un peu de blanc...

J'esquissai un pauvre sourire, presque une grimace.

– Ce n'est pas moi qui choisis, tu sais.

– Ah non ? Qui alors ?

– Je ne sais pas. Mon inconscient.

– Tu diras à ton inconscient, qu'il faut trancher avec du blanc.

– Je transmettrai.

– Et aussi qu'il change de modèle. Peut-être que la rouquine l'inspirerait plus. Il a couvert le sujet de la mort en détail, qu'il essaye de représenter la vie.

– Je ne sais pas s'il en est capable.

– Il devrait, au moins, essayer.

Je hochai la tête, puis abordai le sujet délicat de mon séjour à durée indéterminée.

– Je t'ai remercié de me laisser squatter chez toi ?

– Tu ne squattes pas, je t'accueille volontiers. Nuance.

– Promets-moi de me jeter dehors, dès que tu seras fatigué de moi.

Il leva les yeux au ciel.

– J'adore quand tu joues au martyr. Ne t'inquiète pas, lorsque ta présence sera indésirable, je me transformerai en l'être le plus pénible qui soit au monde, jusqu'à ce que tu te décides à prendre tes jambes à ton cou.

– C'est ta première tentative là ?

– Ah, ah, ah. Oublie la peinture, ta vocation est dans le comique.

Puis, il m'adressa un sourire, qui m'apparut comme une évidence.

– Tu as raison, il faut que je change de modèle. Pose pour moi !

– Voyons, on se connaît à peine.

– Cesse de faire l'imbécile et assieds-toi là.

– C'est rémunéré, au moins.

– Tais-toi et ne bouge plus.

Il se prêta de bonne grâce à cette séance de pose improvisée et ne broncha pas lorsque celle-ci s'éternisa. Ce n'est que lorsque, épuisé, je laissai le pinceau me glisser des mains, qu'il proposa de faire une pause. Puis, il se plaça devant mon tableau et esquissa un petit sourire.

– J'avais dit du blanc, pas du jaune... Mais je dois avouer que c'est une amélioration. Je peux le garder ?

– Le garder ?

– Ce tableau me flatte. Je me trouve éblouissant.

– Tu l'es.

Il me lança un regard stupéfait.

– Je suis flatté, mais je ne crois pas que virer homosexuel soit la solution. Focalise-toi plutôt sur Caroline.

Ma lumière,

Des semaines que je tâtonne et te cherche en vain, que j'essaie de représenter l'alchimie de tes traits, de retranscrire cet enthousiasme qui m'avait tant attiré en toi. Mais comment reproduire quelque chose que j'ai, moi-même, perdu en chemin ? Métamorphosée par mon pinceau, tu deviens, à peine, l'ombre de toi-même. Tous les jours, je persiste et me bats contre cette pâle réminiscence. Je ne sais combien de temps il me faudra, mais je te retrouverai. Comme un mot en équilibre sur le bout de ma langue, tu finiras par basculer hors de ma bouche, en un soupir de soulagement.

Lorsque je cesse de me débattre, je sombre. Mes nuits ne sont qu'une répétition de cauchemars identiques. Ma femme ne cesse de mourir sous mes yeux impuissants. De mes tentatives de sauvetage, aucune n'aboutit et je me réveille en nage avec un sentiment d'échec. Mais, ces rêves-là ne sont pas les pires. L'insupportable, c'est le contraire, lorsqu'elle survit et que je me réveille à ses côtés comme si les cinq dernières années n'avaient jamais existé. Un soulagement suivit d'une claque si cuisante qu'elle me transforme en une coquille de noix vide. Mes jours sans, comme Pascal les appelle, où mon hébètement est tel, que je ne ressens plus rien.

Dans mes moments d'abattement, j'ai peur de passer le reste de ma vie ainsi, de demeurer cet être immobile qui, dès qu'il amorce un pas en avant, se fracasse la tête contre le bitume. Mille fois, il recommence pour se retrouver à terre, découragé, impuissant, inutile.

Parfois, il se produit une étincelle. Je me sens avancer, mais si lentement, un pas de souris à peine, alors que je rêve d'enjambées de géants. Où ce marathon me mènera-t-il ? Un but rendrait cette marche interminable moins vaine. Il faudrait esquisser des projets, croire que quelqu'un supportera mon rythme d'escargot et m'accueillera à la ligne d'arrivée.

Pascal, si sa patience infinie ne faiblit, m'attendra, mais toi, ma lumière, dont j'ai usé la compréhension jusqu'à la corde ? Non, je n'ose présumer de ta présence. Je me contenterai de désirs raisonnables, de plans accessibles. L'improbable attendra.

Ma lumière,

Ce matin, je croisai le regard d'un être fantomatique dans le miroir de la salle de bain. Mon reflet, comme un coup de poing encaissé en pleine figure, m'assomma. Mis en face de ce jumeau pitoyable, soigneusement éludé depuis l'accident, je dus me réfugier derrière la croyance d'une hallucination. Ce regard de zombie insomniaque, cette tignasse emmêlée tel un jardin laissé à l'abandon et envahi de mauvaises herbes, cette portée de rides sur mon front, cette pâleur morbide, n'étaient qu'illusion. En un clignement d'yeux, ce spectre disparaîtrait et je redeviendrais celui que j'ai été.

Cligner des yeux, m'approcher du miroir, grimacer, ne m'avança à rien. Ce fantôme était plus coriace que prévu. Hypnotisé, j'apprivoisai les traits de cet autre moi-même. Serait-il possible que je me sois laissé aller à ce point ? Chaque parcelle de mon nouveau visage fut soigneusement détaillée, jusqu'à ce que l'image et la voix de Pascal, surgissent simultanément derrière moi.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je contemple ce qu'il reste de moi. J'ai une mine abominable.

Je répondis à son large sourire, par un froncement de sourcils.

– Et ma déclaration te mets en joie parce que... ? demandai-je.

– Parce que tu t'en rends compte. C'est un sacré progrès.

– Si tu le dis...

Il me dévisagea d'un air critique, puis, déposa un rasoir dans la paume de ma main.

– Commence par utiliser ceci. Après, j'ai une heure à tuer avant mon premier rendez-vous, juste le temps de t'accompagner chez Annie.

– Annie ?

– Tu verras, elle est très gentille.

– Certes, mais...

– Tu me remercieras plus tard.

Malgré ma mauvaise intuition, je n'insistai pas. Pascal, contrairement à moi, était du genre à aimer les surprises. Je ne tardai pas à découvrir le pot aux roses, situé à deux rues de l'appartement, «Chez Annie, salon de coiffure».

– J'aurais pu y aller tout seul, je suis encore capable de marcher.

– J'avais envie de t'accompagner dans cette épreuve.

Sa soi-disant prévenance se révéla être un mensonge éhonté ! Lorsque j'aperçus le regard de Merlan frit qu'il posa sur Annie, à la voix douce et à l'allure de sucrerie, je compris la véritable raison de sa présence. Tandis qu'elle s'occupait de mon cas désespéré, il tenta une amorce de conversation bredouillante et inintéressante, à laquelle elle répondit avec toute la patience et la gentillesse du monde. Je supportai ce babillage stérile une demi-heure, puis, m'insinuai, avec tact, dans la conversation.

– Annie, vous habitez chez vos parents ?

– Non, ici, à l'étage.

– Avec un petit ami, peut-être ?

– Non, toute seule.

– Que pensez-vous de mon beau-frère ? Bien que sa conversation laisse à désirer, il faut avouer qu'il n'est pas mal physiquement, non ?

Pascal m'adressa sa version du regard qui tue, tandis que les joues d'Annie se coloraient d'une charmante teinte pivoine.

– Oui, sans doute, murmura-t-elle.

– Hypothétiquement, accepteriez-vous de dîner avec lui ?

– Oui, s'il me le demandait lui-même, oui.

– C'est tout ce que je voulais savoir.

La conversation en resta là.

Un quart d'heure plus tard, je ressortais du salon avec une coupe de cheveux correcte et un beau frère indigné.

– Je te préviens très courtoisement que je vais te tuer.

– Elle te plaît, tu lui plais, elle est d'accord de dîner avec toi. Explique-moi où est le mal ?

– Je suis passé pour un parfait imbécile !

– Non, pas un «parfait» imbécile, un «heureux» imbécile... Tu me remercieras plus tard.

Il me dévisagea, incrédule, puis, éclata de rire.

– Tu as de la chance que je sois trop heureux de te retrouver pour t'en vouloir.

– Oui, j'ai beaucoup de chance.

Je me sentais un peu plus léger, un peu moins mort. Il me semblait que j'avais esquissé un pas d'une longueur raisonnable.

Ma lumière,

Cette nuit, je relevai le défi de mon subconscient en devenant l'architecte de mon rêve récurrent.

Le décor : la chambre à coucher de mon ancien appartement. Les personnages : Lyse mystérieusement ressuscité et moi. Le rideau se lève. Nous sommes au lit. J'émerge à peine des brumes du sommeil lorsqu'elle dépose sur ma bouche un baiser de conte de fée, qui rompt le mauvais sortilège de cinq années de solitude.

Cette fois, pourtant, aucun soulagement ne vient m'illusionner. Je ne suis plus dupe de cette pièce de théâtre factice. Enfin, j'ouvre les yeux.

– Il est l'heure de se réveiller, l'artiste.

– Oui, tu as raison.

Elle sourit.

– Il nous reste une demi-heure avant de nous lever, peut-être pourrait-on...

Je secoue la tête.

– Non. Je suis désolé que tu sois morte. Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir revenir en arrière. Mais cette mascarade ne sert qu'à remuer le couteau dans la plaie.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je suis là. Tu as fait un cauchemar.

– Le cauchemar c'est ici et maintenant.

– Sois raisonnable, mon amour, tu déliras.

Cette réplique, assénée du ton rassurant que l'on utilise pour parler à un malade, ne fait que m'agacer davantage.

– Va-t-en, s'il te plaît. Laisse-moi en paix.

Sa voix devient suppliante.

– Tu ne peux pas me laisser partir. Tu as besoin de moi.

– Tu n'es qu'une illusion. Tu ne sers à rien !

Lyse, vaincue, m'adresse un dernier regard, avant de disparaître. Je ferme les yeux, murmure un au revoir et fais le voeu de me réveiller. Mais mon subconscient n'a pas fini de me torturer.

Deux mains recouvrent mes yeux tandis qu'une voix murmure à mon oreille :

– Devine...

Une illusion de plus.

– Caroline, qu'est-ce que tu fais là ?

– Quel accueil !

Devant son air indigné, j'adopte un ton raisonnable.

– Tu ne peux pas être ici. Je t'ai quittée.

– Peu importe, je te pardonne.

– Non, tu ne me pardonnes pas.

– Si, je te pardonne.

– Et même si c'était le cas, je ne suis pas encore prêt à refaire ma vie.

– J'attendrai.

– Je ne peux pas en être sûr. Il serait plus prudent...

Elle lève les yeux au ciel.

– Bla bla bla, tu ne vas pas rester tout seul dans cet immense lit. La logique serait de partager.

Devant ce fantôme, aussi coriace que l'originale, je ne peux que hausser les épaules et avouer :

– Je ne sais pas ce que je suis censé faire de toi.

Elle m'adresse un petit sourire et se blottit sous la couette.

– Me garder au chaud, juste au cas où.

Un haussement de sourcil devant cette déclaration improbable.

– Pourquoi devrais-je conserver une possibilité aussi chimérique ?

– Parce que tu en as envie.

Jeu, set et match, il ne reste qu'à capituler.

– Tu as raison, je n'ai aucune envie de me débarrasser de toi ; pour le moment.

– Parfait, en attendant, tu permets que je m'installe.

– Fais comme chez toi.

Ce rêve absurde se termine et je me réveille, un sourire incongru attaché à mes lèvres.

Ma lumière,

Non content de t'écrire et de te peindre la journée, voilà que je dialogue avec toi la nuit. Une imposture de mon subconscient qui a trouvé le moyen le plus efficace de se faire entendre, s'exprimer à travers ta voix.

Caroline s'inquiète de mes progrès quotidien, m'encourage à aller de l'avant, sermonne lorsque je me lasse de l'écouter, m'ordonne de me dépêcher lorsque j'ai la tentation de ralentir, insiste encore et toujours. Et moi, j'essaie de la satisfaire de mon mieux. Même si mon mieux ne lui suffit pas toujours.

Elle me conseilla de faire une liste d'objectifs à réaliser à long terme, mais si possible avant la Saint-Glinglin. Une mission qui me parut impossible. La feuille demeura obstinément blanche. Je ne manquais pas d'idées, mais ne pouvais me décider à en noter aucune. Une fois l'objectif inscrit, il faudrait le réaliser et pour cela réunir une énergie considérable, que je n'étais pas sûr de posséder.

– Peu importe si tu n'y arrives pas ! s'exclama Caroline. L'important c'est que tu réfléchisses à ce que tu veux faire et que tu essaies de le faire.

Après ce laïus, ma feuille se décora de trois projets inévitables.

- trouver du travail

- trouver un appartement
- trouver le moyen de rembourser Pascal d'une manière ou d'une autre

Cette liste ne sembla pas satisfaire mon bourreau.

- Ce n'est pas très réjouissant et ça manque cruellement de détails.
- Pas très réjouissant. Que dois-je écrire alors, que je souhaite devenir riche, célèbre, aimé de tous, le maître du monde en somme ?
- Pourquoi pas, si tu en as envie.
- Non, je n'ai pas envie de me focaliser sur des projets irréalistes.

Elle haussa les épaules.

- Très bien, si tu préfères te freiner et te contenter d'objectifs ennuyeux à mourir...
- Mes objectifs ne sont pas ennuyeux à mourir, ils sont raisonnables !
- C'est du pareil au même. Je te demande de réfléchir à ce que tu veux vraiment, sans te soucier de la réalisation.
- En ce moment, je voudrais vraiment que tu me fasses la paix.

Elle me regarda d'un air moqueur, puis, claqua des doigts.

Aussitôt, je me réveillai, désorienté, dans mon lit. Il était seulement quatre heures du matin, pourtant, je ne parvins pas à calmer suffisamment mon esprit agité pour me rendormir. Une heure plus tard, de guerre lasse, j'allumai la lumière et m'emparai d'un bloc et d'un crayon.

«Mes désirs irréalistes ou pas» inscrivis-je, en guise de titre. Le reste coula comme une rivière, je réfléchissais à peine à ce que j'écrivais, il me semblait que quelqu'un d'autre guidait ma main. Je ne m'arrêtais plus, la liste passa de longue, à interminable. Lorsque le dernier mot fut inscrit, je m'endormis avec le sentiment du devoir accompli.

Le lendemain, mal réveillé, je m'emparai de la liste pour la relire. Le choc que je ressentis ne tarda pas à me sortir du brouillard. Quelques heures à peine après l'avoir écrite, je n'en avais pratiquement aucun souvenir. Si certains désirs m'étaient familiers, d'autres débarquaient de la lune et d'autres encore me stupéfièrent au-delà de tout.

Je soulignai les rêves familiers en bleu, les extravagants en rose et les surprenants en rouge.

Dans la catégorie bleue, se côtoyaient sans surprise : Revoir Caroline, trouver un appartement et un atelier dans le quartier, exposer à nouveau, reprendre contact avec mes amis, travailler dans le domaine artistique, enseigner, ...

La catégorie rose contenait des perles absurdes dont : Parler le japonais, danser le tango, écrire un livre, avoir une oeuvre exposée dans un musée, jouer du piano, faire le tour du monde, ...

Dans la catégorie rouge, l'effrayant fréquentait le bizarre : Conduire à nouveau, refaire ma vie avec Caroline, avoir des enfants, reprendre mes études, travailler dans le social, me réconcilier avec mes parents, ...

Je me fis violence pour ne rien barrer d'un coup de trait définitif et conservai le risible, l'insensé et même l'inimaginable.

Cette liste était semblable à un labyrinthe rempli de portes abritant différentes opportunités. Pour trouver la sortie, je devais commencer par en ouvrir une. Mais laquelle ? La logique me criait de commencer par la catégorie bleue. Caroline hurlait qu'être raisonnable ne me mènerait à rien. Je ne pouvais me résoudre à choisir entre les deux.

Sur un coup de tête, je recopiai les propositions de ma liste sur une feuille, puis, les déchirai pour en faire des petits papiers. Décider de mon avenir sur un coup dés ? Après tout, pourquoi pas, je n'avais rien à perdre. Je rassemblai les billets dans une boîte, puis, d'une main tremblante, saisis mon avenir. Je dépliai lentement le verdict et le lus en haussant les sourcils.

- me réconcilier avec mes parents

A choisir, je n'aurais jamais commencé par là. Jusqu'à aujourd'hui, je ne pensais pas avoir envie de reconstruire les ponts que j'avais moi-même sectionnés.

Après l'enterrement, ma mère continua de me téléphoner. Comme elle n'osait aborder le sujet tabou de la mort de Lyse, elle recommença à me parler de la pluie et du beau temps. Une seule chose avait changé, je ne me sentais plus la force de faire semblant de l'écouter. Un jour, patience à bout, je lui demandai d'arrêter de m'appeler et de me laisser en paix jusqu'à nouvel ordre. Ce fut efficace, jamais elle n'essaya de me re-contacter. Trop occupé à pleurer Lyse, je ne pris pas garde au malaise, léger en comparaison, que je ressentais vis-à-vis de ma mère. Aujourd'hui, mis en face de ce billet écrit de ma main, je ne pouvais plus faire semblant de l'ignorer.

Malgré la parabole du fils prodigue, je ne me sentais pas l'audace de me présenter devant leur porte, de peur qu'ils me la claquent au nez. Le téléphone était exclu, il nous ramènerait au point de départ. La seule issue envisageable était l'écriture.



Je n'eus besoin d'aucun brouillon, les mots jaillissaient de ma plume si facilement que je me demandais un instant si je n'aurais pas dû entreprendre cette démarche plus tôt. Je commençai par m'excuser de mon attitude, puis, leur expliquai mon impression que nous venions de deux planètes différentes, je finis par leur proposer de faire la moitié du chemin pour essayer de la comprendre et créer une relation moins superficielle entre nous. Même si écrire cette missive m'avait libéré d'un poids, je doutais de son efficacité. Il me semblait avoir besoin d'un miracle pour réparer notre relation bancal depuis quinze ans.

Le lendemain, la voix de ma mère me contredit au téléphone. Après un début de conversation inconfortable où il ne fut question ni de soleil, ni de pluie, elle me confia vouloir essayer ce dont j'avais parlé dans ma lettre et me proposa de venir dîner chez eux. J'acceptai avec un mélange d'incrédulité et de soulagement.

Aujourd'hui, à quelques heures de ces retrouvailles, je me sens aussi nerveux qu'à la perspective de passer un entretien d'embauche. Je ne sais pas si je possède suffisamment de qualifications pour le poste de «bon fils» à pourvoir.

Ma lumière,

Comme je m'habillais avec soin, me coiffais, me rasais et poussais le ridicule jusqu'à acheter un bouquet de fleurs, Pascal me demanda si je me rendais à un rendez-vous galant. Je grimaçai.

– Pire, je vais revoir mes parents.

– Besoin d'un chauffeur ? Tu pourrais en profiter pour me présenter.

Je secouai la tête.

– Non, je ne pense pas que je vais leur annoncer notre relation homosexuelle pour le moment.

– Dommage.

– A ce propos, où en es-tu avec Annie ?

– Eh bien... C'est en bonne voie.

– Tu ne lui as toujours rien demandé.

– Non.

– Qu'est-ce que tu attends ?

Il m'adressa un sourire narquois.

– Je ne sais pas, que tu re-contacts Caroline, peut-être.

– Hum... Tu as raison, prends ton temps.

Je regardai ma montre, prétextai un retard fictif et m'empressai de fuir cette conversation. Il m'adressa un sourire entendu et me souhaita bonne chance.

Une demi-heure plus tard, je sonnai à la porte de la maison familiale. Ma mère m'accueillit en me dévisageant de la tête au pied, puis, comme je lui tendais maladroitement le bouquet, l'ignora pour me serrer dans ses bras avec un enthousiasme non feint. Peu habitué à ce genre de démonstration de sa part, je ne pus que lui tapoter gentiment l'épaule.

– Libère ton fils, avant qu'il ne s'étouffe, suggéra mon père, avant de me broyer la main.

Lorsque ma mère s'enquit de mon appétit, je prétendis mourir de faim. Rien n'était moins vrai, mon estomac s'était réduit à la taille d'un petit pois. Elle m'affirma avoir préparé mon plat préféré. Ce n'était pas le cas. Je me forçai à finir mon assiette.

Puis, vint la fusillade de questions. Je répondis laconiquement, mais franchement. Oui, j'habitais chez mon beau-frère. Non, je ne savais pas pour combien de temps. Non, je ne travaillais pas en ce moment. Oui, certainement, il fallait que je trouve du travail. Non, je n'avais pas besoin qu'ils me prêtent de l'argent. Oui, je peignais toujours. Non, je n'avais pas la moindre idée de ce que je voulais faire de ma vie.

Finalement, arrivèrent les suggestions, mon père me conseilla naïvement de reprendre mes études de droit. Ma mère suggéra d'aménager un local à l'étage de la maison familiale et de donner des cours de peinture à des mères de familles en manque d'occupation. Elle en connaissait beaucoup, certaines étaient mariées bien sûr, mais d'autres divorcées et même veuves. J'ignorai délibérément cette allusion, promis que j'allais y réfléchir et tentai de dévier le sujet de conversation sur leur vie plutôt que la mienne. Cette tactique fonctionna, pour un temps.

Deux heures plus tard, je ressortis de chez mes parents avec une migraine carabinée, des vivres pour un mois et la promesse de revenir la semaine prochaine.

Lorsque je confiai à Pascal les suggestions de mes parents, elles ne semblèrent pas l'étonner.

– Pourquoi pas ?

– Pourquoi pas quoi !?

– L'idée de ta mère...

– Elle cherche seulement à me remarier.

Il parut dubitatif.

– En te mettant un local à disposition pour donner des cours ?

– C'est un plan élaboré, d'abord le local, ensuite la femme.

– Diabolique !

– Tu crois que je fabule.

– Non, je crois juste que tu es le pire des crétins de ne pas profiter de cette opportunité.

Le destin se rallia à l'avis de Pascal. Le soir même, je sortis de ma boîte, un désir appartenant à la catégorie bleue.

- Enseigner.

Devant l'alliance des trois mousquetaires, ma mère, Pascal et le hasard, je rendis les armes.

Ma lumière,

Le local fut aménagé, le premier cours eut lieu, la rencontre se fit, mais le mariage, malheureusement pour ma mère, était exclu. Et pour cause ! Clémentine avait huit ans.

Sa mère, à cours de baby-sitter, fut contrainte de l'amener avec elle à mon cours. Contrairement aux adultes, dont les commérages et le réel manque d'intérêt m'agacèrent après cinq minutes, la fillette fut calme et assidue. Armée d'une feuille et de pastels, elle s'installa dans un coin de la salle et se mit consciencieusement à la tâche, sans prononcer le moindre mot.

Si j'accordais un intérêt poli aux réalisations passables des adultes, ce fut le dessin de Clémentine qui me fascina sans réserve. Il était naïf, pourtant j'y décelai des sentiments et un thème qui me parlait étrangement. Une maison aux multiples fenêtres, chacune recouverte de volets clos, trônait au milieu du dessin. L'édifice, préservé dans une bulle, semblait vouloir se protéger du monde extérieur, un chaos composé de traits anarchiques et de couleurs sombres.

Je félicitai l'auteur à voix basse :

– Ne le dis à personne, mais c'est ton dessin que je préfère.

Hermétique à mes tentatives de flatteries, elle se contenta d'un regard incertain dans ma direction et d'un haussement d'épaules. Cela ne m'empêcha pas de persister.

– Tu serais d'accord de m'expliquer ton dessin ?

Elle secoua la tête, tout en retournant à son ouvrage. Intrigué, je n'insistai pas et la laissai tranquille.

Le cours se termina sur une certitude, je ne souhaitais pas retenter l'expérience. C'est avec soulagement, que je dis au revoir à ces pipelettes. Ma promesse de leur transmettre le planning des prochains cours était fictive. Les cours privés m'apparaissaient désormais comme ma vocation.

En rangeant le matériel, je remarquai que mon élève préférée se trouvait toujours au même endroit. Clémentine était tellement discrète, que sa mère l'avait oubliée. La fillette ne semblait pas inquiète et continuait à dessiner comme si de rien n'était. Je m'approchai d'elle et désignai la chaise vacante à côté d'elle.

– Tu permets ?

Elle hocha la tête, puis, me tendit une feuille et un pastel de couleur bleu. Je remerciai ma donatrice et me mis à dessiner avec elle.

Plus tard, Clémentine tenta d'attirer mon attention en tirant sur la manche de ma chemise. Elle me fit signe de m'approcher, puis, comme je m'exécutais, me murmura à l'oreille :

– Je peux revenir ?

Amusé, je lui répondis de la même façon.

– Oui, toi, tu reviens quand tu veux.

Sa mère arriva sur ses entre faits pour la récupérer. Elle s'excusa platement de son oubli et m'assura que c'était la première fois que ce genre de chose lui arrivait. Je tentai de la rassurer en lui affirmant que sa fille était très discrète. Elle m'adressa un sourire qui ressemblait davantage à une grimace et proposa à Clémentine d'aller l'attendre dans la voiture. Après un signe de main à mon intention, l'intéressée sortit de la salle.

– Votre fille ne parle pas beaucoup, mais elle est efficace.

– Comment ça, pas beaucoup ?!

– Je ne voulais pas insinuer...

Elle m'interrompit avec impatience.

– Elle vous a parlé ?!

Cette conversation commençait à frôler le surréalisme.

– Elle m'a simplement demandé si elle pouvait revenir. Je lui ai répondu que je n'y voyais pas d'inconvénient.



Elle poussa un soupir, ressemblant à une plainte et se laissa tomber lourdement sur une chaise.
– Ça fait deux mois qu'elle n'a plus prononcé un mot. Depuis la mort de son père, personne n'a réussi à la sortir de son mutisme... Accepteriez-vous... ? Est-ce que ça vous dérangerait beaucoup... ? S'il vous plaît, aidez-moi.

Le désespoir, que je perçus dans sa voix, ne me laissa pas insensible. Mais ce fut l'empathie que je ressentis vis-à-vis de sa fille et de son sentiment de perte, qui me poussa à accepter sa demande. Je ne pris pas garde à la pression qui s'ajouta sur mes épaules, elle paraissait négligeable face à ma volonté d'essayer de faire une différence.

Ma lumière,

Mes rêves sont devenus banals depuis que tu as cessé de les visiter. Tes récriminations me manquent. Pourquoi ne m'encourages-tu plus à accélérer le pas ? Mon rythme actuel s'apparente à du surplace.

Mon premier cours de peinture fut le dernier. J'annonçai à ma mère ma volonté de mettre en place des cours privés, sans, néanmoins, faire la moindre démarche. Ma seule élève était Clémentine. Je la voyais trois fois par semaine et essayais de la mettre en confiance. Devant son attitude méfiante, rappelant celle d'un animal sauvage, je dus m'armer de patience. Deux semaines s'écoulèrent sans qu'elle ne prononce le moindre mot. Toutes mes questions, mêmes les plus ordinaires, étaient accueillies par un silence buté.

Elle n'avait pas besoin de parler, ses dessins s'exprimaient à sa place. Ils représentaient des endroits en vase clos entourés par des fenêtres ou des portes fermées. Des frontières infranchissables qui ne possédaient ni poignée, ni serrure. Je reçus le message cinq sur cinq. Elle ne voulait laisser entrer personne et je ne faisais pas exception à la règle. Les seules paroles qu'elle m'avait adressées découlaient d'une nécessité. L'arrangement conclu, elle ne voyait aucune raison de récidiver.

Il ne me resta qu'à parler à sa place. Mon naturel taciturne oublié, je devins spécialiste de la prolixité et de la conversation à sens unique. Si Clémentine ne participait pas, elle m'écoutait et ses expressions faciales me servaient de boussole, pour orienter la discussion.

Un jour, l'impensable se produisit. J'eus droit à une remarque de mon élève.

– Tu parles beaucoup et je ne comprends pas toujours ce que tu dis.

J'accueillis cette déclaration avec un succédané de calme.

– Je t'ennuie peut-être ?

Elle secoua la tête.

– Si tu ne comprends pas quelque chose, tu peux me poser des questions.

Elle acquiesça, mais n'utilisa que rarement ce droit de réplique. Après cette maigre victoire, je tentai de la faire réagir en parsemant mon discours de mots insolites. Ceux-ci finirent par attiser sa curiosité. Petit à petit, les questions distillées au compte goutte devinrent plus nombreuses. Puis, apparurent des remarques hésitantes que je considérais comme des trésors. A vrai dire, je devins si gaga de mon élève, que Pascal, lassé de mes récits dithyrambiques sur Clémentine, me suggéra de l'adopter.

Ce n'était pas à l'ordre du jour. Même si je m'étais pris d'affection pour cette fillette, mon but était uniquement de l'accompagner à travers des épreuves, que j'avais moi-même traversées. Nous étions encore loin du compte. Clémentine, si elle était, désormais, loquace avec moi, redevenait muette une fois sortie de la salle de cours.

Je me sentais dans une impasse. D'un côté, je redoutais de l'attaquer de front en la questionnant sur la cause de son mutisme, de peur qu'elle ne se renferme davantage. De l'autre, je savais qu'il me faudrait aborder le sujet à un moment où à un autre. Finalement, j'empruntai un chemin de traverse en la questionnant sur ses dessins.

– Où sont passées les poignées de portes ?

– Il n'y en a plus. Quelqu'un les a enlevées.

Je m'aventurais sur un terrain miné où le moindre faux pas serait mortel.

– Pourquoi les a-t-il enlevées, à ton avis ?

– Elles ne servaient plus à rien.

Je fis de mon mieux pour ne pas m'offusquer de sa remarque.

– Peut-être les a-t-il cachées quelque part dans cette forêt ? suggérai-je en désignant ses esquisses d'arbres.

– Non, elles sont là-dedans.

Elle désigna la maison au centre du dessin.

– Et celui qui les a enlevées est là aussi ?

Elle hocha la tête.

– Alors il ne peut plus sortir ? demandai-je.

– Il n'en a pas envie. Il préfère rester à l'intérieur.

Malgré son ton détaché, je devinai sa souffrance sous-jacente.

– Et si quelqu'un voulait entrer, comment ferait-il ?

– Qui voudrait entrer ?

– Moi, par exemple.

– Toi, tu es déjà à l'intérieur.

J'essayai de masquer ma stupéfaction, sans y parvenir tout à fait.

– Je vois... Est-ce qu'il y a d'autres personnes ?

– Non.

Pris d'une inspiration soudaine, je m'emparai d'une feuille, y traçai un cercle et écrivis mon prénom à l'intérieur. Caroline se pencha vers ma feuille.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je consigne les habitants de la maison.

J'inscrivis «le voleur de poignée de porte» sous mon nom.

– Je n'ai oublié personne ?

– Si, moi.

– Ah oui.

Je rajoutai son nom et le soulignai.

– Parfait, je serais le secrétaire et toi tu seras la présidente du cercle. Ta tâche sera d'accepter ou de refuser les nouveaux membres.

Elle hocha solennellement la tête devant cette nouvelle responsabilité. J'en profitai pour suggérer nonchalamment :

– Je crois que ta maman aimerait faire partie de ce cercle. Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle parut incertaine.

– Je ne sais pas.

– Peut-être devrions nous lui demander ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Suspendu à ses lèvres, j'attendis de voir si mon coup de bluff provoquait un refus avec retour à la case départ. Je fus soulagé de récolter un hochement de tête, mais pas sûr à cent pour cent que le moment venu, elle ne change d'avis et refuse la présence de sa mère dans le cercle.

Je n'avais pas le choix, il fallait prendre le risque. Lorsque sa mère vint la chercher, je la priai de s'installer

à côté de sa fille et lui expliquai la création du cercle, avant de lui transmettre la liste des membres. Elle jeta un coup d'oeil à la feuille en haussant les sourcils.

– Qui est le voleur de poignée de porte ?

– Nous ne savons pas encore, il a désiré garder l'anonymat.

Clémentine, satisfaite de ma réponse, acquiesça. Sa mère nous jeta un regard circonspect.

– Voudriez-vous faire partie de ce cercle ? proposai-je.

– Oui, oui bien sûr.

– Dans ce cas, il faut adresser votre demande à la présidente.

Comme je lui désignais sa fille, elle hocha la tête et se tourna vers elle.

– Ma chérie, puis-je venir à l'intérieur, s'il te plaît ? J'aimerais vraiment faire partie de ton cercle.

Clémentine s'accorda un délai de réflexion confortable, qui faillit me rendre fou, puis, répondit, à haute et intelligible voix :

– Oui maman.

Alors que mère et fille s'enlaçaient, et que j'ajoutais la nouvelle inscription sur la liste, je me fis la réflexion que cette feuille manquait d'espace pour accueillir tous les habitants de la planète terre.

Ma lumière,

Tel un disciple, je suis le rythme lent de Clémentine, inscrivant dans le cercle, un nom après l'autre. Nous nous guidons mutuellement. Son évolution, par un étrange effet de miroir, provoque la mienne.

Après sa mère, elle accueillit dans son cercle, ses grands-parents, oncles et cousins. Lorsque ma mère nous apporta du gâteau au chocolat, le pot-de-vin fut suffisant pour l'inclure également. Mon père fut ajouté pour ne pas faire de jaloux.

Comme je lui proposai d'inscrire ses amis, elle m'avoua n'en avoir qu'une. Une camarade de classe, bavarde au point de ne pas s'offusquer de son silence, qui lui donnait l'occasion de parler pour deux. Non sans appréhension, je confiai la liste à Clémentine, pour qu'elle l'amène à son école et que son amie la signe.

Je n'avais pas prévu qu'elle revienne avec vingt-cinq inscriptions.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– J'ai donné la feuille à Anaïs. Hélène l'a vue et voulait savoir ce que c'était. Anaïs a dit que c'était la liste des membres d'un club V.I.P. et que j'étais la présidente. Hélène a voulu faire partie du club. Ensuite, elle a passée la feuille à Sophie et pour finir tout le monde voulait signer son nom.

– Et cette signature, qui est-ce ? demandai-je en désignant une écriture d'adulte.

– Ça c'est la maîtresse. Elle a confisqué la feuille parce que plus personne ne l'écoutait. Mais elle a signé aussi et me l'a rendue à la fin du cours.

Après ce pas de géant, Clémentine accepta, sans réticence, mes autres suggestions d'inscription. Lorsqu'elle proposa, par elle-même, des ajouts, je sentis qu'il était temps d'aborder le sujet tabou.

– Il me semble qu'il manque quelque'un d'important à ce cercle.

– Qui ?

– Ton papa.

Elle secoua tristement la tête.

– Tu n'as pas envie de l'ajouter ? demandai-je.

– Je ne peux pas, il n'est plus là et il ne reviendra jamais.

– Mais il te manque et tu aimerais qu'il soit à l'intérieur ?

Elle hocha la tête. Je fis mine de réfléchir.

– Si on ne peut pas l'ajouter en personne, nous pourrions essayer de reconstruire son image avec tes souvenirs de lui, et ensuite, la placer à l'intérieur. Qu'est-ce que tu en dis ?

– On peut faire ça ? J'aimerais faire ça.

Nous commençâmes l'inventaire. Je lui laissai le choix de s'exprimer par le dessin, l'écriture ou la parole. Elle ne se focalisa pas sur un moyen et alterna les méthodes selon ses humeurs. Les souvenirs douloureux étaient représentés, les souvenirs importants, consignés, et les autres, racontés avec animation. Si son enthousiasme me réjouissait, devant ses larmes, je ne savais exactement quelle attitude adopter. Les paroles me paraissaient dérisoires. Je ne me sentais pas le droit d'esquisser des gestes de réconforts. Il ne me restait qu'à lui tendre un mouchoir et l'écouter en silence.

Quelquefois, elle me posait des questions difficiles, devant lesquelles je ne pouvais qu'avouer mon ignorance.

– Pourquoi des personnes vivent longtemps et d'autres non ? C'est injuste.

– Je ne sais pas pourquoi. Tu as raison, c'est injuste.

- Est-ce que je vais vivre longtemps, moi ? Et maman ?
- L'espérance de vie dans notre pays est de huitante ans.
- Où vont-elles, les personnes mortes ?
- Je ne sais pas. Certains croient qu'elles vont au paradis.
- Et toi qu'est-ce que tu crois ?
- Moi, je ne crois rien, j'espère.

Certaines fois, elle acceptait mes réponses évasives, d'autres, elle soupirait en déclarant que je ne savais, décidément, pas grand-chose. Cela ne l'empêchait pas de continuer à me questionner.

Si elle s'exprimait librement avec moi au sujet de la mort de son père, j'appris qu'il n'en était pas de même avec sa mère.

- Maman demande de quoi je parle avec toi. Je peux lui dire ?
- Oui, si tu en as envie.
- Elle est tout le temps triste à cause de papa.

Je devinai sans peine le sous-entendu : je n'ai pas le droit de l'ennuyer avec mes problèmes.

– Je pense que parler avec toi la rendrait moins triste. En fait, je crois que ça vous rendrait moins tristes toutes les deux.

Soulagée, elle m'adressa un sourire, qui me prit par surprise. Je ne m'habituais pas à ce qu'une simple affirmation ait autant d'influence et m'émerveillais de pouvoir aider Clémentine juste en dialoguant avec elle. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais le sentiment d'accomplir quelque chose d'important.

La conversation rétablie entre la mère et la fille, mon rôle de confident touchait à sa fin. Néanmoins, il restait un objectif à atteindre.

- Il y a beaucoup de monde à l'intérieur de la maison. Les gens doivent se sentir à l'étroit. Si nous demandions au voleur de remettre les poignées de porte ?
- Alors les gens s'en iront...

– Ils pourront aller et venir comme bon leur semble. Mais les personnes importantes, ta maman, les souvenirs de ton papa, ta famille et tes amis resteront près de toi.

Je pensais l'avoir rassurée et fut désarçonné de sa réponse.

- Mais toi, tu iras où ?
- Moi, je ne serais pas loin. Si tu as envie de me parler, je reviendrais.
- Promis ?

Absurdement touché, j'acquiesçai.

– Alors d'accord, confirma-t-elle.

Tandis que Clémentine ouvrait sa porte sur le monde, je me fis la réflexion qu'il serait grand temps de déverrouiller la mienne.

Ma lumière,

Sans cesse, mes yeux revenaient, avec une fascination morbide, fixer l'imprimé bleu gisant sur mon bureau. Cette brochure me narguait depuis des jours en me lançant un défi : « Oseras-tu ? ».

Les séances avec Clémentine terminées, je retrouvai, sans enthousiasme, ma vie en suspens et mes perspectives professionnelles inexistantes. Pascal, décidé à ne plus me laisser mariner dans mon jus, passa à l'action.

- Cesse de te lamenter et bouge-toi. Je sais ce que tu as envie de faire et tu le sais aussi.
- Ah bon.

- Ça fait des mois que je subis tes anecdotes sur Clémentine !
 - Je t'ennuie, c'est entendu, mais sache que tes potins de designer...
- Il m'interrompit impatientement.

– Ce que je veux dire c'est que je ne t'avais jamais vu aussi passionné. Ce que tu as fait avec cette gamine, c'est un métier. Ça s'appelle de l'art thérapie. Et ça s'apprend là.

Lorsqu'il déposa la brochure de L'École d'Études Sociales et Pédagogiques dans mes mains, je me compris victime d'un coup monté.

- Depuis combien de temps, est-ce que tu prépares ce couplet ? m'informai-je.
- Une semaine.
- Tu es conscient que si je fais cette école, tu vas devoir continuer à m'héberger jusqu'à la fin des temps ?

Il haussa les épaules et m'adressa un sourire en coin.

- Il y a des désavantages à chaque situation.
- Je vois. Puisque tu sembles avoir mûrement réfléchi, dis-moi, comment vais-je financer mes études ?



– Tu pourrais organiser une exposition et vendre les centaines de tableaux qui se trouvent actuellement à la cave, ou, tes parents pourraient t’aider. Ton père voulait que tu reprennes tes études, oui ou non ?

– Mes tableaux sont invendables et mon père parlait de mes études de droits.

– Tes derniers tableaux sont tout à fait vendables et un thérapeute vaut bien un avocat.

– Pour toi peut-être...

– Tu devrais discuter avec eux, essayer de tâter le terrain. Ça ne t’engage à rien.

L’idée d’aborder ce sujet avec mes géniteurs ne m’enchantait guère, je m’accordai un confortable délai de réflexion. Après une semaine, Pascal invita mes parents à dîner.

– Tu as fait quoi !?

– Tu me remercieras plus tard.

– C’est là ton idée de la vengeance ?

Il secoua la tête.

– C’est un plat qui se mange froid, pas congelé. Je cherche juste à t’aider.

– Il ne te manque plus que l’aurole, les plumes et un nuage pour poser tes petites fesses d’ange gardien.

Mis au pied du mur, je ne pouvais plus me défilier. J’attendis la fin du repas dans l’espoir d’éviter les éventuels jets de tomates, puis, lâchai la bombe atomique. Celle-ci provoqua un silence durable. J’étais sur le point de me cacher sous la table, lorsque mon père répéta ma déclaration avec stupéfaction.

– Tu veux reprendre tes études.

– Pas MES études, DES études, précisai-je. J’aimerais faire de l’art thérapie.

Un silence encore plus long que le précédent, puis, une déclaration stupéfiante de ma mère :

– L’art thérapie, c’est ce que tu faisais avec Clémentine ?

– Oui, je crois, plus ou moins.

– Tu es sûr de toi, demanda mon père.

– Je suis sûr d’en avoir envie, mais pas d’avoir le courage, ni les moyens de le faire.

– Ne t’occupe pas des moyens, ce n’est pas un problème, déclara mon père d’un ton catégorique.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Quand tu as arrêté le droit, j’étais persuadé que tu faisais une erreur. J’ai ouvert un compte pour y verser de l’argent destiné à tes études, en espérant que tu changes d’avis. Tu t’es montré plus déterminé que prévu, presque aussi déterminé que moi. Je n’ai jamais pu me résoudre à dépenser cet argent.

– Tu es en train de me dire que tu as gardé cette somme, durant quinze ans !?

Il haussa les épaules.

– Je pensais que tu finirais pas redevenir raisonnable...

– Non, mon irrationalité est apparemment génétique !
– Peut-être que j'ai eu tort, peut-être que j'aurais dû t'aider à financer ton école d'art. Mais, à l'époque, j'étais persuadé... Je voulais le meilleur pour toi.

Son ton contrit ne m'apaisa guère.

– Ce que tu pensais être, le meilleur pour moi. Tu ne m'as jamais demandé mon avis.

– Tu étais jeune... Je ne t'ai pas accordé assez de crédit. Aujourd'hui, je suis prêt à le faire. Cet argent est à toi, si tu en as besoin.

Indécis, je jetai un coup d'oeil autour de la table et rencontrai trois paires d'yeux, mon père semblait sincèrement désolé, ma mère affichait un sourire satisfait et Pascal peinait à dissimuler sa jubilation. Devant cet auditoire, je remerciai mon père dans un murmure, essayant de lui transmettre ma reconnaissance réelle par le biais du regard. Je perçus la même démarche, dans le hochement de tête adressé en réponse. Un regard suppliant à Pascal, lui fit comprendre, qu'il serait bienvenu de changer de sujet.

– Café, thé, digestif ?

Je passai le reste de la visite parentale dans un silence méditatif. De la proposition de bourse d'étude ou des excuses de mon père, je ne savais lequel de ces deux événements aussi tardifs qu'inespérés, me choquait le plus.

A ma surprise initiale vint s'ajouter l'émerveillement de me sentir soutenu, puis, un regret poignant. Celui de n'avoir su garder Pascal et mes parents près de moi lorsque j'en avais le plus besoin. Si je n'avais pas tant cherché à les tenir éloignés, peut-être me serais-je rendu compte qu'ils m'aimaient et que je n'étais pas seul.

Je compris, soudain, que la question n'était pas de savoir si j'avais le courage de reprendre des études, mais si je me sentais capable d'aider des personnes à ne pas commettre les mêmes erreurs que moi. La réponse s'imposa aussitôt, en un oui catégorique. Je me sentais prêt à franchir ce pas.

Ma lumière,

Cela commença par un défi. Pascal, ravi d'apprendre que son initiative au sujet de mes études ait porté ses fruits, s'enorgueillit de ce résultat au point de se fixer un nouvel objectif.

– Tu devrais exposer tes tableaux.

– Tu sais, il y eut une époque, où tu ne cherchais pas à diriger tous les aspects de ma vie, c'était le bon vieux temps.

Il haussa les épaules.

– Je ne m'en souviens pas.

– Très drôle. J'organiserai cette exposition, uniquement si tu invites Annie.

– J'inviterai Annie si tu invites Caroline.

– D'accord.

Ma réponse me surprit autant que lui.

– Qu'est-ce que tu as dit !?

– Peut-être, qu'il est temps.

– Tu bluffes !

– Non, je ne crois pas.

– Tu n'es pas prêt !

Incrédule, je me contentai d'un haussement de sourcils.

– Je veux dire, Es-tu absolument sûr...

– Ça fait combien de temps que tu as divorcé déjà ? l'interrompis-je.

– Je ne vois pas le rapport.

– Voilà trois ans que tu vis en ermite !

– Il me reste des années avant de te surpasser !

– Tu ne pourras jamais me surpasser, ma femme est morte, la tienne non, je gagne à tous les coups.

Le comble de la mesquinerie étant atteint, la discussion se termina sur ces bonnes paroles et chacun alla ruminer dans son coin.

Je ne tardai pas à être envahi de remords devant ma présomption. Qui étais-je pour décider si Pascal était prêt ou non ? J'étais mal placé pour le sermonner, sa paille était négligeable par rapport à ma poutre. Des excuses au bord des lèvres, je tentai, sans succès, de débusquer mon interlocuteur. Il avait pris la fuite.

Cette conversation, aussi désagréable soit-elle, m'avait décidé. Avant d'avoir, ne serait-ce que, la tentation de changer d'avis, j'appelai celui que je considérais comme mon galeriste attitré. Il me fit répéter mon nom trois fois avant de s'exclamer :

– Ça alors, tu n'es pas mort !

De sa part, cette réplique ne me surprit pas. Il était habituel que sa franchise dépasse son tact.

- Apparemment pas.
- Je ne sais pas de quel ciel tu arrives, mais on peut dire que tu tombes à pic.

Il m'expliqua qu'un artiste venait de le lâcher et qu'il lui fallait trouver quelqu'un en remplacement.

- Quand ?
- Dans un mois... ..Tu es toujours là ?

Mon espoir de délai confortable évanoui, je paniquai.

- Je ne pourrais jamais être prêt si vite !

Il soupira.

- C'est ce qu'ils me disent tous... L'alternative est d'attendre deux ans, le programme est bouclé, je ne peux rien te proposer avant.

La perspective de mariner encore sept cent trente jours m'attirait encore moins que l'option précédente.

- Je serais prêt pour le mois prochain.
- Fantastique ! A part ça, qu'est-ce que tu peins ?

Ne souhaitant pas m'exprimer sur le sujet, je proposai de lui amener quelques toiles. Le rendez-vous convenu, je raccrochai avec le sentiment de m'être débarrassé d'un poids, puis, investis la cave dans l'espoir de découvrir des trésors plutôt que des ossements. La cueillette fut satisfaisante, je sauvai de l'oubli une trentaine de tableaux.

En sortant du cellier, je retrouvai Pascal et son regard interrogateur.

- Qu'est... ?
- Ce que je t'ai dit tout à l'heure, c'était insensible et hypocrite de ma part. Pardonne-moi.
- C'est ma faute, je n'arrête pas de te harceler...
- J'expose dans un mois.
- J'ai invité Annie à dîner.
- Comment oses-tu me voler la vedette ?!
- J'ai acheté du champagne pour fêter ça.
- Bon, tu es pardonné.

Nous trinquâmes maintes fois à nos projets, à nos amours, mais surtout, à nos vies retrouvées.

Ma lumière,

Je cherche à distinguer parmi la foule, tes cheveux roux flamboyants reconnaissables entre mille. Bientôt, tes yeux se poseront sur moi pour me dévisager, au mieux, avec amusement, au pire, avec reproche.

Tu n'es pas là, pas encore. Tu vas arriver. Je t'ai invitée alors tu vas venir. Si je prononce suffisamment de variation de cette phrase, peut-être, parviendrai-je à me convaincre de la réalité de mes propos.

En vérité, j'ai peur que tu ne te montres pas.

Me pardonneras-tu d'être parti sans te demander ton avis en justifiant ma lâcheté de fausses excuses ? M'excuseras-tu de t'avoir fait du mal ?

Je serre les mains qu'on me tend et réponds aux sourires et félicitations de façon machinale. Au lieu de fêter ma renaissance, je pense à toi, le sujet de mon exposition, ironiquement absente.

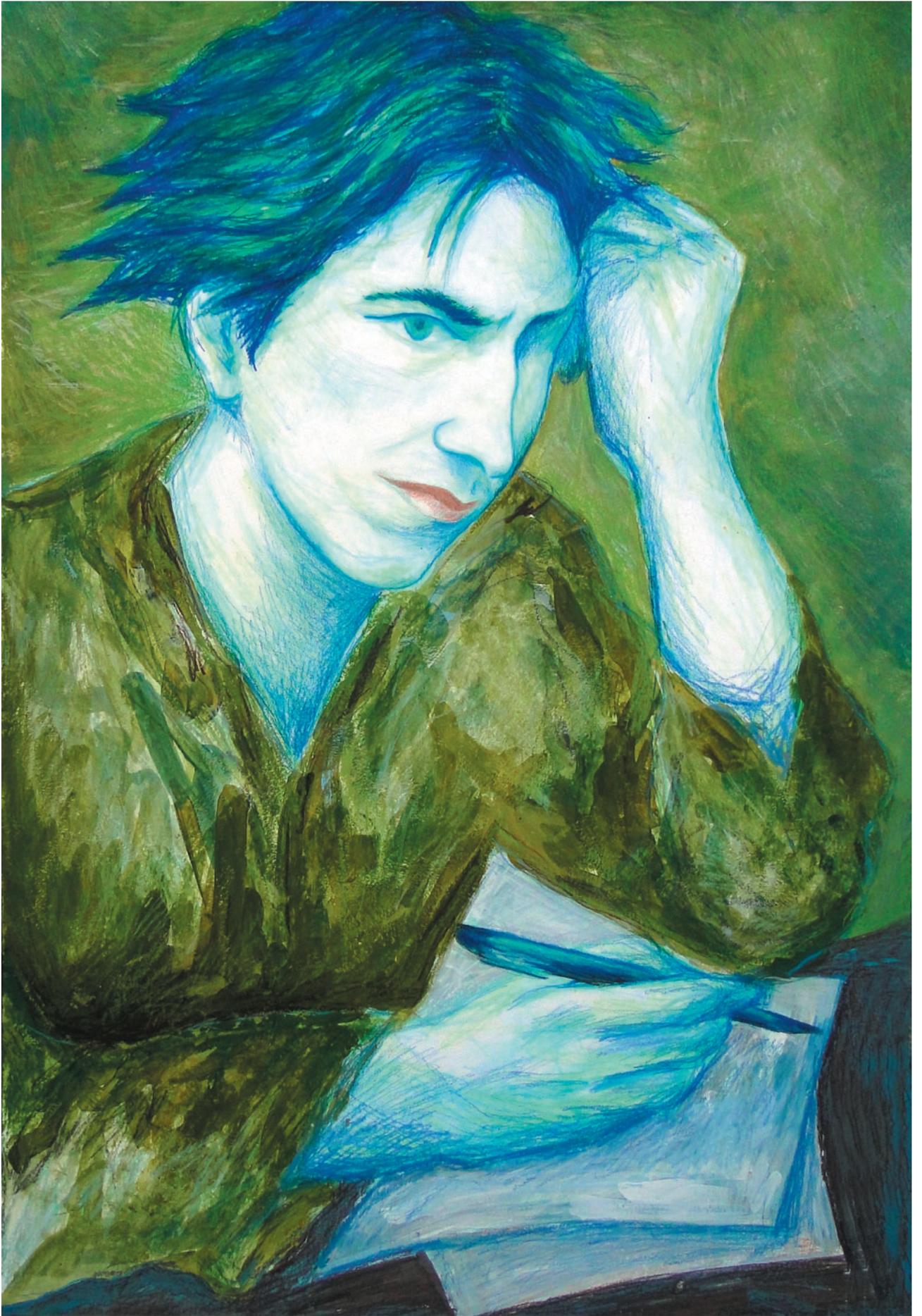
Tu vas venir, je t'ai invitée. Une invitation pitoyable, soit dit en passant. Un mot, un seul, jaillissait de ma plume. Un mot orphelin auquel je ne parvenais à trouver de famille, à placer dans le moindre contexte. Je le fixais, agacé, sachant qu'il était insuffisant. Il fallait le compléter par des excuses, des sentiments, une promesse, une déclaration quelconque ! Mais comment dire cela en si peu d'espace ? Ecrire petit, d'une écriture microscopique et envoyer une loupe en accompagnement ? Joindre ma démente correspondance à ton fantôme ? Résumer le tout en deux phrases proustienne ? Désespéré, j'ajoutai un point d'exclamation et postai la lettre telle quelle.

Il est tard. Tu n'arrives toujours pas. Peut-être as-tu eu un empêchement ? Mon invitation, en plus d'être laconique, était tardive. Elle avait tout pour plaire, incroyablement brève et postée trois jours avant l'événement ! Sans doute as-tu ri devant cette pauvre tentative ? Peut-être t'es-tu énervée du peu de soin de ma déclaration ? Je ne peux croire qu'elle t'ait laissée indifférente.

Les visiteurs s'en vont les uns après les autres et me laissent en compagnie de mes tableaux, témoins muets de ma déception. Tu ne viendras plus.

Pourtant, il me faut t'attendre encore un peu.

Juste un peu...



Epilogue

Il ne devrait pas être si facile de retrouver une personne perdue de vue depuis dix ans. Cela ne fait qu'encourager des actions irréfléchies.

Dois-je blâmer ses parents de lui avoir donné un prénom si rare, Amiel, qu'il ne le partage avec personne ? Amiel Exquis, ce nom doux et moelleux comme un bonbon, embarrassant, car si peu en accord avec sa personnalité. Dois-je le blâmer lui, de ne pas avoir quitté le pays et d'habiter à moins d'une heure de voiture de chez moi, ou dois-je plutôt remercier le ciel ?

Cinq minute pour retrouver son adresse, quarante pour me rendre jusqu'à son appartement. Et me voilà, plantée devant sa porte, la paume des mains moites et une expression d'incertitude sur le visage. La crainte d'être prise pour une idiote, au premier plan de mon esprit.

Qu'est-ce que je fais là ? Il n'est pas trop tard pour renoncer, devenir raisonnable et prendre mes jambes à mon cou. Un pas en avant ou en arrière ? Je n'arrive à me décider. Mes motivations me paraissent trop irréalistes pour être examinées. Un rendez-vous manqué, trop douloureux pour être considéré. Il faudra plaider la démence. Il comprendra, du moins, je l'espère.

Je frappe à sa porte, en me faisant la réflexion que si une femme ou un enfant m'accueille, je prétexterai l'égarément, dans tous les sens du terme.

L'homme rasé de prêt aux cheveux disciplinés poivre et sel, qui m'accueille, a peu de rapport avec mon souvenir. Le seul trait identique, son regard bleu perçant, est occupé à me dévisager avec incrédulité. Lorsque un petit sourire relève le coin de sa bouche, je ne peux empêcher un espoir fugace de m'envahir.

– Toi... On peut dire que tu as pris ton temps.

J'avais examiné toutes les réactions possibles à ma réapparition, du moins, le croyais-je.

– J'ai eu plusieurs empêchements ; une multitude, en fait.

Ma boutade est récompensée par un haussement de sourcil. Incertaine, je murmure :

– J'arrive trop tard, sans doute.

Il fait mine de regarder sa montre, puis, me tend sa main.

– Non, tu es pile à l'heure pour le dîner.

Déconcertée par la douceur de son accueil, je me contente de regarder son bras tendu.

Il s'impatiente :

– Me confieras-tu ta main, ou me feras-tu poireauter encore huit ans ?

Ce n'est pas mon intention, pourtant, cette fois-ci, je ne peux remettre mon coeur en jeu sans garantie.

– Ça dépend. Est-ce que tu me laisseras t'aimer ?

Il lève solennellement sa main droite et dépose la gauche sur son torse, à hauteur de son coeur.

– Je le jure.

– Est-ce que tu te laisseras le droit de m'aimer en retour ?

– Je le jure.

Aussitôt, ma main blottie entre la sienne, il m'adresse un sourire ironique.

– Non seulement tu te fais désirer, mais en plus tu arrives les mains vides.

– Pas du tout.

Lorsque je lui tends le cahier responsable de nos retrouvailles, il fronce les sourcils.

– Il n'y avait plus de fleurs ?

– C'est une antiquité, un souvenir de notre passé ensemble.

Il secoue la tête.

– Oublions les reliques, Caroline. Essayons de conjuguer cette histoire au présent.

FIN

